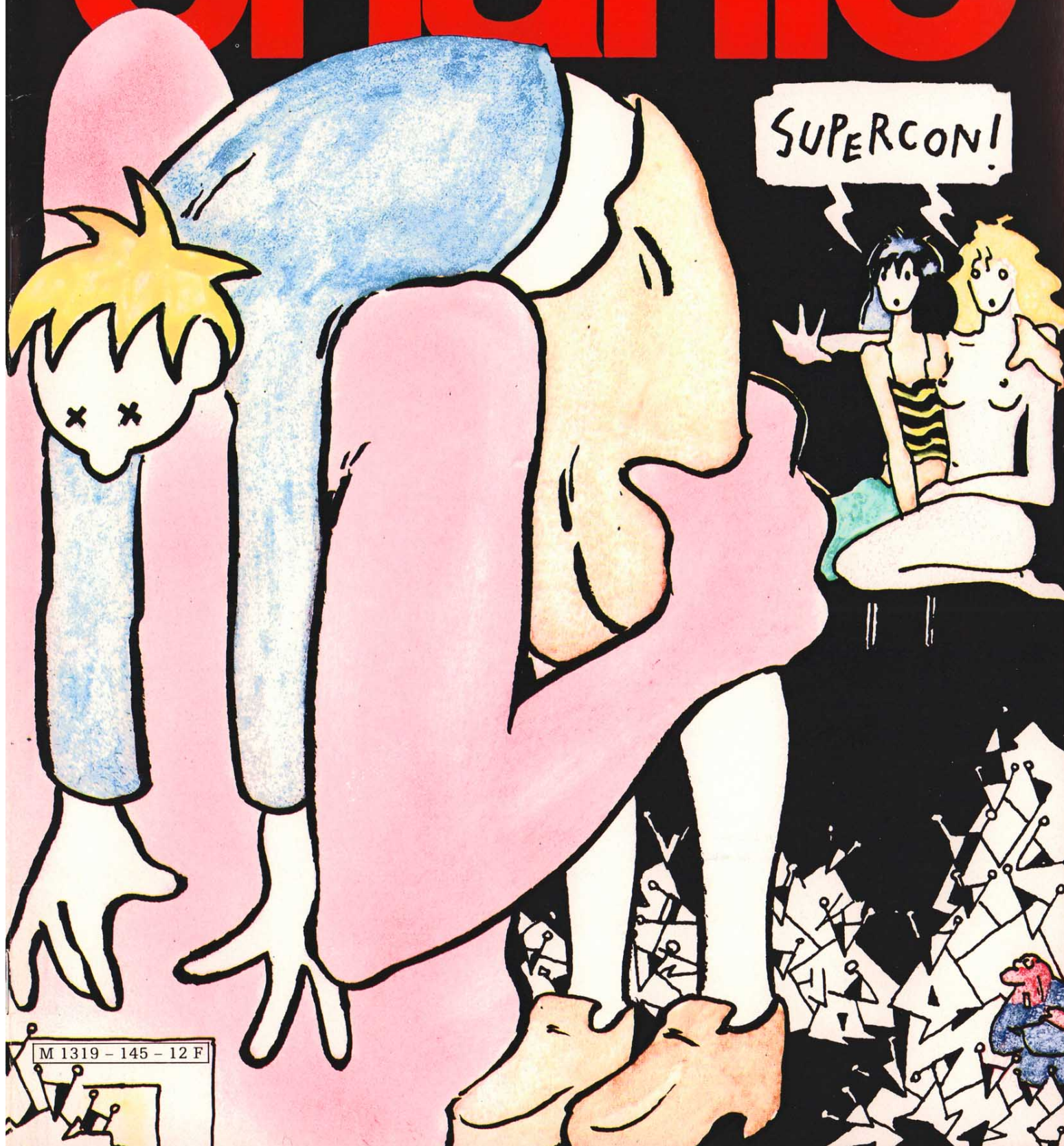


mensuel charlie

Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95





25 AVENTURES EN 6 VOLUMES

La reliure est absolument fastueuse, entourée d'un motif à l'or et frappée en son centre d'un Astérix en relief. Format géant 29,5 x 23 cm.

**10.000
DESSINS**
d'un coup
dans votre
bibliothèque

Astérix complet, relié

Même le Général de Gaulle en parlait pendant le conseil des ministres. Le journal "Le Monde" le publia en feuilleton. Pour la première fois, les grandes personnes n'avaient nulle honte de lire des bandes dessinées! Or, voici que ce monument d'histoire et de littérature nationales donne enfin lieu à une luxueuse édition reliée, analogue à celle dont bénéficient toutes nos gloires littéraires... et ce n'est que justice!

**Les histoires géniales du regretté Goscinny
illustrées par Uderzo, enfin réunies.**

Et, en plus, les "documents Astérix" :

dans chaque volume, une étude passionnante sur Astérix, son histoire, ses "parents". Qui était Goscinny? Qui est Uderzo? Comment est né Astérix? La fabrication de la bande dessinée. Comment un scénariste et un dessinateur se sont rencontrés et ont mis au point la plus célèbre bande dessinée du monde, etc.



**En
cadeau**
Un grand
puzzle
 inédit de
500 pièces
"Le Banquet gaulois"

**ROMBALDI
EDITEUR**

BON D'EXAMEN GRATUIT

à retourner aux Editions Rombaldi 78047 Rouen Cedex

OUI, envoyez-moi, sans engagement de ma part, le premier tome relié des **Aventures d'Astérix le Gaulois**. Si je suis déçu, je vous le retournerai avec mon puzzle cadeau sans rien vous devoir.

Si je décide de le garder, je vous réglerai ce 1^{er} tome en 2 mensualités, chacune de 70,55 F (+ 4,45 F de participation aux frais d'envoi). Ensuite, à raison d'un volume tous les 2 mois, vous me ferez parvenir les tomes 2, 3 et 4 aux mêmes conditions exceptionnelles. Je recevrai ensemble les tomes 5 et 6 et vous les réglerai en 2 mensualités, chacune de 94,20 F (+ 6,20 F de participation aux frais d'envoi).

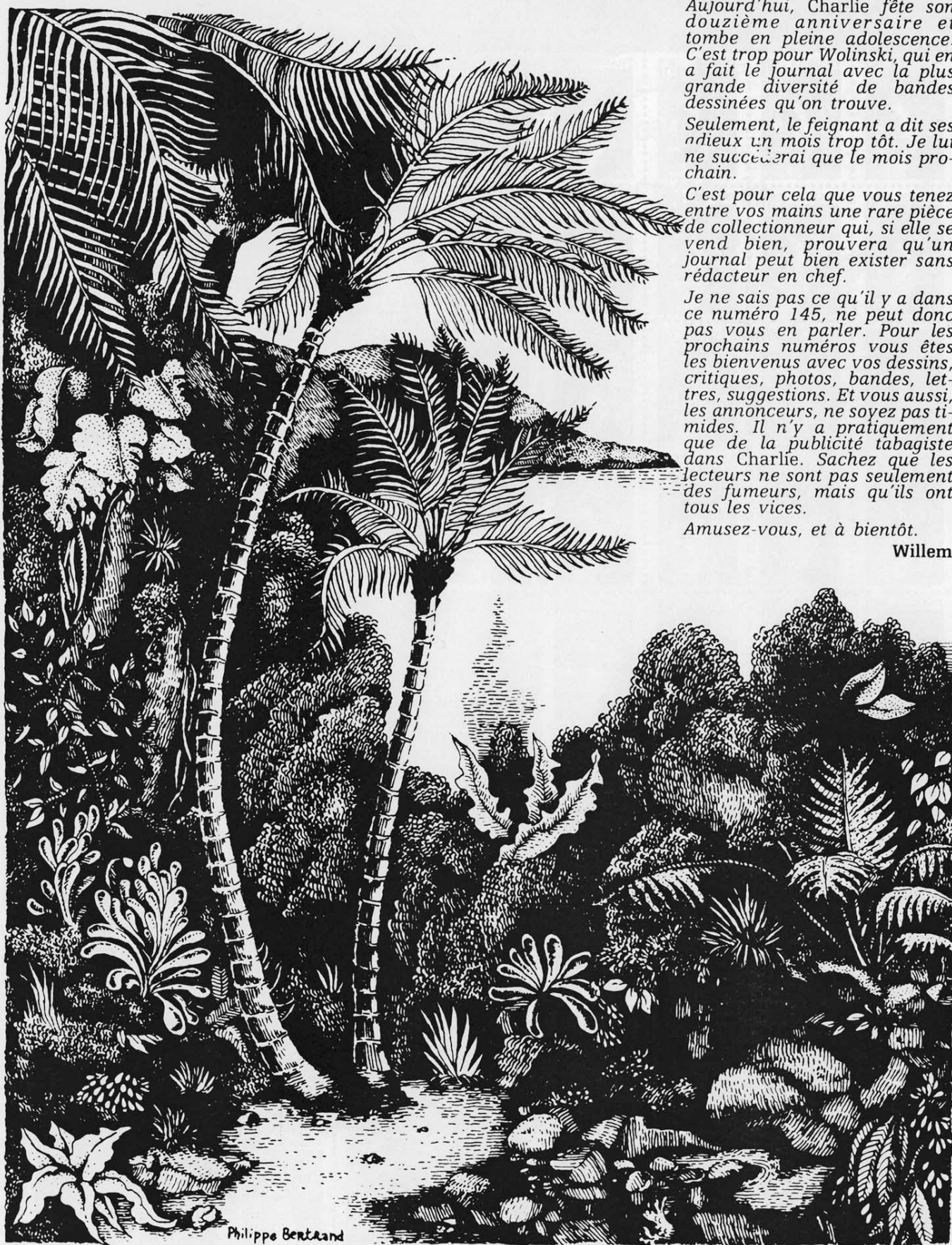
Nom _____ Prénom _____

N° et rue _____

Ville _____

Code postal 250 5 017

Signature indispensable _____



Aujourd'hui, Charlie fête son douzième anniversaire et tombe en pleine adolescence. C'est trop pour Wolinski, qui en a fait le journal avec la plus grande diversité de bandes dessinées qu'on trouve.

Seulement, le feignant a dit ses adieux un mois trop tôt. Je lui ne succéderai que le mois prochain.

C'est pour cela que vous tenez entre vos mains une rare pièce de collectionneur qui, si elle se vend bien, prouvera qu'un journal peut bien exister sans rédacteur en chef.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans ce numéro 145, ne peut donc pas vous en parler. Pour les prochains numéros vous êtes les bienvenus avec vos dessins, critiques, photos, bandes, lettres, suggestions. Et vous aussi, les annonceurs, ne soyez pas timides. Il n'y a pratiquement que de la publicité tabagiste dans Charlie. Sachez que les lecteurs ne sont pas seulement des fumeurs, mais qu'ils ont tous les vices.

Amusez-vous, et à bientôt.

Willem

BELDEVELOUR-LACADIX (José). L'unique témoin du meurtre de Bil Makszda par Toto-le-tueur-sans-témoin, qui parviendra, malgré la protection de la police, à donner à José un revolver... José sachant que les meurtres de Toto n'ont jamais de témoin, son inexistence ainsi constatée lui devient insupportable et il se suicidera avant le procès.

BELDOCHE (Mémène). Mémène Beldoché est la belle-maman de monsieur Durand à qui arrivent toutes sortes d'avatars dans sa vie de tous les jours. Le sel à la place du sucre en poudre dans son café le matin, le pain qui

quant : pour Amsterdam c'est toujours tout droit, mais dans l'autre sens...

BELFÉGORE (Louise). Louise Belfégore, de son vrai nom Bernadette Belfégore, née à Brodouais en 1899, morte en 1921. Ses histoires dessinées ont connu un vif succès pendant la Grande Guerre dans des pays aussi divers que l'Equateur, l'Antarctique ou le Groenland.

Ses récits, contenant les aventures d'un singe, d'un pingouin et d'un phoque désertant le front pour coucher avec les femmes des combattants, lui valurent de passer d'éternelles vacances

aujourd'hui le métier est farci de pétasses, il n'en fut pas toujours de même. Les rédacteurs en chef d'alors voyaient même d'un très mauvais œil les sujets féminins sortir de dessous le bureau pour gribouiller dessus. C'est ainsi que Julianne de Biande Vroide signa longtemps du nom de son premier mari, Lécume Jo, ses « Aventures en mer » très réussies, contenant les exploits du capitaine Adouaumont.

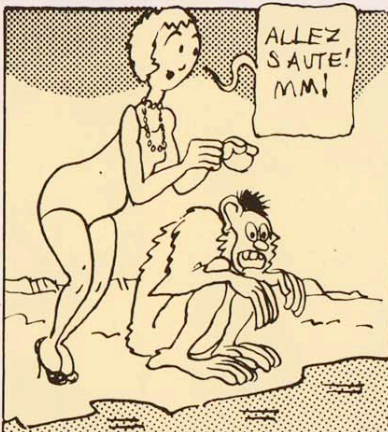
Après sa séparation d'avec Jo bécume, elle signa sous son vrai nom des aventures de science-fiction décrivant la

LE VÉRITABLE DICO DE LA B.D.

reste coincé dans le grille-pain, les chaussettes dépareillées qui font rire le boulanger, les collègues de bureau qui plient son courrier en portefeuille, le supérieur qui l'envoie chercher un carnet de timbres chez le marchand de vélos, le cuisinier de la cantine qu'il surprend en train d'assaisonner des kleenex et de se moucher dans une feuille de salade et qui répond à son indignation : « Je vous répondrai quand j'aurai fini de me masturber dans la purée pendant que je trempe des saucisses dans le fondement moutardé de la 1^{re} cuisinière », la pointeuse qui aspire sa fiche et recrache un avis de renvoi pour faute grave : détraquage de la machine pointeuse, sa voiture qui a disparu, une lettre sur le parcmètre : « Mon biquet, j'ai pris la voiture car maman avait besoin d'aller acheter de la terre plate en Hollande pour égaliser le sol de son jardin et le rendre ainsi moins pénible à « Fofolle », sa tortue », ses enfants qui l'attachent à la rampe pour jouer aux Indiens, puis changent de jeu : les lanceurs de poignards-surprise-d'indiens-soi-disant-pour-le-libérer puis qui changent de jeu : le SAMU de la prairie qui donne les derniers soins - à-la-malheureuse-victime des sauveurs on fait pas d'omelette-sans-casser-des-œufs, et c'est déguisés en croque-morts que les bambins répondent au téléphone qu'ils n'ont rien à foutre que Beldoché et sa fille soient tombées dans la Méditerranée en tenant semble-t-il de faire demi-tour près d'un panneau indi-

quant : pour Amsterdam c'est toujours tout droit, mais dans l'autre sens...

Ses fréquents déplacements firent qu'un jour, perturbée, elle



quant : pour Amsterdam c'est toujours tout droit, mais dans l'autre sens...

BIANDE VROIDE (Julienne de). Une des rares femmes de la bande dessinée de l'âge d'or. Alors qu'au-

sanglante guerre mettant aux prises les tenants des bureaux européens derrière lesquels on s'assoit, aux tenantes des bureaux japonais sous lesquels les dessinatrices ne peuvent s'accroupir. Les allusions contenues dans ces histoires firent que Julianne fut rapidement boycottée par les éditeurs, ce qui la conduisit à faire gagner les bureaux européens avant de se donner la mort.

Sainte Julianne de Biande Vroide est aujourd'hui unanimement admise comme patronne des dessinateurs.

BIDULET. Bidulet est un petit Bidule. Les Bidule sont une famille très amusante. Qui comprend le grand-père (Grand Bidule), la grand-mère (Grande Bidule), le père (Bidule), la mère (Biduleuse), le fils (Bidulet), la fille (Bidulette) et un chien (Flatule).

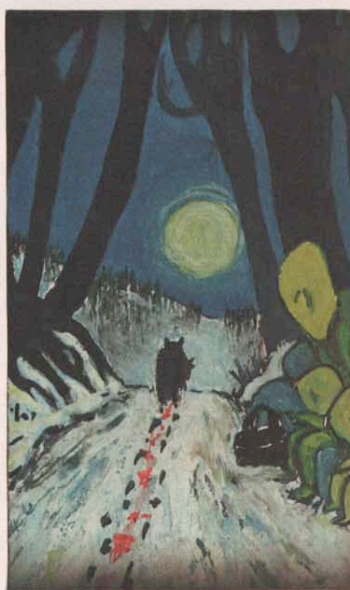
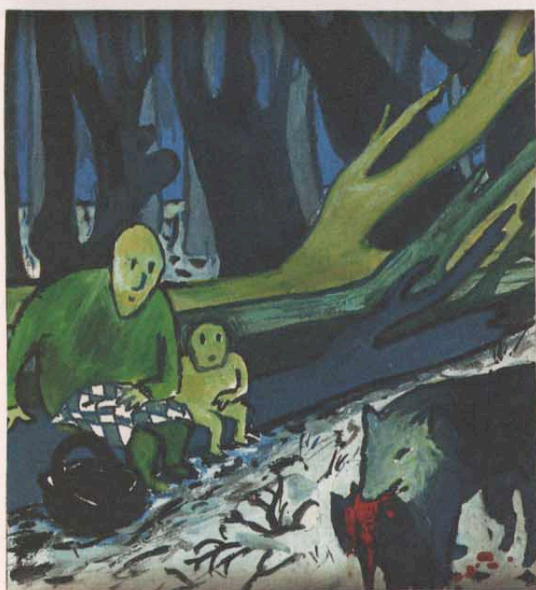
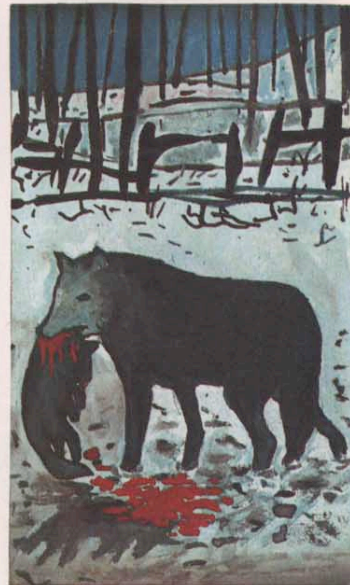
Bidulet, le héros de ces aventures qui paraissaient dans les années trente dans « Le Petit Salopiot », a été repris après la mort de son créateur, le Pied-Noir Gilles Néquicou, par son fils Jean qui acheva la saga en quelques pages au dessin nerveux, le temps pour le héros de tuer toute sa famille et de se pendre à la balançoire du jardin.

Hugot



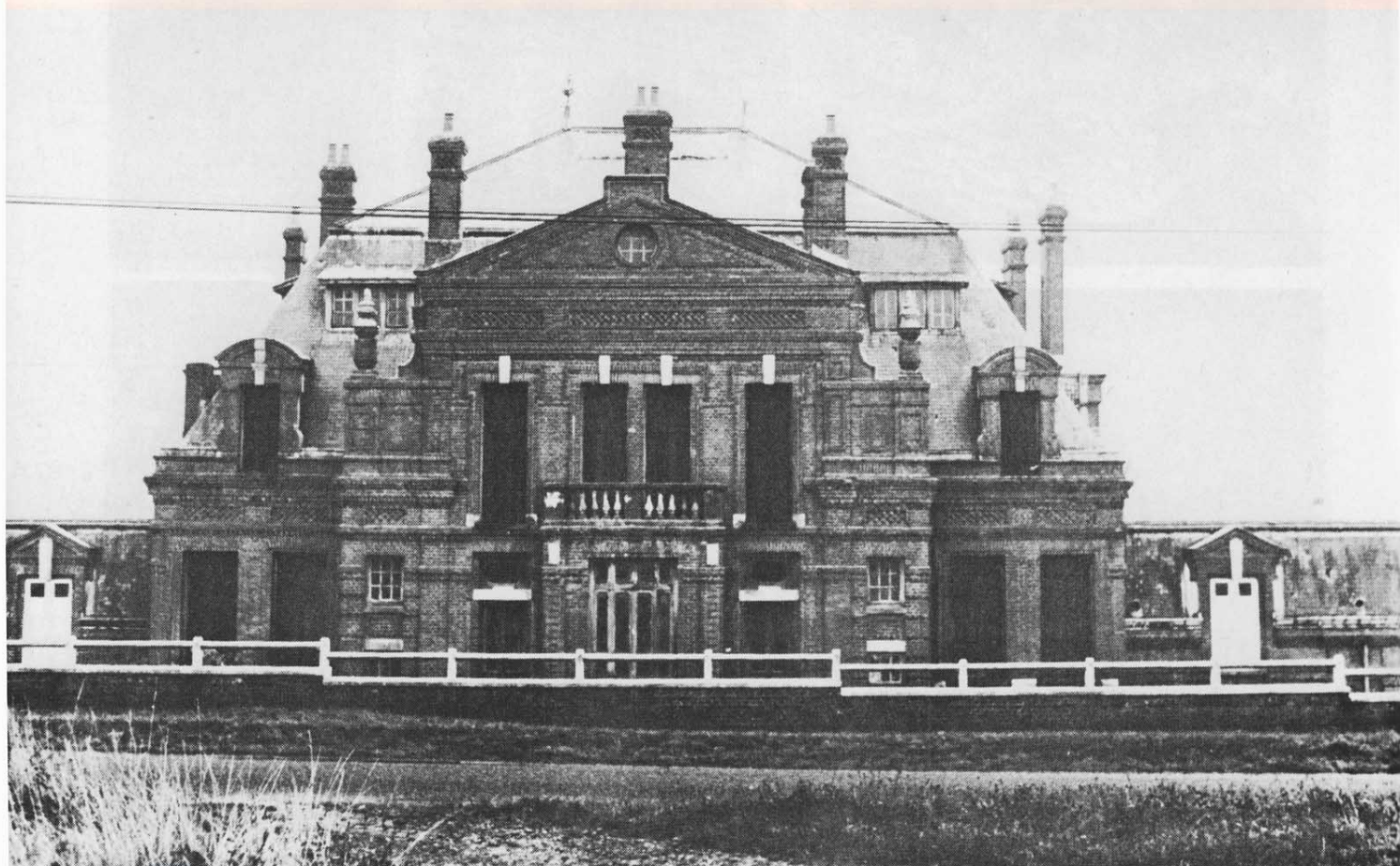
Extrait de « Echec à la ruse », de Julianne de Biande Vroide





(à suivre)

DOMMAGES DE GUERRE



L était minuit dans le petit bar « millésime 1955 » et les bières commençaient à lasser. Fils d'un historiographe du royaume, Francis K. me dit alors : « Et si nous allions aux Halles déguster quelque *ostrea edulis*, seule huître vraie, la plate exquisite qui est à la gryphée (ou portugaise) ce que la trompette thébaine est au cornet à piston ? » La bio-verdeur de cette variété iodée était, dans la future capitale de l'Europe, certes rare, mais à ces heures et de Brussel-Zuid les départs de trains l'étaient encore davantage, lui objectai-je, réaliste... Une sorte de rire où pointait l'hystérie balaya l'argutie, puis se calmant peu à peu et se prenant à réfléchir, il me déclara : « Qu'à cela ne tienne, affrétons un taxi ! »...

S'il aimait à disserter comme son père, ce camarade ne détestait pas (c'était manifeste) se comporter vis-à-vis de l'argent en voyou. Bien sûr et en cette post-après-guerre, dans les régions septentrionales le blé était facile (1). Des privilèges du marché noir aux invraisemblables profits, des surplus (2), la soudure s'était faite, autogène. Mais lorsque, dans le col parfait d'une Stella splendidement tirée, j'entendis mon compagnon de bar murmurer : « A la réflexion, deux voitures seraient mieux... », je voulus croire qu'il résolvait quelque personnel et automobile problème de maintenance. Hélas ! Il n'en était bien évidemment rien : diligente, sa réflexion ne s'attachait qu'aux voitures automobiles, sans

doute, mais de place, et munies d'un taximètre, et donc voitures-taxis !

Cher deux explicite ! Chiffre stupide, nombre amoureusement imbécile, tu trouvais, cher deux, tes raisons dans le temps, toujours menaçant, de novembre et de son corrélatif : le parapluie. Or, et je m'explique, un parapluie encombre. Même vertical et entre les jambes, il risquait de gâcher une expédition entreprise sous le signe de la gaité... D'un autre côté, il eût été imprudent, au lu des éphémérides, de s'en séparer. Pour cornélienne qu'elle fût, l'algèbre de ce dilemme devait être rapidement mise en une équation dont nous n'eûmes guère de peine à interpréter les termes insensés...

Dans le quart d'heure qui vint, le temps aux taximen d'avancer nos voitures, nous partîmes, avec équanimité. Nous roulions dans le premier T.U.B. (Taxis urbains bruxellois), les sceptres de nos bourrasques suivant, fidèles, dans le second. Ce faisant, nous nous rendions en province, et, qui plus est, à Paris, détruisant par là même le pléonasme fâcheux qui nouait la raison sociale de cette société de transport de personnes. Justiciers, à coups de bank-notes, d'une grammairie bafouée par la société marchande, nous nous voyions déjà agrégés d'un plaisir à quelques heures de route... Celle-ci fut longue. Nos chauffeurs n'avaient pas la vessie mondaine. Soyons francs ! Nous non plus, d'ailleurs (3).

Nous arrivâmes, cependant, à l'heure où les estaminets s'ouvrent plutôt qu'ils ne ferment. Ce n'était pas grave en soi, sinon en nos états... De par son étonnante et stanneuse pléthore débitrice d'alcools variés et à bon marché, la frontière nous avait retenus bien plus que ne le nécessitait le contrôle, même rigoureux, de nos identités. Villers-Cotterêts nous avait vus, vers les cinq heures trente, prendre un étrange petit déjeuner (4). Le sympathique engouement d'un de nos chauffeurs pour l'aviation civile nous avait fait traîner au Bourget, au bar de l'aérogare, dans une grise fixation-fixité de pistes verdissantes de ricard... Si la nuit un certain nombre de choses sont permises, leur fréquence de jour vous incorpore, trop et fort vite, à la légion, affreuse, de la cloche. Dès Barbès-Rochechouart, nous détonnâmes. La cosmogonique courtoisie de F.K. incitait les loufiats à une mauvaise humeur que la métavulgarité de nos deux hercules des T.U.P. ne faisait qu'accentuer, jusqu'à la mauvaise volonté.

Nous étions devenus tout à fait intimes avec ces deux blindés. Et quoique nous n'ayons eu à nous servir de nos indolents riflards (le temps s'annonçait superbe), leur impayable (5) comique nous divertissait fort. Au point de se demander si le somptueux décor se devait d'être planté, et donc indispensable à l'ambition de l'escapade... Mais l'anxiété n'était pas de mise ! Pour l'heure, nous échangeions des chèques émis sur nos banques respectives (6) contre de l'argent frais que nos bougres prélevaient

sur leurs respectives cassettes. Dans sa belgitude, mais avec un taylorisme certain, nous nous empressions, alors et dans les meilleures conditions, de le convertir au taux monstrueux de l'ivresse.

Mais, me direz-vous, boire est une chose, s'égarer dans les méandres des sexes en fleur en est une autre. A l'exaspération générale des laborieux, nous en vîmes à parler, haut et fort, cul ! Une fausse note cependant dans ce quatuor (opus 69) : celle que ne cessait d'émettre notre convoyeur de parapluies répétant inlassablement à propos de ceux-ci : « Faut le faire ! Faut le faire ! » (7)... Le nôtre, en revanche, était à l'unisson. Il avait été (de maître) un incommensurable chauffeur... Un maître aux goûts particuliers et pédagogiques ; notre lascar, en effet, en avait appris un bout sur la question. Il avait en tout cas souvenance de certaine adresse du côté de la rue Saint-Georges. Nous eûmes à la regretter. L'endroit était sinistre, lugubre, indivis, cyclopéen mais vide, un konzern insalubre de l'amour... Et pourtant, dans la pénombre violacée, jamais Doris Day n'avait mieux chanté *Three coins in a fountain* ! C'est qu'à dix heures du matin, la sonorité de ce havre était excellente.

Et nos parapluies, de tout cela, que pensaient-ils ? Que devenaient-ils non loin de cette Gomorrhe désertée ? Peu de choses ! Ils dormaient dans la Mercedes 220.D des T.U.P., alors que nous en aurions eu grand besoin pour réveiller nos futures compagnes par de furieux coups sur le bar. Lourds de sommeil, deux personnages féminins parurent enfin et s'escrimèrent d'abord à déboucher un flacon, puis dans le simulacre d'une saphique mascarade. C'était parti ! Je craignais pourtant que, dans la frénésie de l'effort, nos hétaires de banlieue ne s'endormissent. Je n'ai jamais été un passionné de paléontologie érotique. Laisant le cul de la plus grosse aux ardeurs du chauffeur et la bite de F.K. à la bouche de la plus maigre (8), je décidai de poser le regard ailleurs...

Dans la pénombre à présent rougeâtre - le bar avait allumé trois spots... - inexpressive, une face rouge m'observait. Celle, à n'en pas douter, de quelque riche mandarin-laboureur. Sa main glissée

dans l'entrecuisse de la mère maquerelle clandestine soupesait la motte comme une betterave. La masturbait-il ? Je ne le crois pas. Cette femme n'était-elle pas sa sœur en rouerie cupide ? Non, il devait réfléchir. Réfléchir, à l'instar de ces propriétaires terriens qui avaient vu, en 1918 et pour la France, leurs terres ensemençées de shrapnels (9), leurs bâtiments de ferme dévastés, leurs somptueux logis ruinés, et qui se demandaient comment, aux frais de l'Etat, les restaurer plus fastueusement encore qu'ils n'avaient été jadis construits par ces nobles ou ces moines qu'ils avaient spoliés voici cent trente ans, honteusement. (Eh ! Oui...).

Sur la route du retour, celle des propriétés saccharo-latifundiaires, nous allions en voir, de ces fastueuses reconstructions fermières de Dom-mages de Guerre ! Telle celle que, ce mois-ci, je propose, chers lecteurs, à vos sens en alerte (10).

Jean-Marie de Busscher

(1) Anvers, vu l'état (sans parler d'Ham-bourg) du frère-port Rotterdam, était le seul grand port du continent. Ses docks voyaient débarquer de façon continue les bienfaits du plan Marshall et ces jouets gratifiants qu'étaient les juke-boxes, flip-pers et autres bingos. Reflux de cette marée nouvelle, les surplus cernaient aussi les bassins des nécessités du soldat américain en campagne. Elles n'étaient pas des moindres...

(2) J'ai personnellement connu un homme d'affaires bruxellois et paisible, autrefois colonel de l'armée américaine, qui avait fait comme on dit son premier million en détournant en 1944 quelques G.M.C. bourrés de tout sinon de n'importe quoi, pour les négocier à un prix peut-être vil mais toutefois fort intéressant pour lui.

(3) La bière est diurétique, c'est là son immense intérêt.

(4) Composé essentiellement de cafés « calvanisés ».

(5) Façon de parler...

(6) J'étais riche... Mes sœurs et moi avions reçu un portefeuille d'actions dites de « père de famille » : des Unions minières du Haut-Katanga. De l'or ! Je le dépensais allègrement sous leurs regards désespérés quoique condescendants. De cette condescendance envieusement imbécile, la crise du Katanga consécutive à l'indépendance congolaise devait cruellement les punir. La vie, le monde, la politique sont sans pitié pour les petits porteurs...

(7) Répétitions ponctuées de sourires « pâté de foie » du plus exaspérant effet. Ils me mettaient (pour rester dans les métaphores gastronomiques) les doigts de pied en scampi.

(8) Notre porte-parapluies, quant à lui, dormait, et enfin s'était tu.

(9) Ces hallstattiennes betteraves.

(10) Ceux-ci conviendront à l'évidence qu'il s'agit bien là d'un superbe exemple de palladianisme, non pas champêtre mais rural... Il ne faudrait tout de même pas confondre la façade arrière de la Villa Foscari, dite « La Malcontenta », avec celle, même principale, d'une ferme dans la Somme !

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS : JULOT.





LES PETITS MIQUETS FONTILES GRANDES OREILLES

GOT

YVES GOT a toujours été un dessinateur à part. Il fallait savoir que les illustrations ou dessins en couleurs, abstraits, parus dans *Hara-Kiri* il y a 12-13 ans, étaient bien de lui. Puis il s'est mis à la BD, mais en conservant toujours ce goût pictural du signe, de l'image achevée, poussée au maximum, dépouillée jusqu'au squelette. Au fil des ans, il a maîtrisé cela de façon plus accrue. Depuis plus de cinq ans, sa série le « Baron noir », qui sort régulièrement dans le *Matin* (après avoir débuté dans l'*Echo des Savanes*), est un des gros succès de la BD hors des magazines spécialisés. Le « scénariste » (bien que ce terme soit mal approprié dans leur cas) en est René Pétillon, sauf pendant une brève période de six mois où plusieurs scénaristes ont tenté en vain de tenir le rythme (Léandri, Kerleroux, Godard). Depuis Laurel et Combaluzier, on n'avait jamais vu un tandem aussi cohérent.

Bien qu'ayant déjà publié cinq albums du « Baron noir » et un album personnel, « Image en Cage » (Futuropolis), Got représente quand même un des forts courants nouveaux de la BD française, d'où cette rencontre.

– Dans les albums, il y a tous les strips ou vous en éliminez ?

Y.G. : Chaque année, on fait la valeur d'un album et demi, mais on ne sort qu'un album. Une partie va donc au panier, on n'est pas tous les jours du même niveau.

– Tu dessines ça strip par strip ou par séquences d'une page ?

Y.G. : Par strip. J'aime bien

dessiner grand. Avant, c'était encore plus grand, mais j'ai réduit le format pour arriver à celui de la machine à photocopier. Comme ça, je récupère mes originaux tout de suite, je leur laisse des photocopies. Je vais numéroter les strips maintenant, ce sera plus pratique pour le sixième album qu'on prépare. Peut-être que cette fois tout va être bon, il y a un nouveau personnage qui vient d'entrer dans la bande, qui la régénère et qui perturbe la relation du Baron avec les moutons. Cela va faire une série à suivre, ce qu'on n'a jamais fait.

– Comment ça se passe avec Pétillon ?

en avez marre, vous saurez arrêter ?

Y.G. : Je ne peux répondre à cette question que par : on en est au sixième album, on a la pêche comme pour le premier, avec tout l'acquis de ce qu'il y a avant. L'univers étant déjà défini, il y a une espèce de renouveau de la bande qui fait qu'on peut introduire un autre personnage d'une façon moins abstraite.

– Est-ce que le rythme du quotidien te permet de faire autre chose comme dessin ?

Y.G. : Oui, j'ai fait des illustrations pour le *Monde-Dimanche*, *Libération*. Ça me bouffe pas trop et ça me plaît...



Y.G. : C'est le grand amour... Pour parler concrètement, hier on a passé trois heures dans un restaurant, on a bouffé et on a rempli la nappe avec des idées pour trois mois. Il y a un échange, on est complémentaires, on est très différents, chacun intervient où l'autre n'est pas. Je suis plus porté sur l'aspect cosmique des choses, la relativité entre l'homme et les éléments, je suis plus « long terme » ; René Pétillon est plus dans l'anecdote, plus précis. Chacun pousse l'autre.

– Tu te vois parti pour faire le Baron pendant 10 ans, comme Lucky Luke ? Si un jour vous

– Tu changes d'histoire toutes les quatre images. J' imagine que c'est plus passionnant que de faire un album de quarante pages d'un seul tenant ?

Y.G. : Je ne sais pas car je n'ai jamais fait d'histoire longue. Quand j'ai rencontré Pétillon, on était tous deux attirés par des séquences très courtes. Ce que je faisais à l'*Echo* ou à *Record* (où j'avais fait une histoire de seize pages et où j'en avais marre du personnage).

– Tu as beaucoup évolué depuis cinq ans. Tu ne dessines plus un mouton de la même façon. Tu vas de plus en plus

vers une abstraction de mouton.

Y.G. : J'ai mis cinq ans pour savoir dessiner un mouton. Je cherchais à mieux le rendre. Dès le départ, le Baron était abstrait. Quand je relis le premier album, je ne le trouve pas très bien dessiné, mais le travail portait plus vers les signes. Ça a toujours été mon truc. Ce qui me préoccupe, c'est le mouvement, l'action, et ça devient bien, graphiquement, aujourd'hui.

– Avec ton coup de pinceau, tu te démarques complètement des gens qui utilisent les trames, ou les à-plats en noir et blanc. Toi, tu joues sur l'épaisseur du trait, tantôt fin ou épais selon ce que tu dois dire.

Y.G. : Oui, mais cet album est noir par rapport aux autres.

– Comment es-tu perçu au « *Matin* » ?

Y.G. : Le Baron a démarré au numéro 0. A l'origine, il a été conçu pour la presse quotidienne, mais comme on n'avait pas trouvé de journal, c'est passé dans *l'Echo*. Avec le *Matin*, c'est une rencontre. Il a fallu attendre la naissance du journal pour ça. Le Baron fait partie des meubles maintenant. La bande marche bien, ils sont contents. Comme il y a beaucoup de monde, on entend des échos, des réactions à chaud... Les gens y sont attachés.

– Image en cage, ce sont tes bandes de « *l'Echo* », avec quelques autres ?

Y.G. : Il n'y a pas toutes les bandes de *l'Echo*. Ensuite, j'ai entièrement redessiné certaines histoires pour l'album, dont je n'aimais plus les dessins.

– Parlons de « *l'Echo des Savanes* » ; tu as fait partie de l'équipe quand c'était très bouillonnant. Comment tu vois ça maintenant ?

Y.G. : Je me suis investi dans *l'Echo*, je m'occupais des dessinateurs. Il y avait une équipe qui y croyait. J'y ai travaillé trois-quatre ans, je n'y suis plus depuis six mois-un an. *L'Echo*, c'est une histoire, il y a une autre direction maintenant, ce n'est plus important pour moi. J'ai été content d'y travailler. Ça m'a fait plaisir d'y voir Cardon, Poussin, que j'y ai fait entrer. Le journal était un peu plus ouvert que d'autres journaux. Mais notre ambition, à Pétillon et moi, était de travailler dans des quotidiens. C'est une autre utilisation de la bande.

– Chez Artefact, que des splendeurs : les Femmes et les Enfants d'abord, d'Evert Geradts, le feuilleton Ce fut une belle apocalypse de Mathieu (coproduit par Encre Noire), déjà lu dans le Monde, et surtout le Blitz Strauf de Zorin, et Catalogue de J. Pion, deux albums pour marquer une date. Et ces jours-ci, chez eux, on devrait trouver le nouveau Petit Miquet qui n'a pas peur des gros, qui mettra bien des choses au point.

– Depuis Futuropolis, l'album de Rochette, Les Dépoteurs de chrysanthème est sans doute le plus beau « concept-album » depuis longtemps. Ah, cette préface de Veyron !

– Dupuis se met à sortir Germain et nous, de Jannin et Culliford, dont on connaissait un épisode chez Audie. J'aime bien.

– Gros pavé chez Horay : un Wilhem Busch magnifique, une belle pièce. Seul défaut : encore cette manie débile des anthologies, un livre fait d'extraits des œuvres de Busch, alors que, nom de Dieu, ce qu'on veut c'est les livres entiers ! Compris ?

LE DERNIER TERRAIN VAGUE



– Parlons de ton expérience pédagogique. Tu es toujours prof de BD aux Zarzas ?

Y.G. : Je fais trois heures par semaine aux Arts-Appliqués. Ça m'oblige à réfléchir sur mon propre travail, à prendre des notes et à les répercuter sur des gens qui commencent, qui connaissent la BD par la lecture mais qui se sentent démunis pour en faire. J'interviens plutôt comme un guide, pour leur permettre de préciser leurs propres tendances, ce vers quoi ils doivent aller. Au départ, je ne fais pas un cours, mais une espèce de débroussaillage. Ils ont 17-18 ans, ce sont des premières ; ça me plaît beaucoup, parce que ces gens peuvent remettre les choses en question. A travers mon travail, c'est ce que fais aussi. Dans « Image en cage », je remets en question les personnages chaque fois, les situations, j'aime bien la recherche, réinventer un personnage à chaque histoire.

– Le Baron est traduit ? Aux USA, tu as tenté quelque chose ?

Y.G. : En Grèce, dans un quotidien, en Suisse, en Allemagne dans le mensuel *Slapstick*, par trois-quatre pages, en Italie. En Belgique en ce moment, en flamand, ils ont même fait un album. Je suis allé aux USA il y a un an, je l'ai raconté dans « Image en Cage ». Dans les Syndicates (agences), je les ai vus se marrer, mais la réponse c'était : « Too sophisticated »... Mais c'est vrai qu'en faisant le Baron, on avait l'ambition d'égaliser ce que les Américains ont fait. On y arrivera peut-être un jour. Le sixième album sera plus ouvert, plus recevable. On arrive à dire les choses plus simplement, de façon plus concentrée, le métier rentre, on épure.

– Tu n'es pas tenté par d'autres formes d'expression ?

Y.G. : Si ; cette année, je crois que je vais me consacrer à l'animation du Baron. Je pense que c'est possible de faire un dessin animé, ça se prête bien aux 30 secondes, l'idéal ce serait pour la télé. Le problème, c'est le son, les voix. Il faut les réinventer, car elles ne peuvent pas être humaines. Comment dire les textes ? C'est passionnant de chercher. Le dessin animé, c'est un prolongement naturel, ça t'amène de nouvelles idées...

(Propos recueillis par
Théophraste Epistolier)

DRELING DELING



POURQUOI C'EST
MOI QUI DEVRAIS
ALLER OUVRIR?

C'EST TOI
QU'ES UN
HOMME, NON?

GRELING DING GI



QU'EST-CE
QUI T'ARRIVE?
TU TREMBLES?

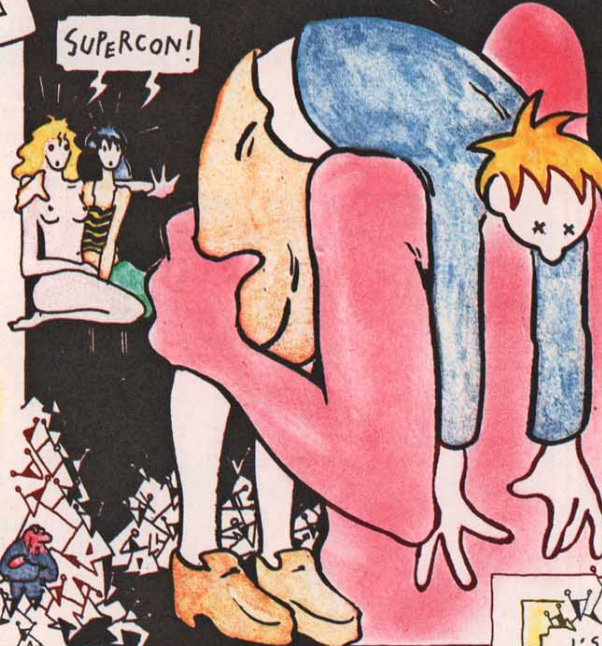


D'AILLEURS
J'Y VAIS!

QUICKETTE & FLUPKETTE

SALUT LES MINETTES!
JE VOUS AI RAMENÉ LA POUBELLE
(QUI S'EST RENVERSÉE
DEVANT LA PORTE)

SUPERCON!



MAIS TRÈVE DE
PLAISANTERIE. (J'SUIS
PAS V'NU ICI POUR
DÉCONNER, HI, HI).



ALOYS



J'SUIS V'NU VOUS
DEMANDER PARDON DE
VOUS AVOIR PARU SI CON
(C'EST VRAI, POURTANT, QUE
J'AI ÉTÉ UN PEU CON)



J'SUIS V'NU VOUS
DIRE QUE J'VOUS
AIME COMME
UN CON!



J'SUIS V'NU VOUS PROPOSER
DE METTRE MA FORCE ET MA
CONNERIE LÉGENDAIRES AU
SERVICE DE VOTRE RUSE ET DE
VOTRE INTELLIGENCE LÉGEN

DIS-MOI,
SUPERCON

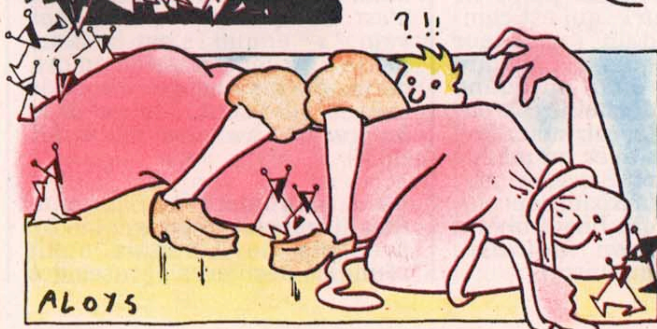


JE M'SENS
SI LASSE.



DEUX JEUNES FILLES MODERNES

HM! MOI AUSSI
JE BÂILLE. I
S'PASSE JAMAIS
RIEN, ICI.



POIDS

QU'EN que des miettes déparpillées, ce mois-ci. Il y a des mois comme ça, on bricole seulement. Surtout l'hiver.

NOTE SUR ELLIN

The Bind, alias *The Man from Nowhere*, de Stanley Ellin, a été complètement massacrée au cinéma (*Sunburn*, sorti l'autre semaine). En fait c'est un beau livre, qu'il faudrait traduire, je ne me lasse pas de le répéter ici et ailleurs. Il y est question du cœur humain, notamment le cœur d'un détective privé cynique, trop cynique pour se rappeler à temps qu'il n'est pas complète-

térature policière en 1974. Dans le récent *Astrologie d'un meurtre* (SN 1796), il y a encore un détective privé cool qui veut faire taire la passion de son cœur. Au reste c'est un Ellin léger et mineur, sur une structure conventionnelle (divers suspects de meurtre dans une enquête), avec des personnages d'un pittoresque également convenu (gens de cinéma et milliardaire invulnérable), mais l'exercice est exécuté avec une parfaite maîtrise, et pour ainsi dire avec une affabilité qui nous repose des grincements de dents hypermodernes. Passion et psychologie sont



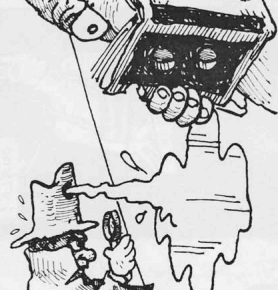
ment cynique, il se le rappelle trop tard, ça ne se termine pas très bien.

L'adjectif subtil convient bien à cet auteur. Même un conte comme le fameux *La Spécialité de la maison* (une des perles de l'*Anthologie de la littérature policière* de Jacques Sadoul, chez Ramsay), qui repose sur un argument classique relevant de l'humour noir « hénarisme », traite cet argument si ineffable, ment qu'après avoir lu on le relit aussitôt pour le savourer de nouveau et cette fois en fonction de la dernière phrase, laquelle pourtant est en soi parfaitement paisible.

Les nouvelles d'Ellin sont, en français, dispersées dans des magazines disparus, il faudrait les réunir : et à 65 ans Ellin n'a donné qu'une dizaine de romans, de sorte qu'on le découvre » périodiquement, de la *Peur au ventre* (Série Noire 37) à *Miroir, miroir*, dit moi, Denoël, grand prix de lit-

ODD ENDS & STARTERS

« Mère de Dieu, murmura-t-il, serait-ce la fin de Rico ? », ou bien, « La première fois que je vis Terry Lemox, il était fin saoul dans une Rolls Royce Silver Dancers », ou encore, « Ils avaient déplacé la voiture afin de pouvoir en retirer quelque chose. Tout ce qui restait d'un homme ». Tout le monde se rappelle. Il y aurait une anthologie à faire avec les premiers et les derniers paragraphes de polars. De quoi rêver à ce qui se passe entre les deux. Entre ceci, par exemple : « Le hall d'entrée était climatisé. La



moquette était de celles où on s'enfonçait pour disparaître sans laisser de trace. Les groons se déplaçaient en silence avec une efficiente célérité. Les ascenseurs démarraient et stoppaient sans émettre un son et les liftières aquatiques qui les leur chewing-gum qu'après les heures de service. Les plifonds étaient hauts, et les lustres ouvraient. » — et d'autre part ceci : « Je crois que, comme ça, nous serons ensemble. Terriblement ensemble. Je ne sais pas ce que nous deviendrons, mais nous serons ensemble. Et c'est ce que je voulais, pas vrai ? — que s'est-il donc passé ? Arrière, passion, mort, certes ; mais encore ? (Vous le saurez en lisant *Y a ça à se baisser* de Lawrence Block, SN 687.)

Dans le numéro 1 d'Enigmatica (ronéoté, Reims, 1975), François Le Lionnais avait réuni les dernières phrases des

32 volumes de *Fantômas*. Au fait j'ai retrouvé l'adresse de ce fanzine fameux (et qui l'est) : Jacques Baudou, 4, rue de l'Alvenir, Les Mesneux, 91500 Rilly-la-Montagne. Envoyez 60 F pour vous abonner à quatre numéros. En principe les numéros anciens sont épuisés, mais il peut apparemment advenir qu'on les reréonote, renseignez-vous.

LE SYSTÈME ROSS MCD

Marabout, avant de rééditer deux Jonathan Latimer issus de la SN, *Comme la romaine* (une enquête de Bill Crane qui date de 1935) et *La Poire sur un plateau* (où Latimer, plus tardivement — 1959 — tire parti de son expérience de Hollywood), Marabout, dis-je, a sorti deux Ross McDonald (et non trois comme je crois l'avoir affirmé le mois dernier) *Le Sang aux tempes* et *La Belle endormie*, dont la publication



originale et la première édition française sont tout à fait récentes, mais cette première édition (Payard, 1978 et 1975 respectivement) coûtait trop cher, et cette réédition est donc justifiable.

J'ai fini par changer de sentiment sur Ross McDonald, je vous le laissais entendre l'autre fois. Un certain intellectuelisme, et la fidélité plate au classicisme chandlérien et notamment à sa figure de style la plus labile — la comparaison imagée —, et enfin la monotone des intrigues, tout d'abord rebutant. Mais au bout du compte c'est cette monotonie qui fascine — comme répétition.

La répétition est la clé de Ross McDonald (à ne pas confondre, soit dit en passant aux néophytes, avec John D. MacDonald, auteur de première importance lui aussi, sans compter toute espèce d'autres McDonald diversement pré-nommés). Tous les bouquins de

ce Ross fonctionnent sur la répétition, y compris *Le Sang aux tempes*, mais c'est peut-être dans *La Belle endormie*, entre tous les nombreux romans de Ross McD., que cette répétition est le plus systématique. Tous les éléments de l'intrigue « actuelle » du livre ont un *analogon* dans le passé. Même un trait moderniste — l'explosion polluante d'un forage pétrolier en mer, suscitant la colère des écologistes — reproduit un drame d'antan : la fuite de carburant et l'incendie subséquent d'un bâtiment de guerre, dans le Pacifique. Et, sur la plage polluée par la « marée noire », l'on croyait mort depuis la deuxième guerre mondiale, depuis la première mondiale, phé, ancienne et oubliée. Et, comme toujours chez Ross McDonald, les crimes récents ne sont explicables que si l'on élucide les crimes d'au-



trefois, lesquels ont déterminé le destin ultérieur de tous les personnages, parfois à leur insu — inconsciemment.

Ces crimes anciens, comme les crimes actuels, ont marqué plusieurs générations — souvent deux ou trois — et un complexe enchevêtrement de lignes — ensembles qui s'entrecroisent avec ceux des familles. Et le travail du détective sera enfin de découvrir, dans les intersections actuelles, ce qui reproduit via les passions et les tromperies, les intersections anciennes — les croisements des lignes. Sur ce plan aussi *La Belle endormie* est d'une grande cohérence géométrique.

Nous sommes à l'évidence devant un système *freudiste* de structuration des intrigues criminelles : ce qui gouverne les romans de Ross McDonald, c'est bien la fameuse « compulsion de répétition » que le grand barbu de Vienne met au

centre d'*Au delà du principe de plaisir* (1920), à partir de quoi il développe la théorie de l'*« ins-tinct de mort »* (et *La Belle endormie* est aussi, d'un bout à l'autre, la recherche d'une névrosée à tendances suicidaires qui a disparu dans la nuit, emportant le flacon de barbituriques du privé Lew Archer...). L'auteur multiplie au reste le pittoresque psychanalytique dans ses rebondissements et ses réflexions. Au moins deux personnages essentiels, dans un état de confusion proche de la narcoïse, révoient une « scène primitive » sous les yeux de Lew Archer. Quant au cadavre surgi du passé et atterri sur la plage, on l'a tué parce qu'il suivait une sorte de psychothérapie et commençait de retrouver la mémoire. Et, confronté à un psychiatre barbu, le détective note aussitôt que cette barbe pourrait bien révéler un manque d'assu-



rance caractériel. Mais tout ce pittoresque anecdotique serait purement extérieur si le texte n'était pas gouverné centralement par la répétition compulsive.

Eh bien, soit. Puisqu'on applique le freudisme à la publicité la plus courante, on peut aussi bien l'appliquer à la structuration des intrigues de polars : la chose n'appellerait pas de commentaires particuliers si elle n'était pas systématiquement à ce point-là. Que Ross McDonald batisse un, deux, trois polars sur la répétition compulsive, soit. Mais il les bâtit tous là-dessus. Voilà un étrange phénomène, voici un singulier miroitement : voici un auteur qui, ayant pris la répétition comme structure, ne peut plus en sortir : le voici en proie à la compulsion de répétition de la répétition compulsive (non je ne begaie pas, lui non plus d'ailleurs) ; je vous assure, mon cher cousin, que vous avez dit bizarre...



UN MANUEL DE COMA

De Javier Coma, d'ailleurs amateur de jazz, de bande dessinée et de cinéma comme vous et moi, j'ai reçu *La Novela negra* (Ediciones 2001/El Viejo Topo, Barcelone, 1980), sous-titré : *historia de la aplicacion del realismo critico a la novela policiaca norteamericana* (ceci dit pour vous faire voir qu'on n'a nul besoin d'avoir appris la langue espagnole pour la comprendre). C'est un bon petit manuel, de tournure vaguement marxisante (on sait que la notion de *realismo critico* servit au pauvre Lukacs à sauver les meubles – je veux dire Balzac et Flaubert – en pleine tempête de merde jdanovienne), qui ne s'élève pas cependant au-dessus d'une conception journalistique, bravement antifasciste et petitement historiciste du roman noir américain. Bon usuel, toutefois, vu que la *profusa documentacion se completa con diversos anexos : seudonimografia, cronologia, mitologia, filmografia y bibliografia*. (Quand je vous disais que le castillan se comprend de soi-même.)

Ça pourrait intéresser un éditeur français, car notre beau pays manque cruellement d'ouvrages spécialisés sur le sujet. Les commentateurs nationaux ont plutôt tendance, quand ils font des volumes, à s'attaquer à l'ensemble de la « littérature policière ». Au reste, le plus papal de ces commentateurs, Narcejac, flanqué de son compère Boileau pour le très déficient « Que Sais-je ? » sur *Le Roman policier*, a manifesté à l'égard du roman noir une aversion imbécile dans le légendaire *La fin d'un bluff* (1949), en attendant l'imbécillité avérée d'*Une machine à lire : le roman policier*, commentaire qui méprise ouvertement son objet. Tiens, tirons donc de l'*Almanach du crime* 1980 de Lebrun, cette citation de l'introuvable *La Fin d'un bluff*, touchant le polar noir : « Pense-t-on qu'un jour d'émeute, des garçons (et même des filles, n.d.l.r.), libres enfin d'expérimenter sur de la chair vivante et convaincus d'autre part que la vie ne compte pas et que les « salauds » doivent souffrir, ne se souviendraient pas du couteau de Slim dans le ventre de Riley ? (...) Voilà où est, à mon sens, le danger. Le roman policier noir (...) est la forme la plus insidieuse de la distraction abrutissante et le

ferment le plus actif de l'anarchie. »

C'est hélas faux. Mais c'est pas triste.

Bref, il ne nous reste guère qu'à consulter Alain Lacombe : *Le Roman noir américain* (U.G.E. 10.18) ; malheureusement cet auteur filmo-musicologue a été ici paresseux : son étude est thématique (la ville et le polar, la femme et le polar, les rats-laveurs et le polar, etc.) et donc peu utile – car c'est l'Histoire qui fait du polar, ce genre sous-artistique, le grand genre d'une époque où le roman artistique a fini d'exister, le polar doit donc être étudié historiquement, pardonnez-moi si je m'excuse de me répéter.

REALITÄT

Reçu *Le Gang des tractions avant* de Gilbert Deflez (éditions Jacques Grancher), qui traite de la bande de Pierre Loutrel (Pierrot-le-fou), et donc du grand banditisme français au lendemain de l'occupation allemande, sur un ton abusive-ment romanesque : ça dialogue à tout va. Avec ça, une fascination malveillante, « poujadisante », pour les ambiguïtés et les magouilles qui marquent le changement de régime dans la France de 1944-45. Choses réelles, certes, comme le contenu sinueux et allusif des gros volumes de la collection « Dossiers » (*B comme Barbouzes*, *D comme drogue*, etc. etc.) chez Alain Moreau. Bons documents, tout ça ; mais sur Loutrel, mieux vaut relire avant

tout *La Bande à Pierrot-le-fou* de Stéphane Vincentanne (Champ Libre).

A force de s'intéresser au polar, il est difficilement évitable de s'intéresser enfin aux documents historiographiques, mêmes frelatés ou louches. Mais ce sont plutôt les polars qui – pour parler le dialecte universitaire – « informent » les ouvrages documentaires, dans notre tête, non pas l'inverse. Il y a de la réalité dans les documents sociologiques scrupuleux comme *Leurs prisons* (enquête magnétophonique) ou *Une affaire de famille : la Mafia à New York* (ces deux ouvrages dans l'excellente collection Terre Humaine chez Plon), et même dans les ouvrages polémiques partisans, du cégétiste *Les Truands du patronat* de Marcel Caille (éditions Sociales) à l'hagiographie hooverienne de *The FBI Story*. Mais la vérité de la fameuse formule « La vie imite l'art » est plutôt, en l'occurrence, ceci : la raison est à l'œuvre dans le polar bien mieux que dans les compilations, ou même dans la plupart des témoignages de protagonistes, car le grand polar ne regarde pas les événements par le trou de serrure de la moralité, ni par celui du commerce, ni par aucun autre. Le grand polar est son époque, tandis que les ouvrages documentaires ne sont, au train où va le beurre, que des petites observations plates dans les marges d'un calendrier.

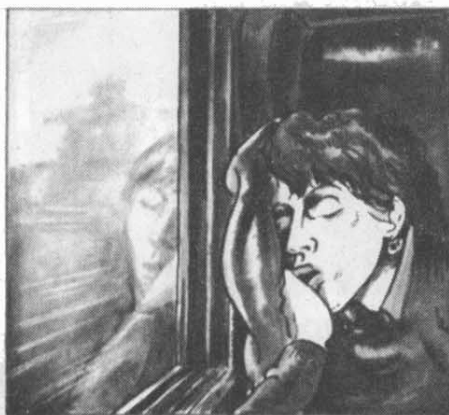
Manchette

DERNIERS PARUS CHEZ ALBIN-MICHEL – LE SQUARE



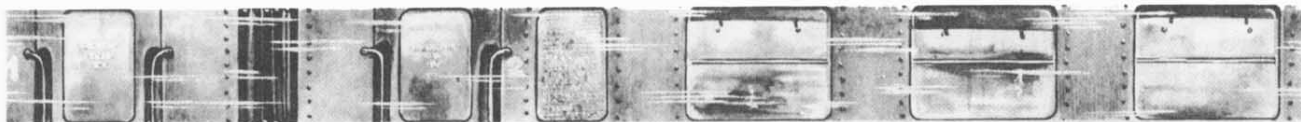
LE PERICOLOSO SPORGERSI

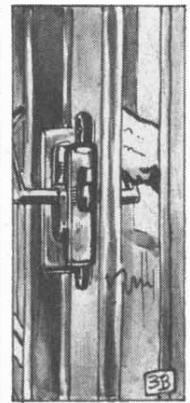
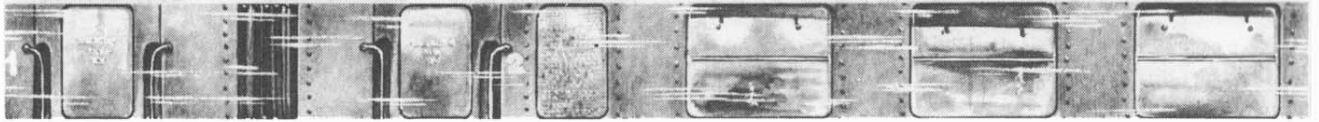
Roussen

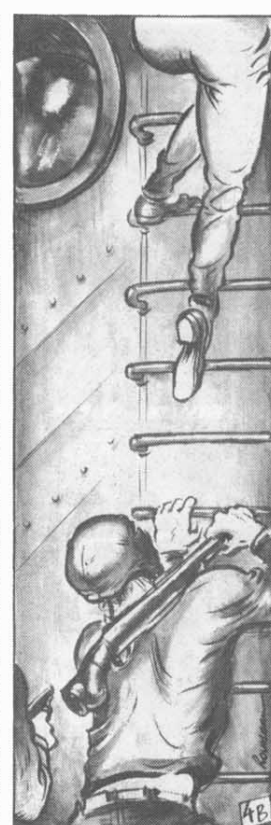
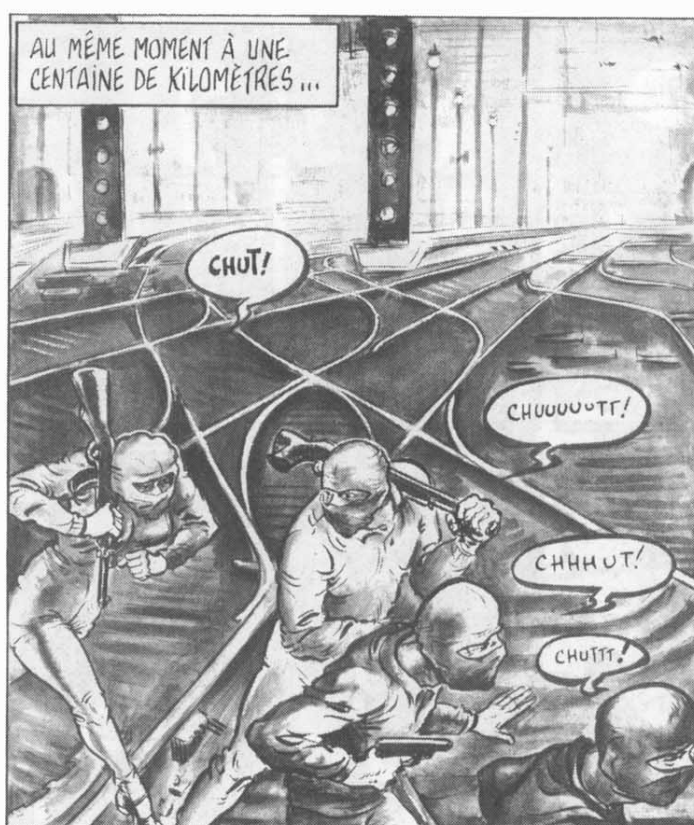
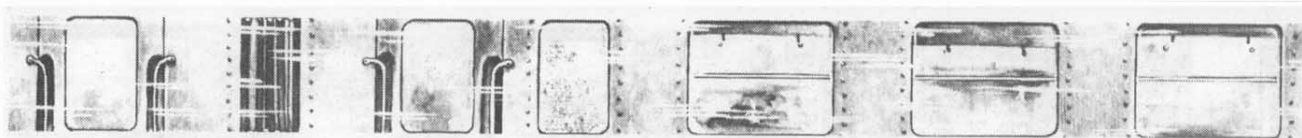


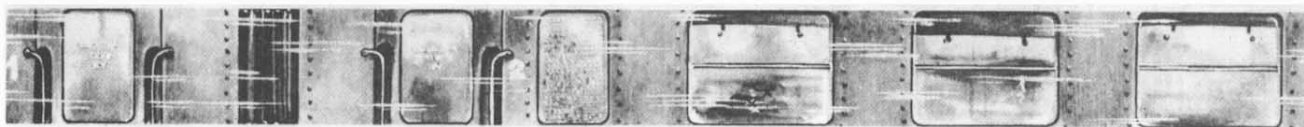
JE PENSais À CE VOYAGE QUE NOUS COMMENÇONS À PEINE... TOUT LE MONDE DORMAIT AUTOUR DE MOI... SENSATION QUE CES GENS SONT D'AVANTAGE PRÉSENTS DANS CET ESPACE, QUAND ILS DORMENT...

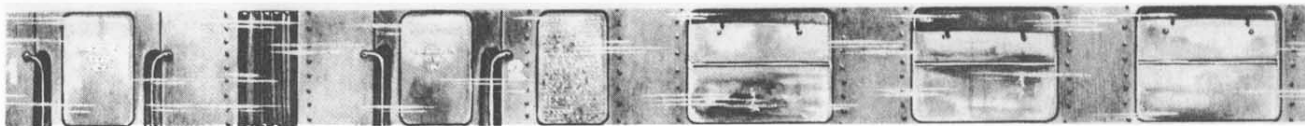


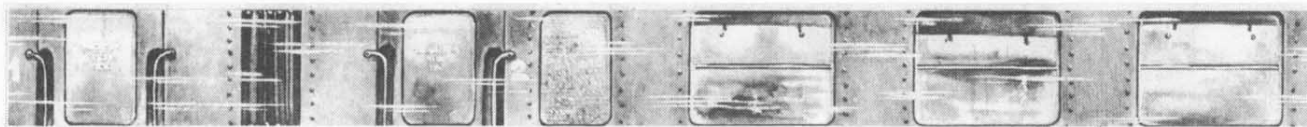


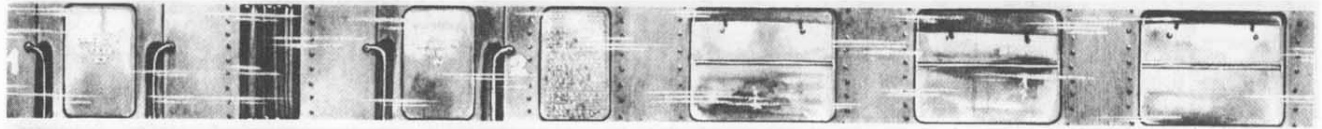


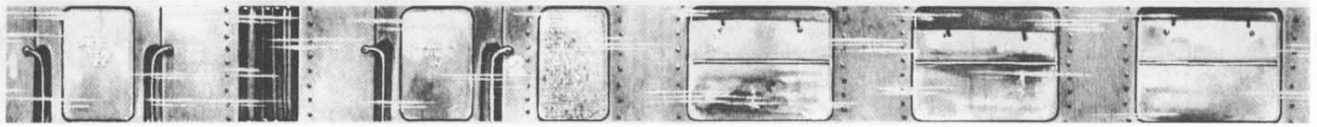




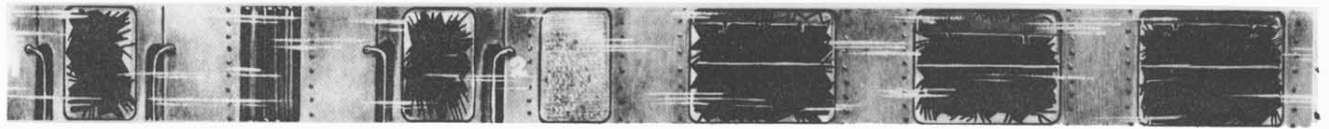


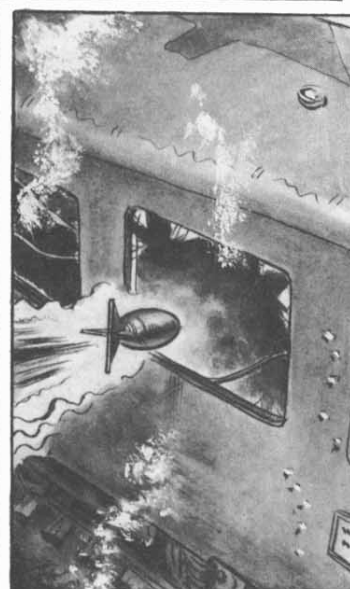
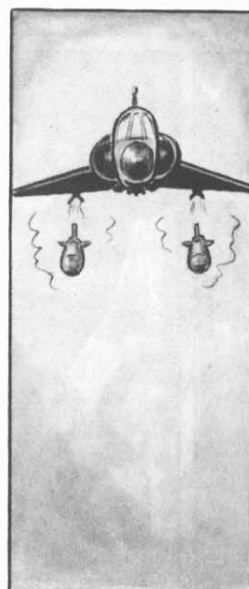
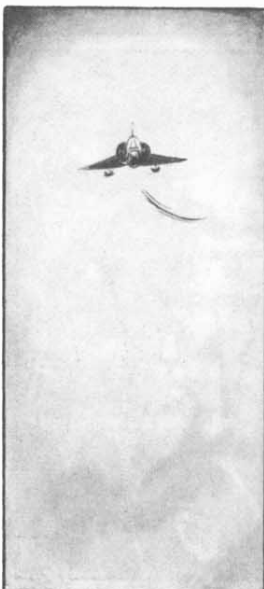
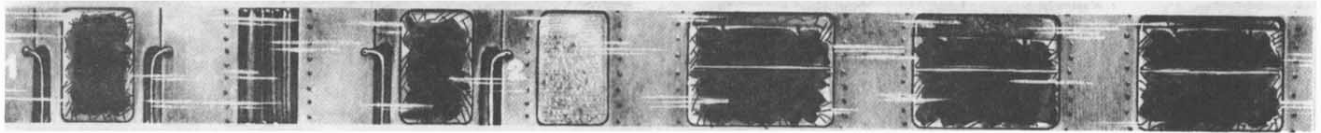


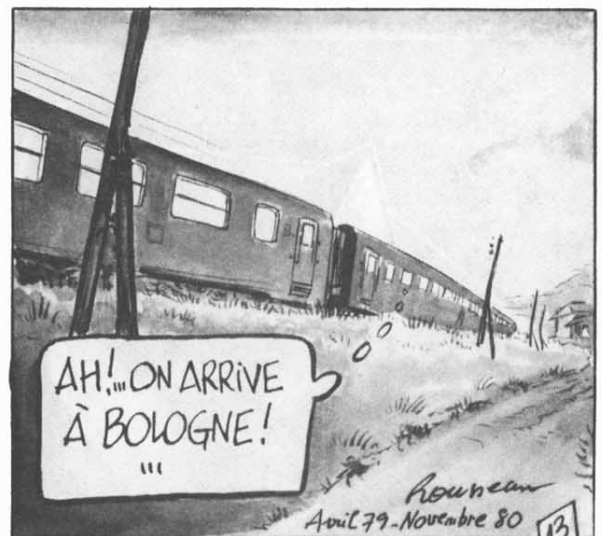
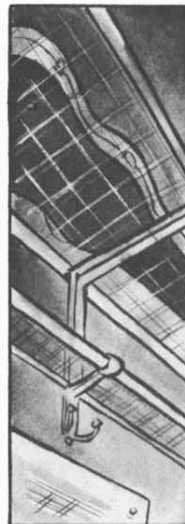
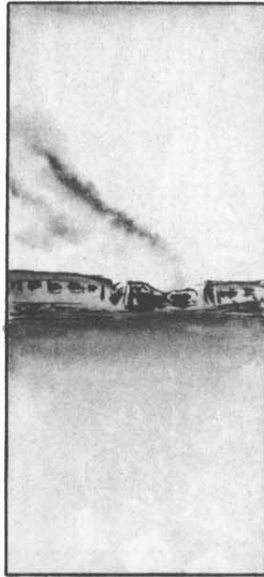
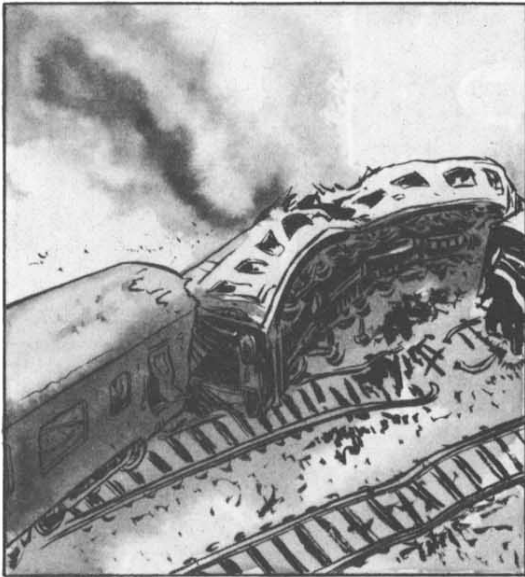
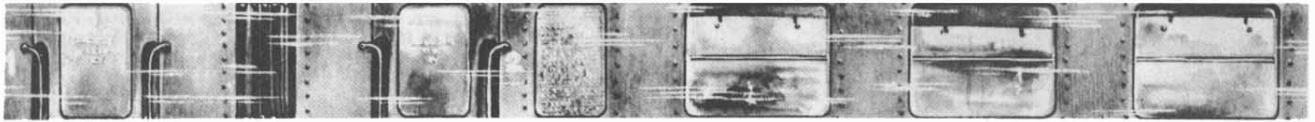


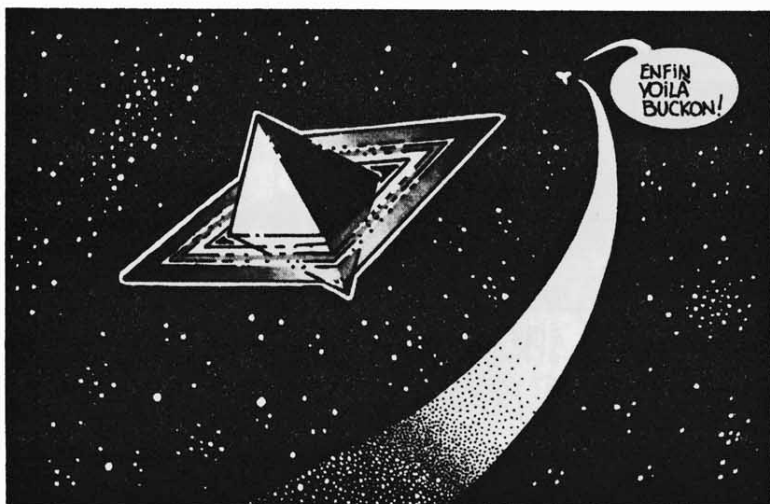
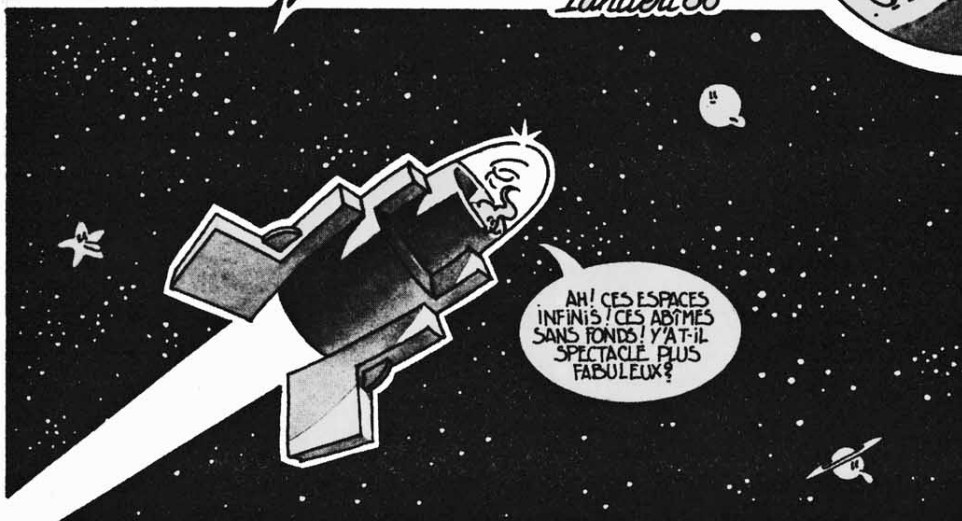
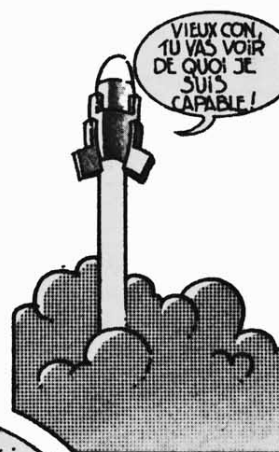


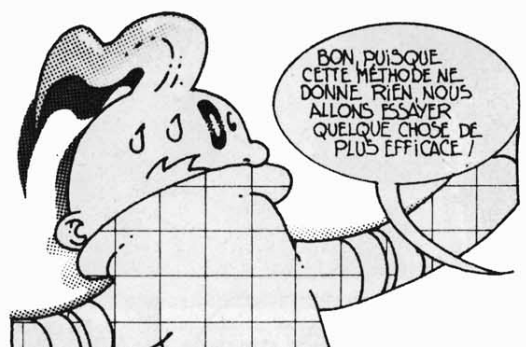
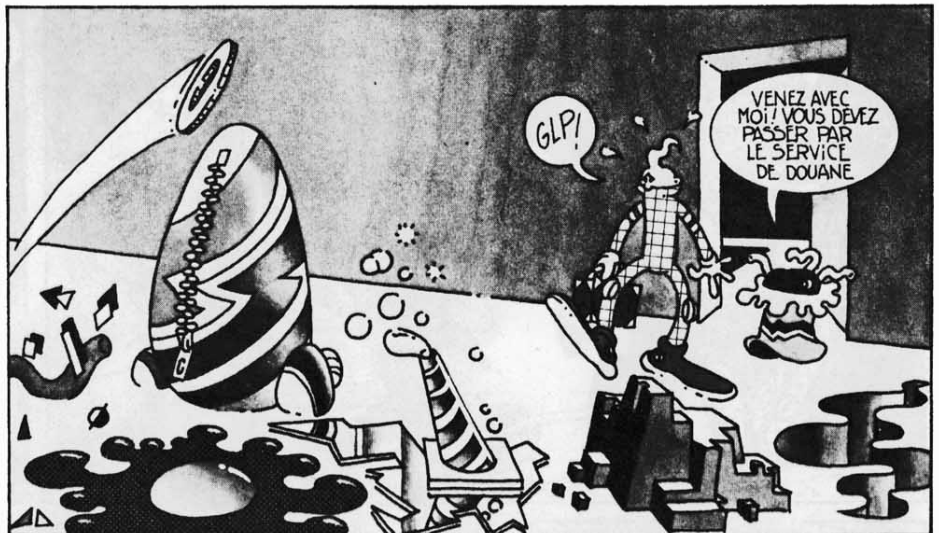


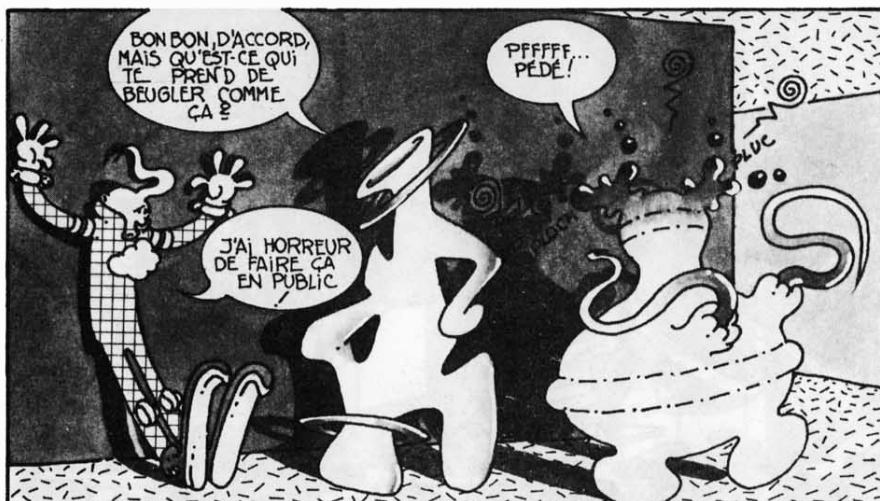












le polar de renard II

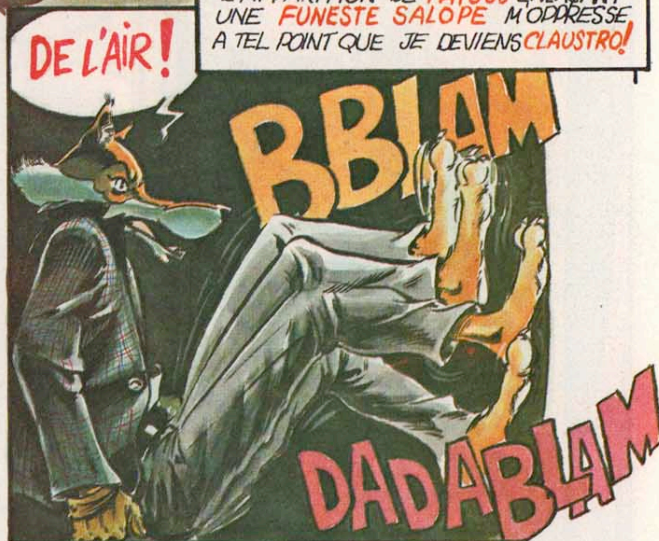
L'AMI **GOUPIL** EST RANGÉ DES VOITURES. IL SE CROIT DONC A L'ABRI D'UN RETOUR DE MANIVELLE JUSQU'AU JOUR OÙ DES **DECALCOMANIAQUES** LE POURSUIVENT DANS LES RUES ET **BUTENT PATOUS**, SON MEILLEUR POTE. POUR L'UN COMME POUR L'AUTRE, ÇA SE TERMINE ENTRE QUATRE PLANCHES.



SAUF QUE POUR MOI, C'EST UNE **ARMOIRE**. N'EMPÊCHE QUE JE DONNE DANS LE FUNÈBRE. J'IMAGINE MA DOUCE **HERMELINE**, MES **MOUFFLETS** ET **ROENEL**, LE CLODO, AUTOUR DE MA TOMBE. JE VOIS MÊME UN JOURNALISTE ET UN FLIC QUI FÊTENT MON TRÉPAS. MAIS L'APPARITION DE **PATOUS** ENLACANT UNE **FUNESTE SALOPE** M'OPPRESSE A TEL POINT QUE JE DEVIENS **CLAUSTRO**!



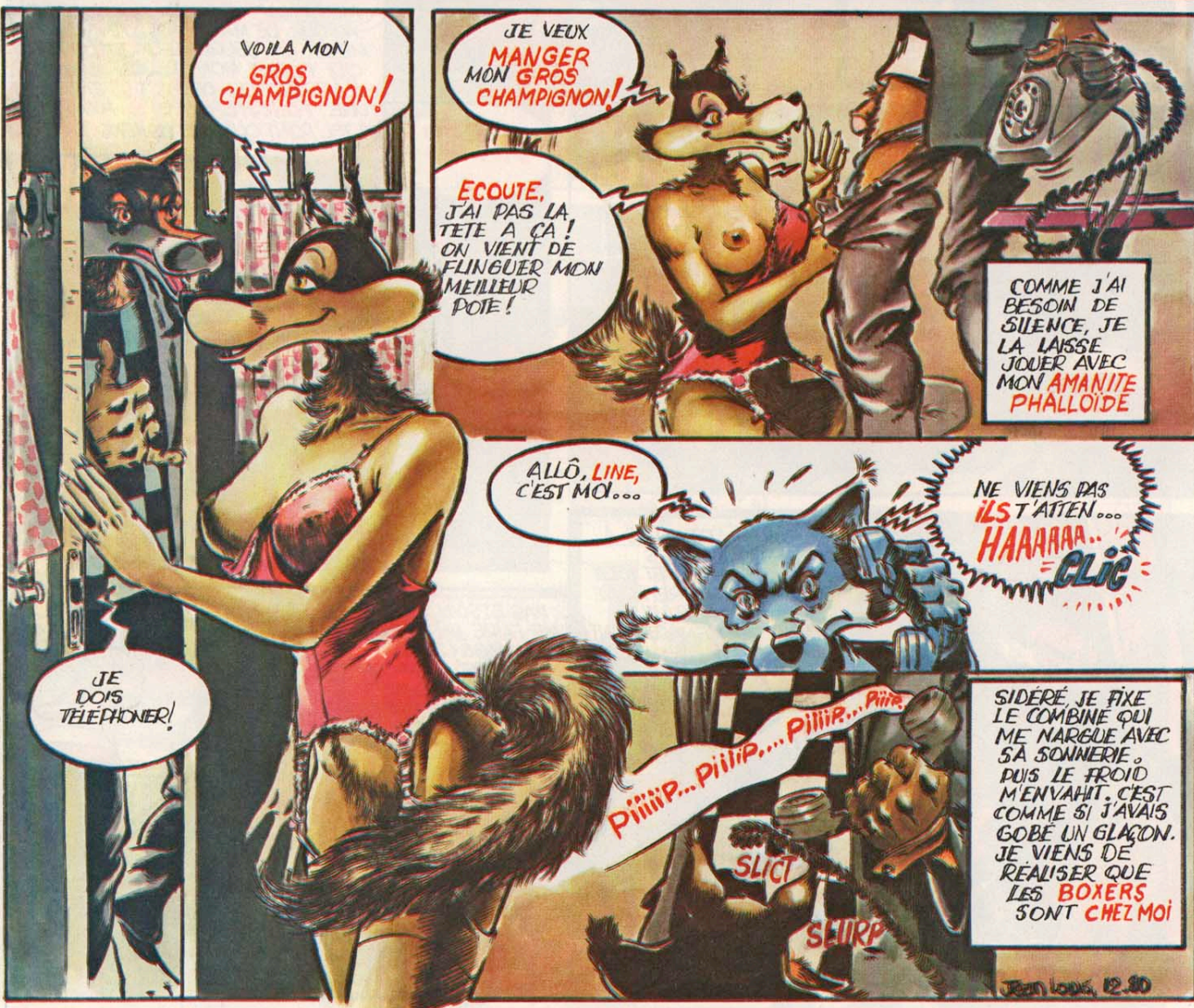
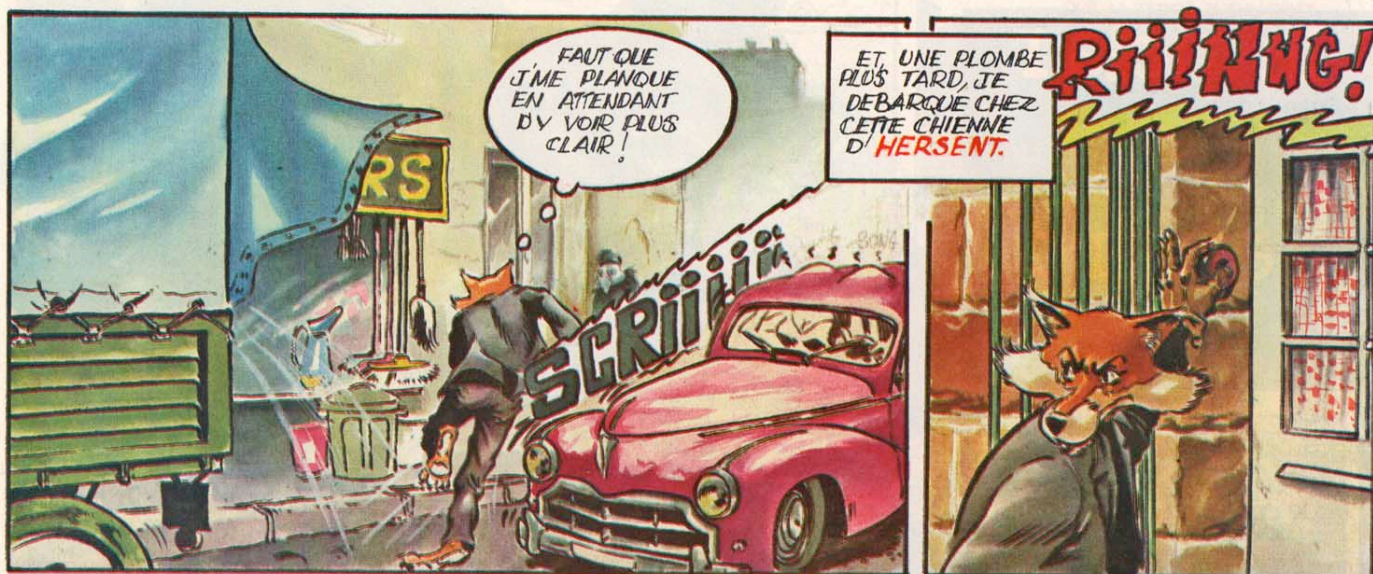
ET PEUT-ÊTRE QU'ILS M'ONT PRIS UNIQUEMENT POUR M'ENTER-RER **VIVANT**!

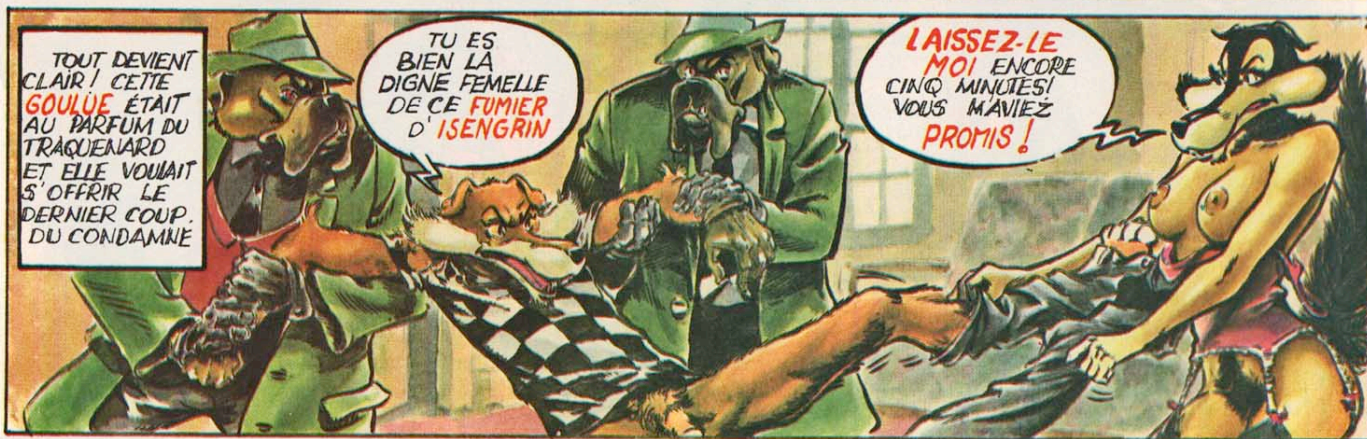
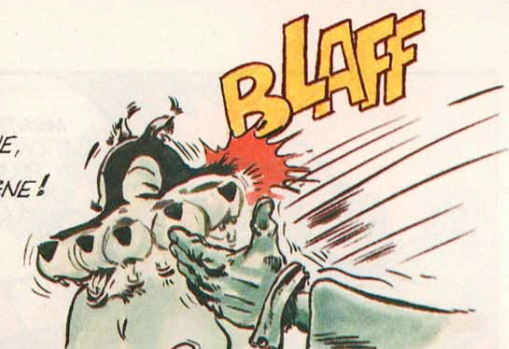


JE M'ATTENDAIS A AFFRONTER DES FLINGUEURS, ET VOILA QUE JE ME RETROUVE DANS UN BAHUT DE DÉMÉNAGEMENT!

PAS BESOIN DE ME FAIRE UN CROBARD, J'AI DIGÉ! J'AI PRIS UNE LIVRAISON POUR UN ENLEVEMENT.

C'EST TOI QUI DÉMÉNAGES, MEC!







MAINTENANT, TA
RATION DE **CHAMPIGNON**
TU PEUX ALLER TE
LA FAIRE METTRE
CHEZ LES **GRECS!**



TOUS LES
MECS SONT
DES ORDURES
D... DES...



...DES
CLEBARDS!

GONG



FR
AKA
ZLIIGN

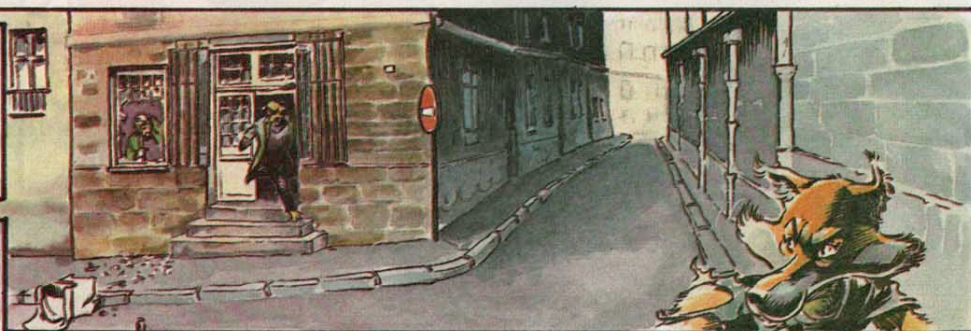


Jean-Louis 12-80

17



JE N'ALLAIS PAS LAISSER
PASSER UNE **OCCASE**
PAREILLE ! MERCI, **HERSENT**
MÊME SI TU NE L'AS
PAS FAIT EXPRÈS !



JE S'ERAI
TROP À DÉCOUVERT,
SUR CETTE
PLACE...



ET JE BIFURQUE VERS
LA PREMIÈRE LOURDE
QUI SE PRÉSENTE.
DANS MA SITUATION,
LA **BOUTIQUE** DES
CURTONS EN VAUT BIEN
UNE AUTRE.



QUAND JE
RENTRE LÀ-
DEDANS, C'EST
POUR **PISSER**
DANS LES
BÉNITIÈRES

Op. 12 JIMMY WOOD



À CHAQUE RÉCRÉ, CE
CUL-BENIT AVAIT DROIT
AUX BRIMADES DES
PETITS COPAINS. ET
IL SE LAISSAIT
TABASSER
CHRÉTIENNEMENT!

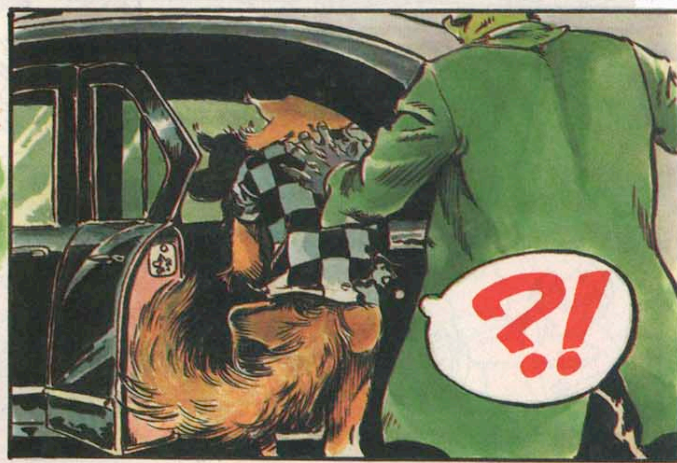
ECŒURANT!

MOI, A CETTE
ÉPOQUE, JE TATANAIS
DÉJÀ LES INSTIS QUI
ME FILAIENT DES
LIGNES!

TIENS!
V' LA UNE
HOSTIE!

KRIIISSS

ENSUITE, TOUT SE
PASSA TRÈS VITE



COMMENT,
TOI AUSSI?



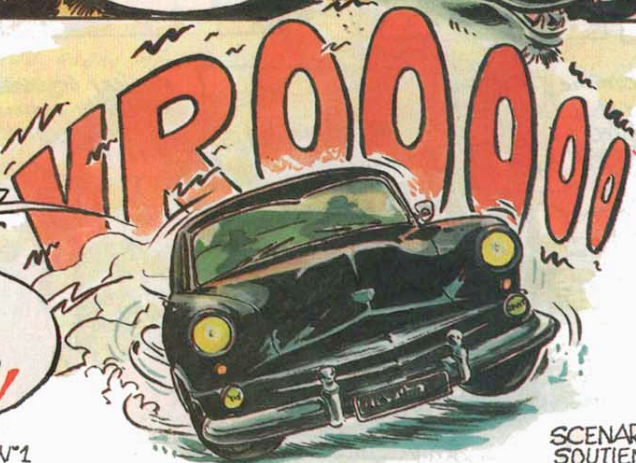
HÉ OUI, MON
PAUVRE ROUGUIN,
NOUS SOMMES
VICTIMES DE LA
RAISON D'ÉTAT!

QUOI, L'ÉTAT!
MOI J'AI RIEN
À VOIR AVEC
L'ÉTAT, JE VOTE
MÊME PAS!

PEUT-ÊTRE,
MAIS TU AS
FAIT DES
MISÈRES À
ISENGRIN!

ISENGRIN
!?!

OUI,
*IL EST DE
RETOUR ET
NOUS SOMMES
SES **OTAGES!**



Fin
du
II^e Livre
à suivre.

* LE POLAR DERENARD N°1

SCENARIO: J.G IMBAR DESSIN J-L HUBERT
SOUTIEN MORAL : SOSO LA TIGRESSE

LE TRESOR PERDU suite

Je vous assure que nous avons eu une chance inouïe de nous en tirer à si bon compte!



O-ké, j'avais compris!

Désiré, Je crois que j'ai perçu la terre ferme!

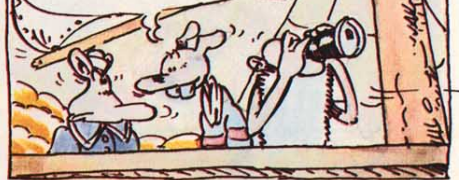
Hein? comment savez-vous quelle est ferme?

C'est vrai, après tout, tu n'y connais rien!



Hé là! mais oui! Notre jeune ami a raison! Il s'agit même de notre île, nous approchons du trésor!

C'est bien, Tamponni, mais, franchement, je crois que tu as eu de la chance!



Excusez-moi, messieurs, ça ne vous ennuie pas trop de me laisser monter à votre bord?

Heu! mais tout naturellement, je vais vous aider, madame, madame! heu... heu...

Mademoiselle!



Ouf! Je vous remercie, mais avec Bill le pirate dans les parages, je n'étais pas tranquille! Il a dû vous taxer un maximum, non?



Heu... mais vous êtes réellement une sirène ne?

Bien entendu! Vous n'allez pas commencer à critiquer mes jambes? Mais qu'est-ce que vous foutiez là?



Ha, Désiré, je te prie de m'excuser de parler à cette dame!

GR!

si non, je cogne!

J'estime qu'on paie assez cher sur ce bateau pour savoir qui vous êtes et ce que vous venez foutre.

Vous, au moins, vous avez l'air d'un gentleman!

Ho, je me sens stupide, tout à coup!



Ne le prenez pas sur ce ton, en plus, ça m'énervé. Je vous dégage la tête, moi!

Je vous inviterais bien à danser, mais vous devez être terriblement handicapée avec vos jambes grosses comme celles d'un poisson!



Désiré Boguereau! Tu es un conard! Je renie ton amitié, salaud!

Puisque c'est comme ça, je m'en vais! Allez tous vous faire foutre en loterie!

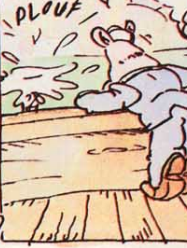
C'est ça, ça n'asse, tire-toi en vitesse!

Non, mets quelle bande de cons!



Non! Mademoiselle! Revenez!

PLouf



Monsieur Boguereau! Vous avez commis, là une regrettable erreur!

Hein? Pourquoi?



cette fille sait où est le trésor! Je la connais! avec elle nous aurons eu moins de difficultés. Pourquoi? Nous avons le plan!



salaud de Désiré! À cause de lui, j'ai
fait un beau coup! Mais je me
vengerais!



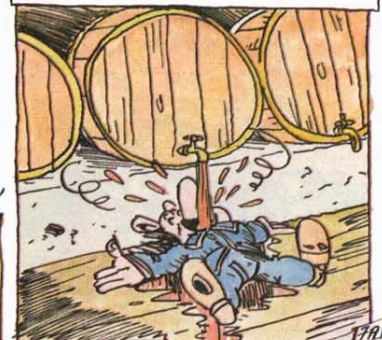
Expliquez-vous un peu
mieux! J'en ai marre
de toutes vos salades!
Qu'est-ce qui se passe
sur cette île?



Il se trouve que le
trésor est gardé par
une espèce de géant,
une brute de deux
mètres; la fille que vous
avez insultée aurait
parlé - il, quelques
influences sur le
monstre. Elle aurait
pu nous être utile
en étant dans
notre
camp!



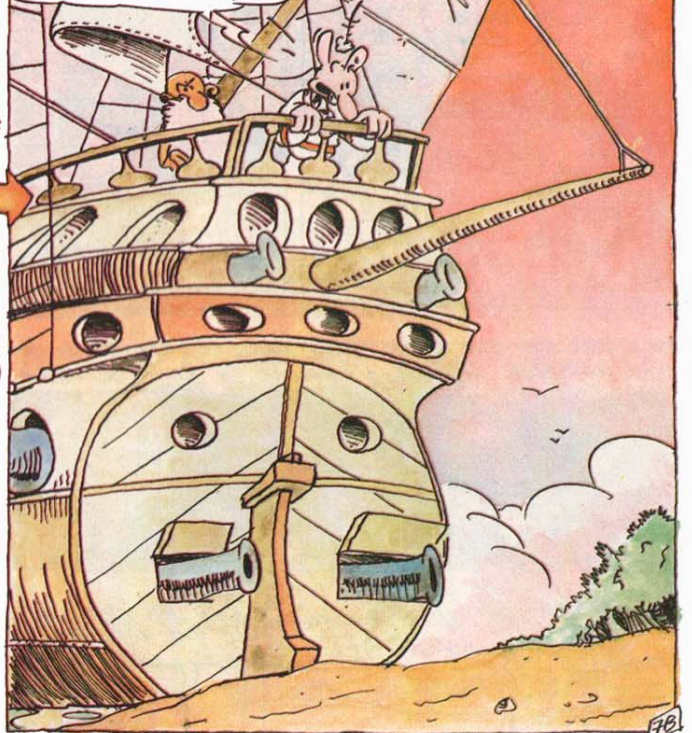
Pendant ce temps, Tamponn
Dextartinn se saoule la gueule
dans les cales...



ça ne me plaît pas du
tout, votre histoire de
monstre! Vous avez intérêt
à ce que tout se passe
bien, sinon...



ça y est! Nous y sommes,
sur votre île maudite!
Nous avons atterri!



Le coin a l'air tranquille! J'aurais quand même préféré
que nous eussions des carabines!



Alors, Désiré, tu parles
seul chercher le trésor, hein?



N'importe pas, salut! Tu n'es qu'une ordure, tu me dégoûtes!



Viens, Tampenn, on va aller chercher le trésor tous les deux!



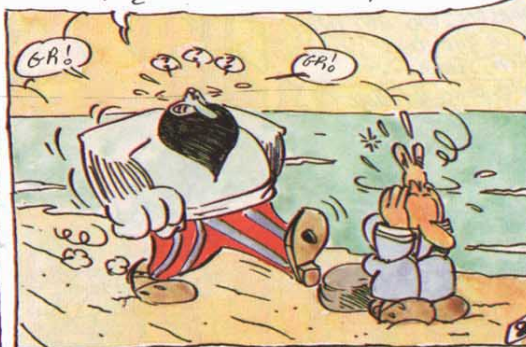
Dans l'état où il est, nous ferions mieux de le laisser ici et de nous occuper du trésor!



laissons lui prendre son flip en char-ge lui-même! Ça lui fera du bien, vous verrez!



GR! quelle est cette chose immonde qui traîne sur la plage à une heure pareille?



Remarquez bien que je ne suis pas très tranquille de laisser votre ami seul sur la plage! Si ça se trouve, il est peut-être déjà en ce moment en train de faire des conneries, cretén comme il est!



d's-moi, mon p'tit, qu'est-ce que tu fous là? Tu devrais être couché, à c't'heure!



J'ai pas envie de me coucher! Qu'est-ce que vous me voulez?



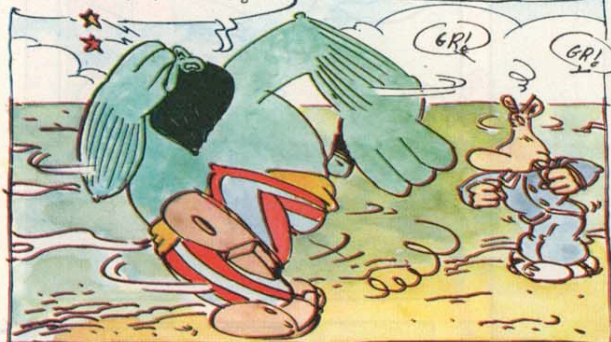
c'est ma copène, qu'est-ce que vous lui voulez?



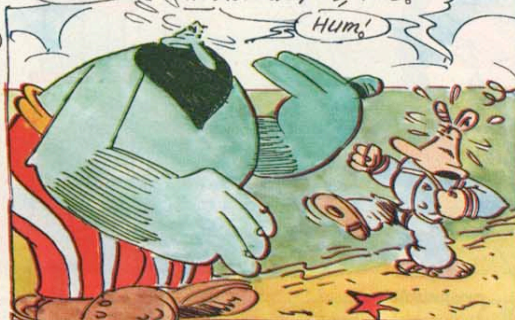
Pas à deux sur le même coup, hein? Ça suffit comme ça! Je craque!



Houla! ce mec est complètement naze! c'est pas possible, des mecs aussi larsés!



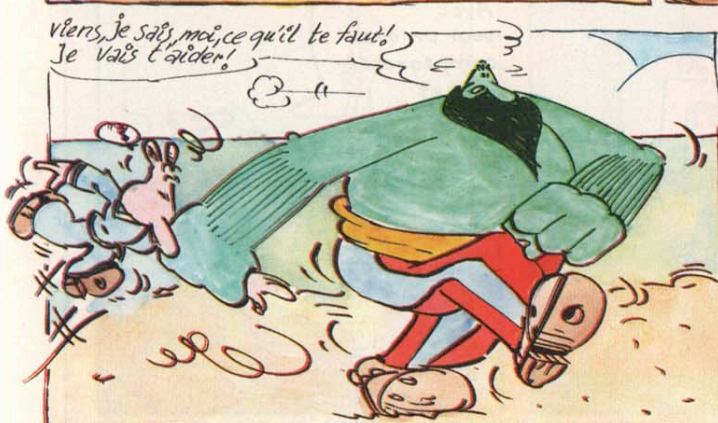
si tu veux te battre, tu sais, ça ne me fait pas peur! De toutes façons, ça fait longtemps que la vie ne m'intéresse plus alors!



ça n'a pas l'air d'aller du tout, mon gars! Tu sais ce qu'il te faudrait? Tu t'es déjà shooté?



viens, je sais, moi, ce qu'il te faut! Je vais t'aider!



Dites-donc! quand est-ce qu'on arrive à votre foutu trésor, ça fait un moment qu'on avance dans cette jungle! Vous êtes sûr de la direction?



Et ça? qui c'est ces gars-là?

ça? Mais ce sont les habitants de l'île!



Moi! t'emmener dans ma grotte! Bonne médecine pour larsés comme toi!



Ils ne sont pas dangereux au moins?

Attendez, Je vais leur demander!

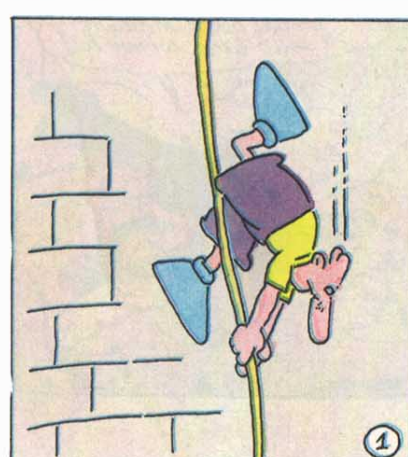
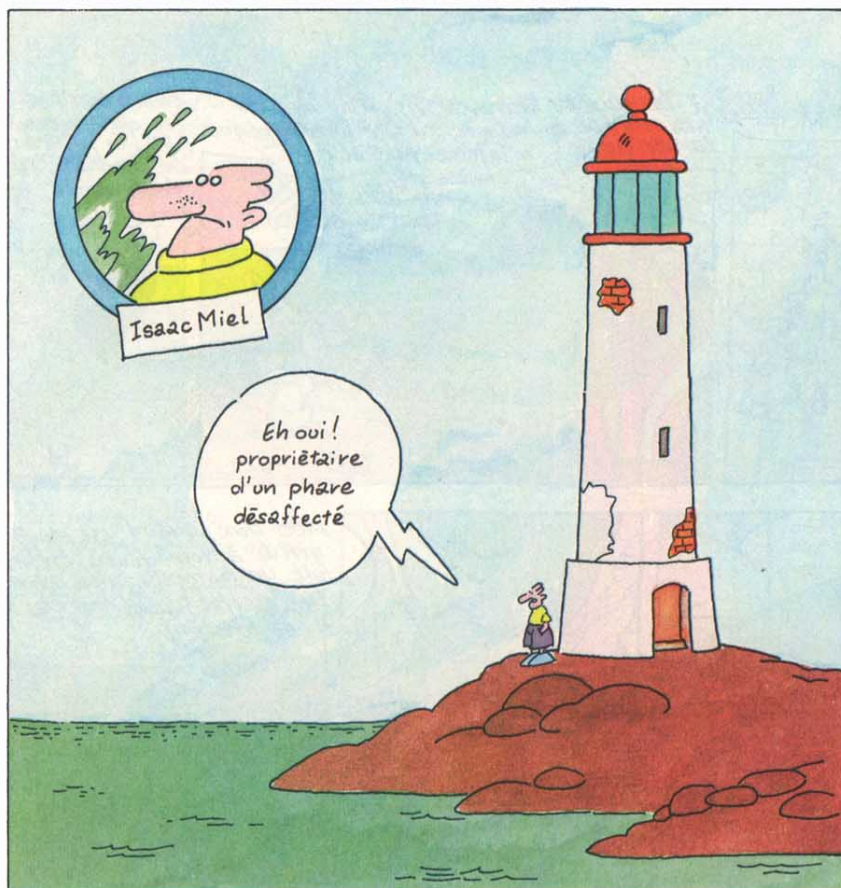


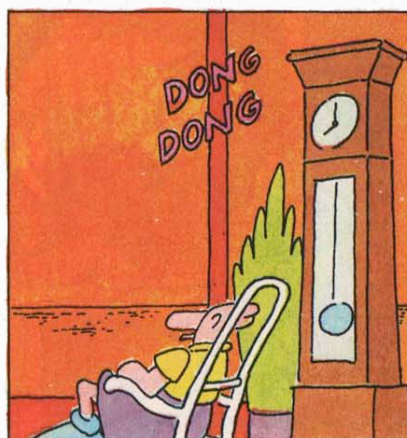
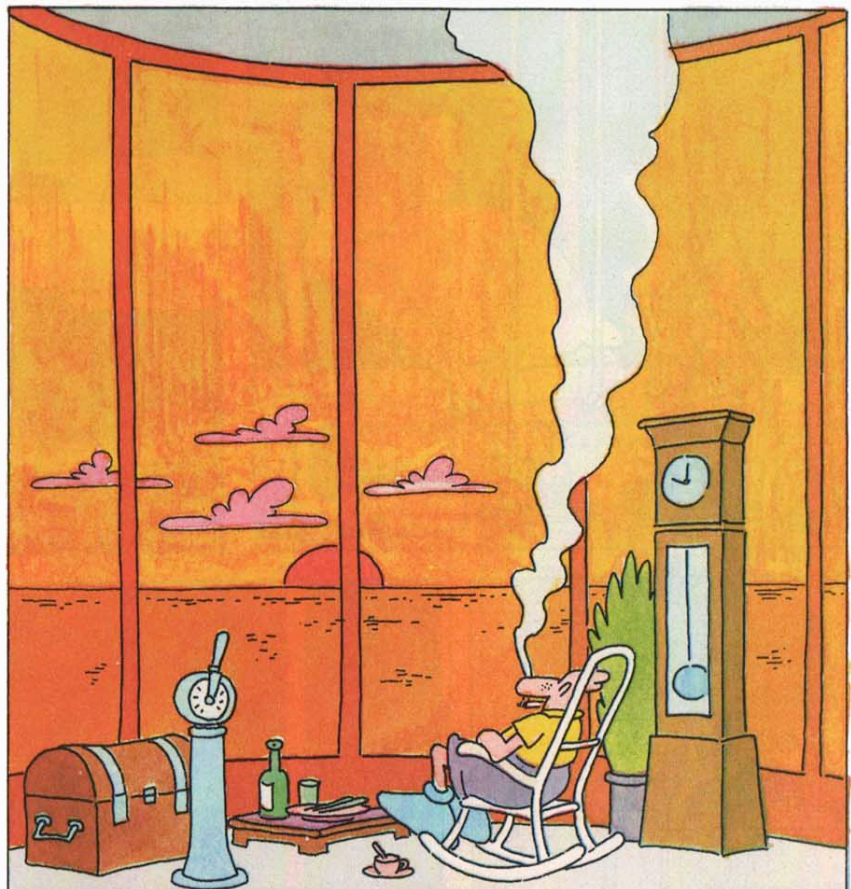
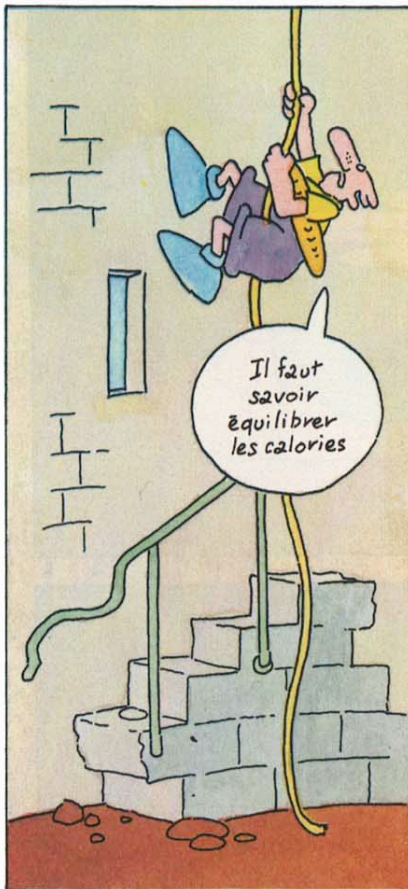
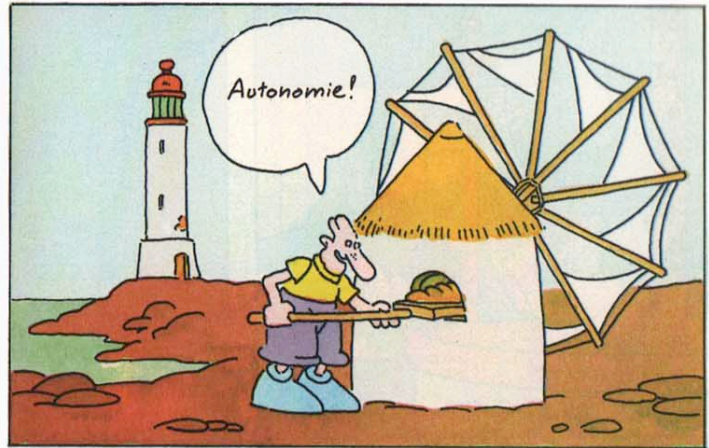
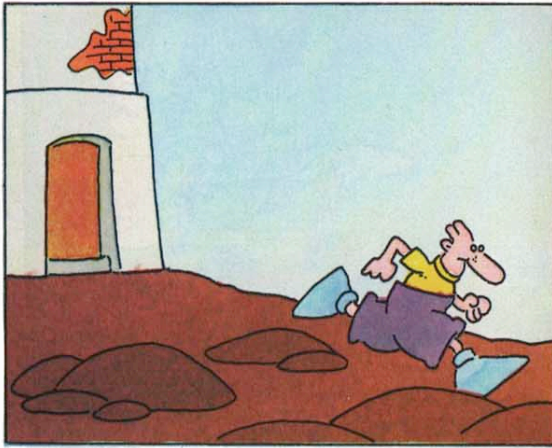
A présent, nous sommes en bonnes conditions d'effectuer bon shoot!

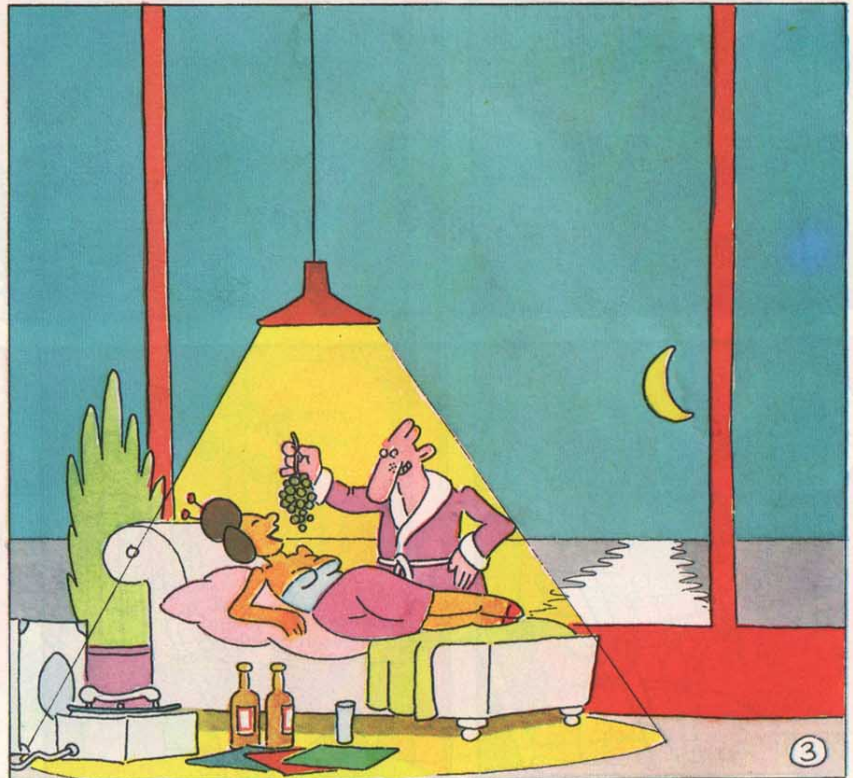
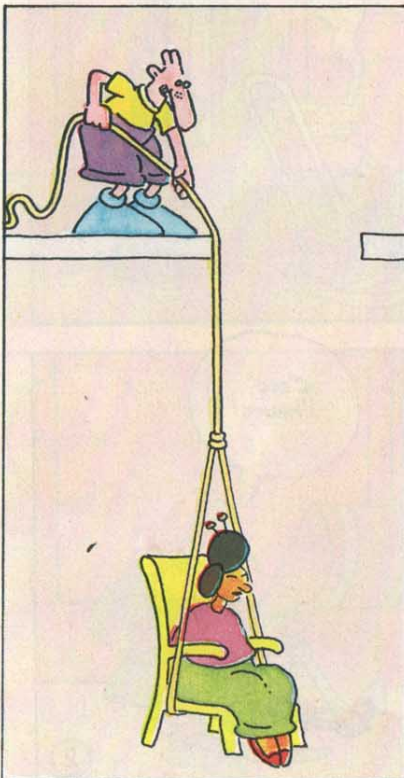
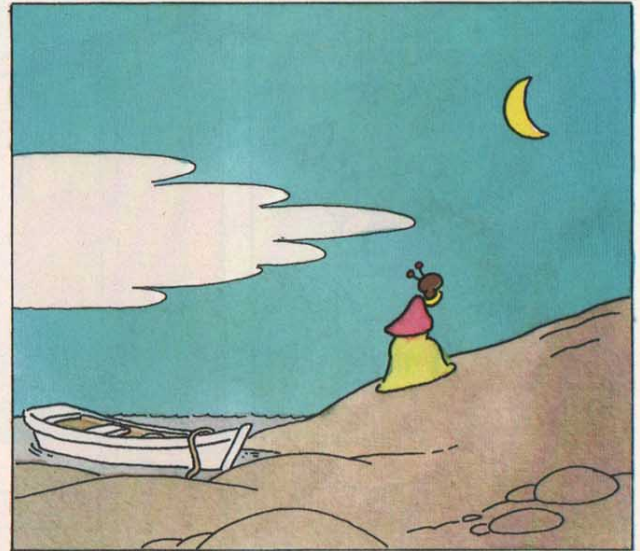
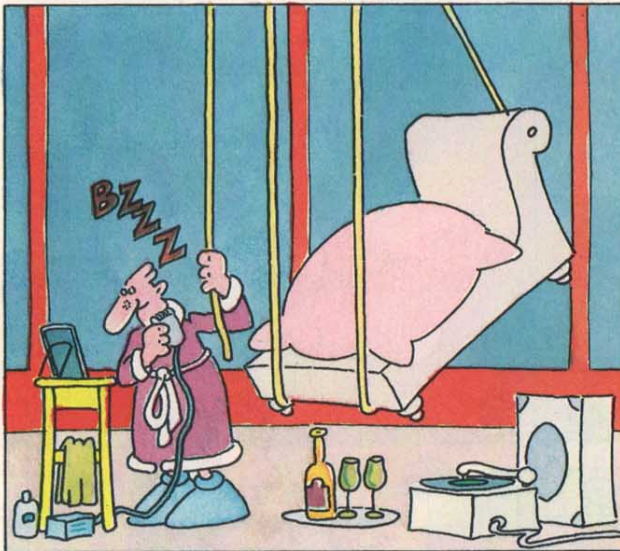
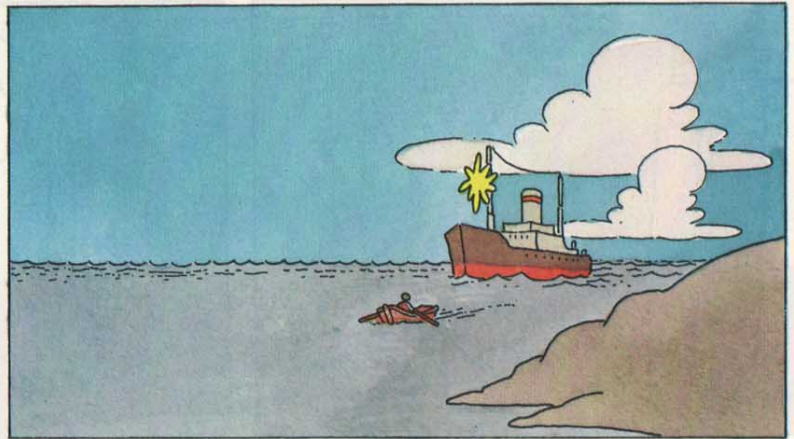
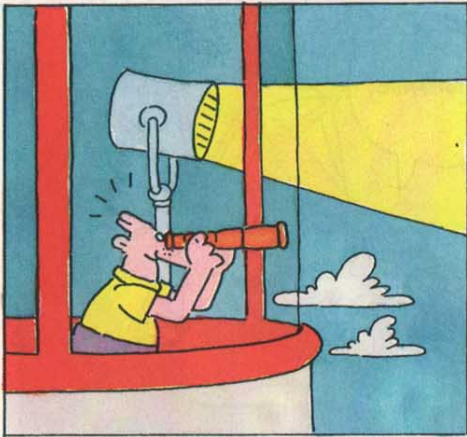


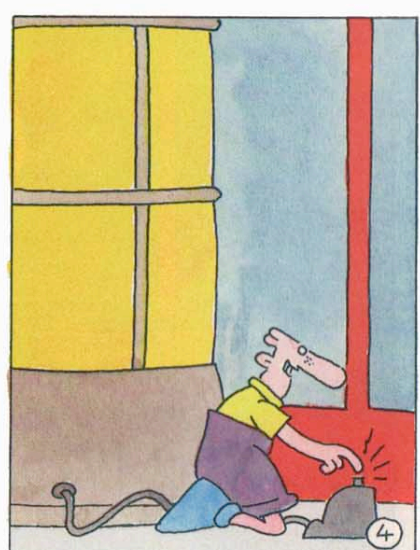
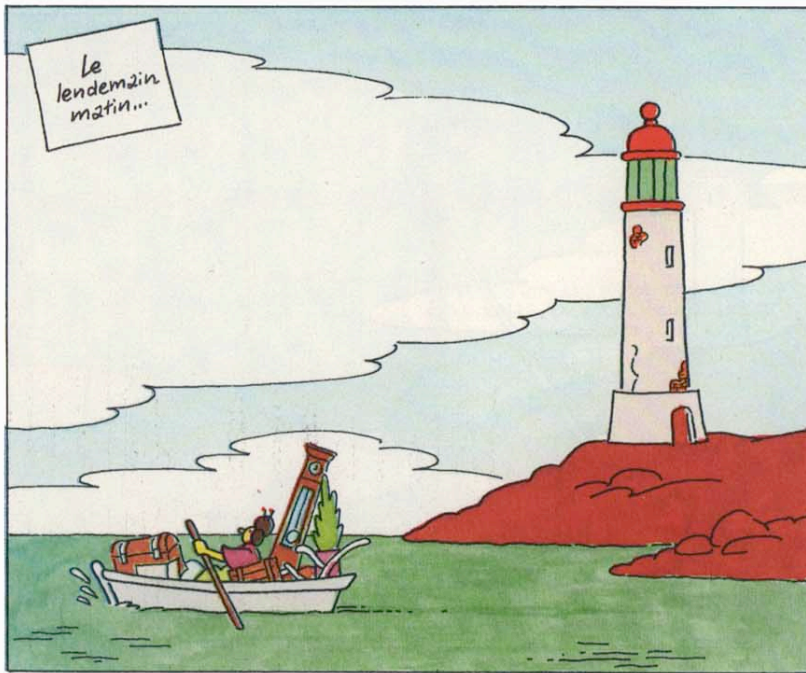
(à suivre)

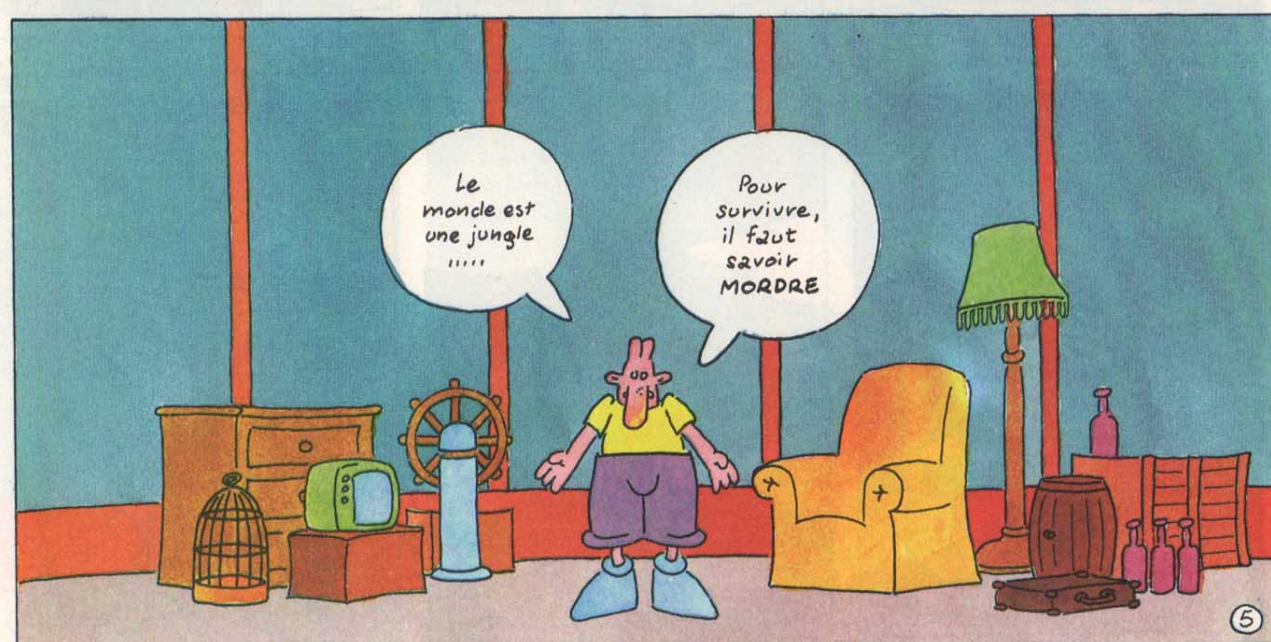
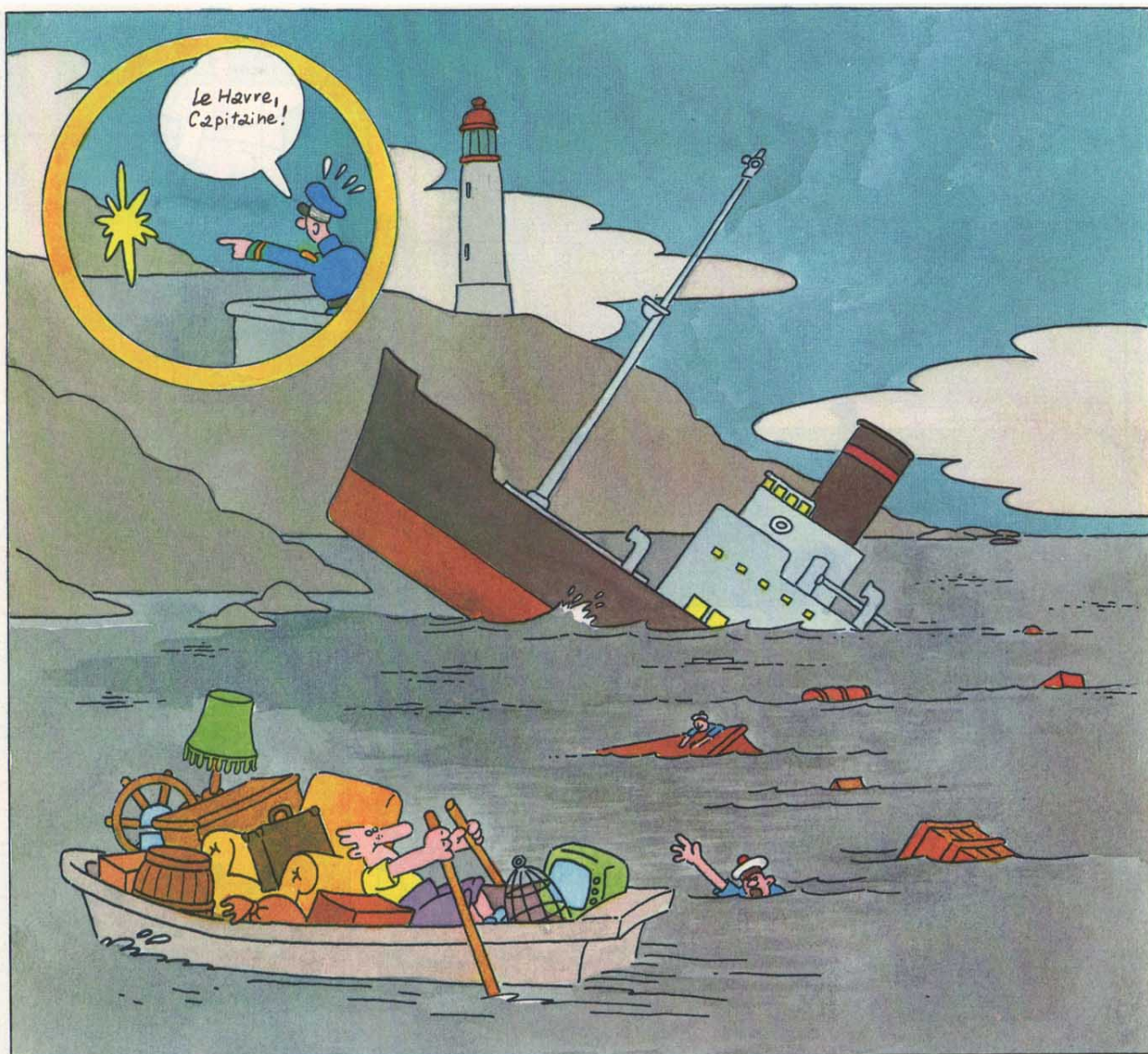
Face aux embruns





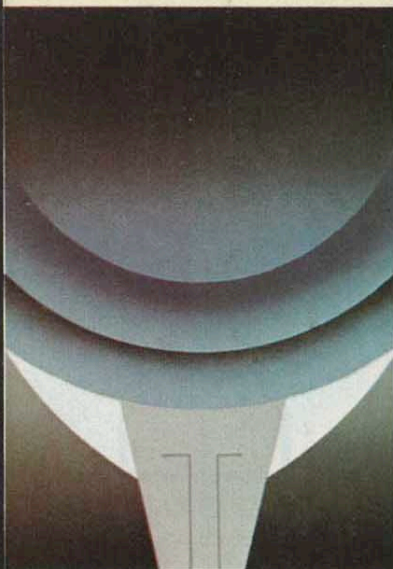




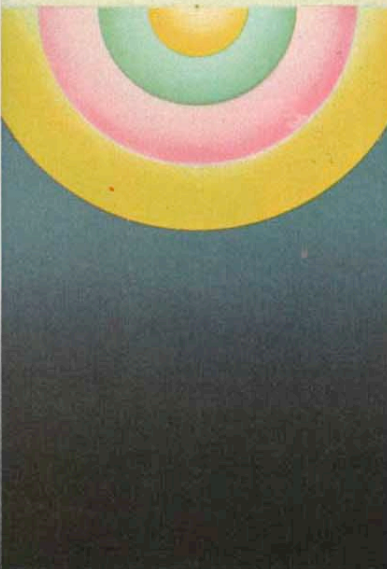


OGHUZ KAGHAM ou cosmogonie altaïque

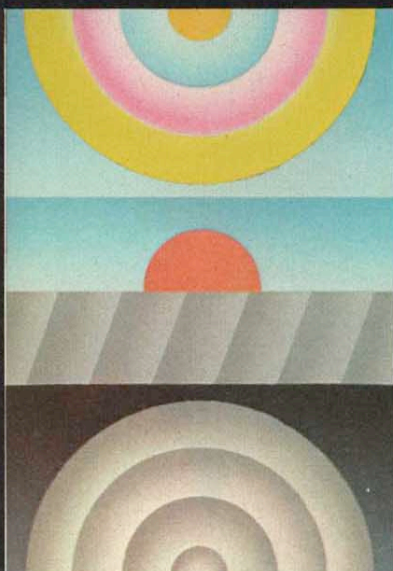
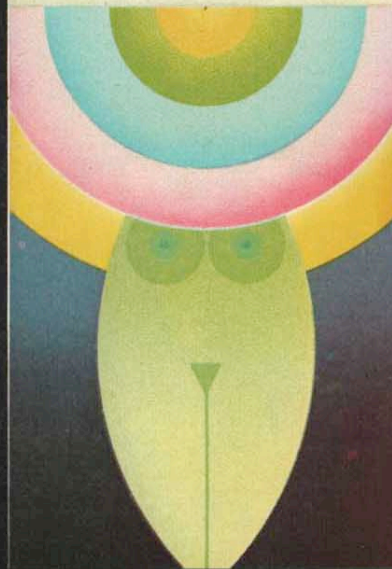
Dans les montagnes altaïques, on raconte qu'un jour, lorsque le taureau Oghuz Kagham chassait, l'obscurité se fit.



et une lumière bleue, plus brillante que le soleil, plus lumineuse que la lune descendit du ciel.



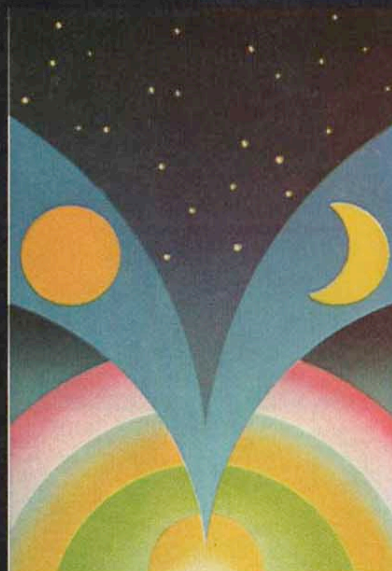
Oghuz Kagham a marché vers cette lumière et il y vit une jeune fille : elle était douce et belle,



si belle que le ciel aurait ri, si elle avait ri et aurait pleuré si elle avait pleuré.



Quand Oghuz Kagham l'a vue, il en a presque perdu la raison. Il l'a aimée. Il a couché avec elle. Il a assouvi son désir.



Après des jours et des lunes, la fille a mis au monde trois enfants : le premier était le soleil, le second la lune et le troisième les étoiles.

dessins : France de Ranchin
textes : Jean Seisser

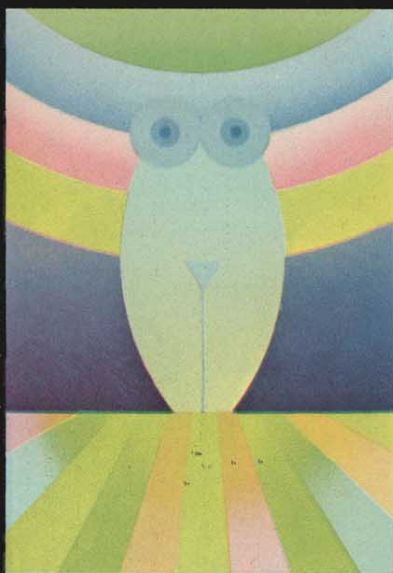
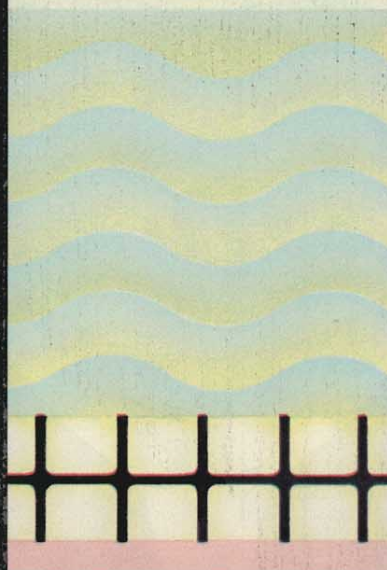
Un autre jour, Oghuz Kagham a vu un arbre qui poussait au milieu d'un lac.



Il y avait une fille dans cet arbre : ses yeux étaient plus beaux que le ciel.



ses cheveux ondulaient comme un fleuve et ses dents étaient comme un collier de perles



En la voyant, n'importe quel homme aurait dit : « Aï ! aï ! Ah ! ah ! je meurs ! »



Oghuz Kagham qui l'a vue, en a perdu la raison. Il l'a aimée. Il a couché avec elle. Il a assouvi son désir.



Après des jours et des lunes, elle a mis au monde trois enfants : le premier était le ciel, le second la montagne et le troisième la mer.

IZANAGI ET IZANAMI
cosmogonie japonaise

La conception japonaise de la création retrace l'apparition progressive des forces vitales du monde sous la

forme de divinités ou kami. Ainsi en est-il des îles, du vent, de la vie, de la mort.

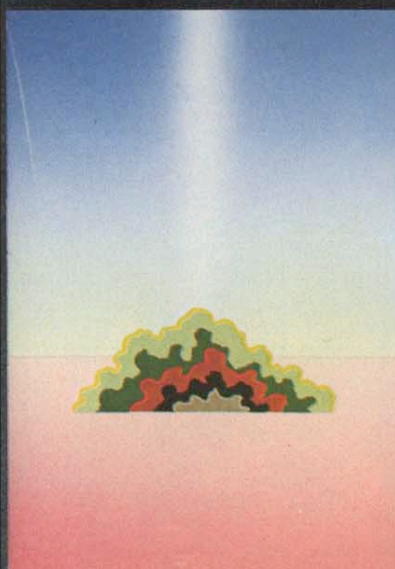
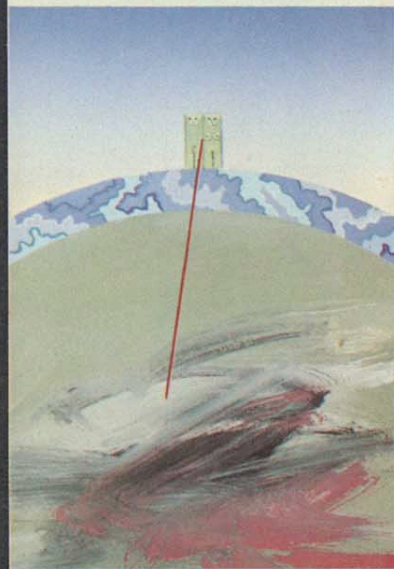
Au commencement, le chaos était semblable à un océan d'huile et la terre y était mal définie, comme une méduse dans la mer.



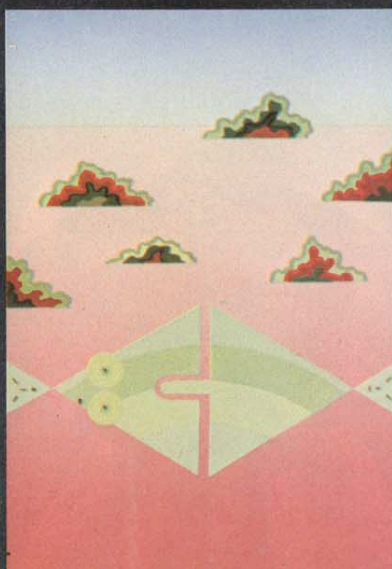
De cette confusion naquit quelque chose de semblable à une pousse de roseau. Presque aussitôt prirent naissance les sept premières générations de kami, deux par deux, frère et sœur.



Le huitième couple fut Izanagi et Izanami. Ils s'avancèrent sur le pont flottant du ciel et plongèrent une lance dans l'océan chaotique, l'agitant en tous sens.



Lorsqu'ils la retirèrent les gouttes qui en tombèrent formèrent Onokoro, l'île-qui-se-coagule-par-ses-propres-moyens. Ils y dressèrent un pilier qui relie le ciel à la terre.



Quand ils prirent conscience de leur complémentarité, le frère et la sœur s'unirent et engendrèrent ainsi plusieurs îles du Japon, plusieurs kami, la mer, les vagues et les montagnes.

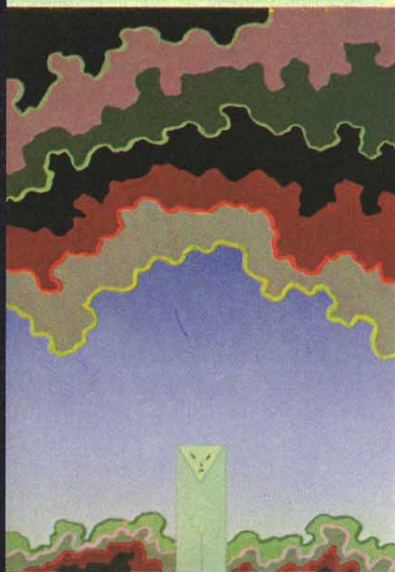


L'accouchement du kami du feu fut fatal à Izanami. Le feu lui brûla la matrice. Elle mourut. Durant son agonie, par ses vomissures, ses excréments et son urine, elle donna naissance à de multiples kami.

Morte Izanami descend sous terre. Izanagi, désespéré, part à sa recherche dans le royaume des ténèbres. Il veut la décider de revenir à la surface, terminer l'œuvre inachevée de la création.



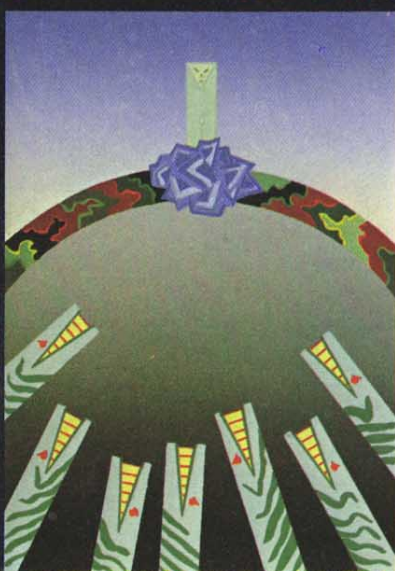
Mais Izanami lui dit qu'il est trop tard ; qu'elle a mangé des nourritures de ténèbres. Elle le prie d'attendre devant la porte du pavillon où elle se trouve et surtout de ne pas la regarder.



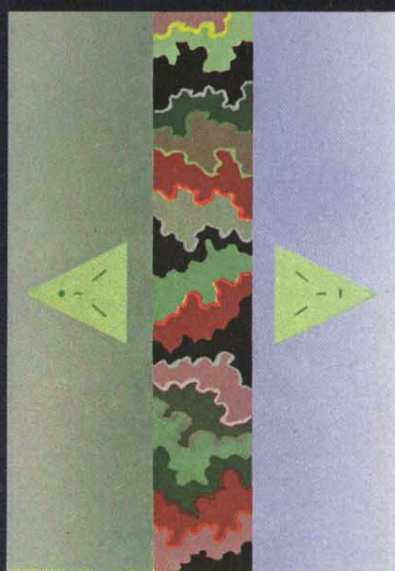
Izanagi, impatient, franchit l'issue interdite et allume une dent de son peigne : il vit alors qu'Izanami n'était plus que chair en putréfaction grouillante de vers.



Il est pris de panique. Il s'enfuit. Izanami, furieuse d'avoir été découverte dans cet état humiliant se lance à sa poursuite avec les démons des ténèbres.



Ce n'est que grâce à quelques subterfuges qu'Izanagi réussit à s'échapper et à boucher l'issue qui communique avec le royaume des vivants avec un énorme rocher.



Les deux époux se parlèrent une dernière fois et Izanagi prononce la formule sacramentale de la séparation des époux : Izanami descend pour toujours dans le royaume souterrain.

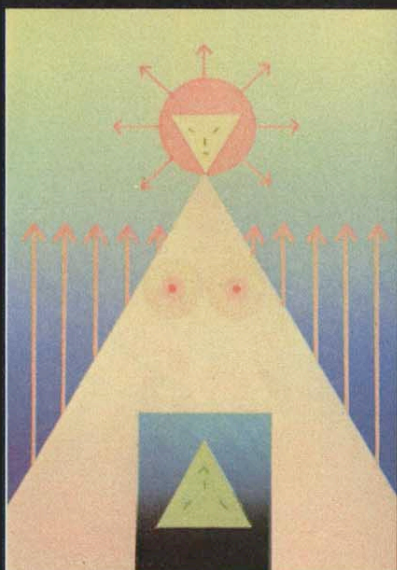
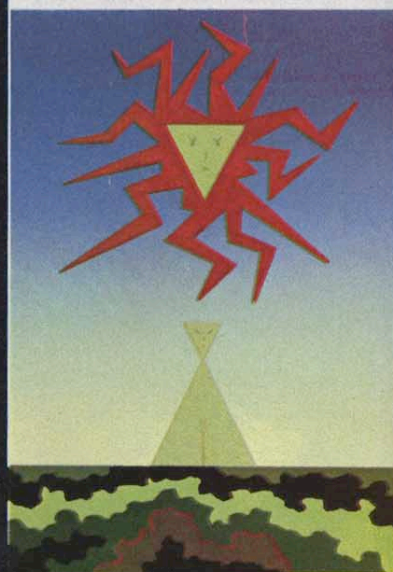
Izanagi, se sentant souillé par le contact avec la mort, s'immergea dans la rivière Tachibana pour se purifier. Des eaux lustrales naquirent Amaterasu, Tsukiyomi et Susanawo.



Amarerasu, l'image brillante du soleil, gouverna les hautes plaines célestes. Tsukiyomi, l'image pâle de la lune, régna sur la nuit, et Susanawo, le mâle fougueux, était chargé de veiller sur les 800 marées.



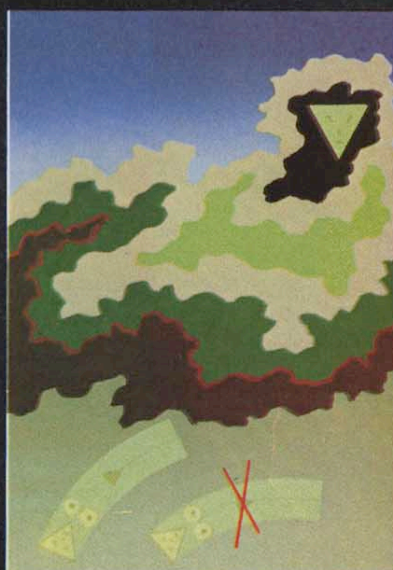
Mais au lieu de régner sur l'océan, Susanawo geignit, exigea de rendre visite à Izanagi. Alors Izanagi entra dans une violente colère et l'exila à jamais.



Avant de s'en aller, il voulut faire ses adieux à sa sœur Amaterasu. Méfiante, elle l'accueillit ornée d'un collier de 500 joyaux, le dos chargé d'un carquois de 1 000 flèches et le menaça de son arc bandé.



Susanawo l'assura de ses bonnes intentions. Il en fit le serment. Il lui remit son sabre et elle lui donna son collier. Puis, pour sceller leur pacte, ils s'accouplèrent.

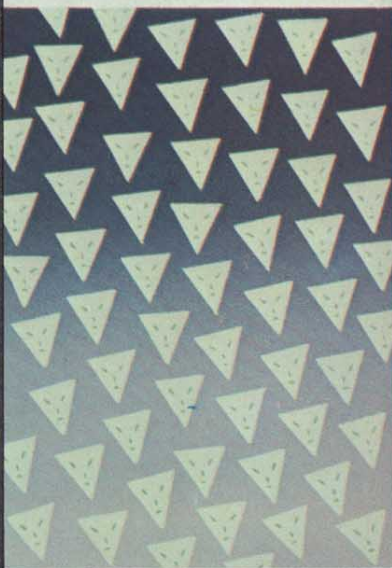


Après quelque temps, Susanawo se laissa de nouveau aller à ses mauvaises manières. Il souilla d'excréments la demeure d'Amaterasu et transperça le sexe d'une fileuse céleste avec une navette.

Alors, terrifiée, Amaterasu se retira dans la caverne du Roc et la lumière disparut des hautes plaines du ciel et le pays du milieu fut assombri, plongeant le Japon dans l'obscurité.



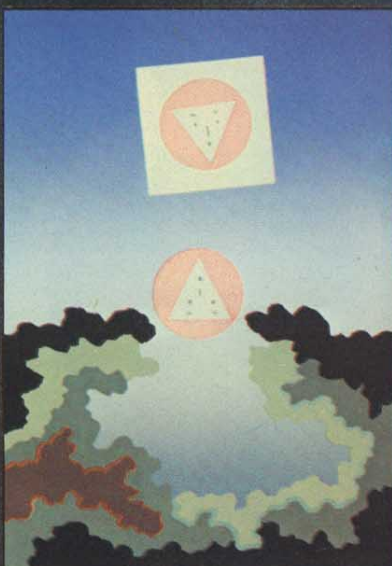
Alors les voix des kamis furent comme les mouches au cinquième mois et les huit myriades de kamis s'assemblèrent dans le lit de la rivière desséchée du ciel.



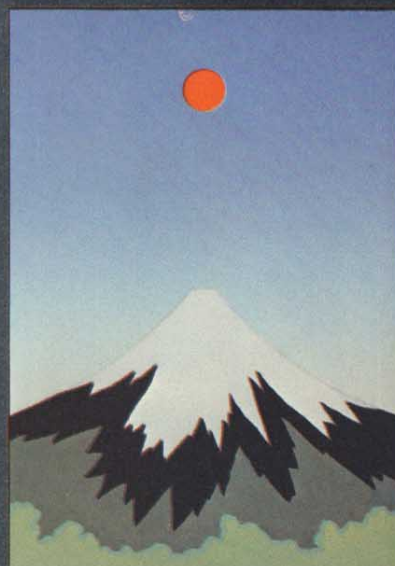
Ils cherchèrent un moyen d'apaiser le courroux d'Amaterasu. Ils firent chanter des offrandes à un arbre toujours vert et psalmodièrent des litanies. Rien n'y fit.



Ce fut Uzume, lascive, frappant fortement le sol, tirant le bout de ses seins, relevant ses jupes, se dévêtissant lentement, qui fit éclater en un énorme rire les huit myriades de kamis.



Ce formidable rire éveilla la curiosité d'Amaterasu : elle passa la tête hors de la grotte. On lui présenta vite un miroir. Stupéfaite par son propre reflet, Amaterasu émergea lentement de son repaire.



Aussitôt un kami tendit une corde tabou derrière elle de façon à l'empêcher de revenir en arrière. Depuis, le soleil inonde à nouveau les hautes plaines et le pays du Japon.

LES ENFANTS DE RANGI ET DE PAPA ou cosmogonie polynésienne

Au commencement, du ciel qui existe au-dessus surgit Rangi, le ciel, et de la terre qui existe en-dessous, jaillit Papa la terre



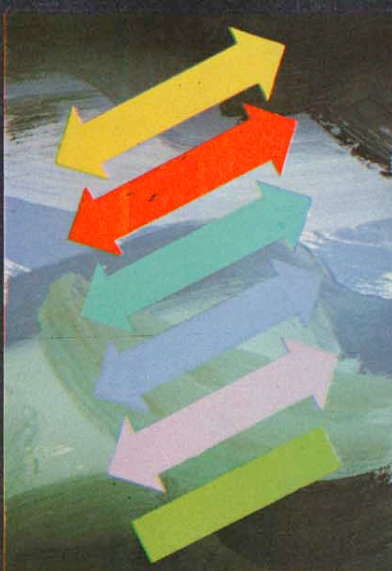
Ils s'étaient étroitement accouplés. C'est pourquoi l'obscurité régna des temps et des temps.



Au cœur de cette chaude étreinte de Rangi et de Papa, naquirent les dieux Tane, Tangaroa, Tu, Rongo, Haumia et Tawhiri.



Les enfants de Rangi et de Papa finirent par hair l'étroitesse du lieu où ils étaient confinés et décidèrent de séparer les parents.



Seul Tawhiri, père des vents et des tempêtes désapprouva le projet. En vain, les jeunes dieux essayèrent à tour de rôle d'arracher les parents à leur étreinte.



Aucun n'y parvint, mais quand ce fut le tour de Tane, celui-ci plaça sa tête contre sa mère la Terre, et arquebouta ses pieds contre son père le ciel.

Texte : Jean SEISSER
Dessin : France DE RANCHIN

Il parvint ainsi à repousser la terre vers le bas et le ciel vers le haut. Les parents gémirent, mais Tane, sourd à leur douleur, poursuivit son effort.



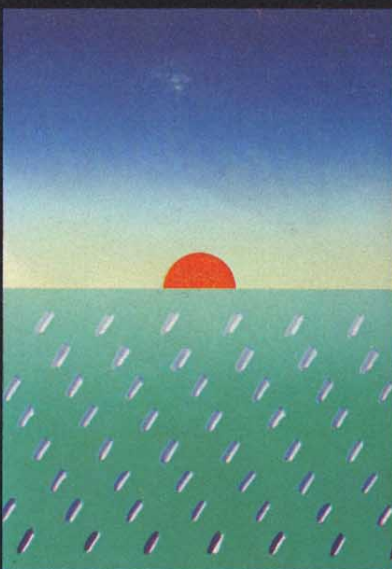
Alors Tawhiri survint, admonesta ses frères et pour les châtier, envoya les quatre vents cardinaux, déclencha les bourrasques, les tempêtes et les nuages noirs des orages.



Il balaya la terre de toute part et le vent dispersa les enfants de Tangaroa : les poissons vers le large et les reptiles dans la forêt et les broussailles.



Rongo et Haumia se réfugièrent dans le sein de la terre pour échapper à la férocity de Tawhiri et finirent par germer en végétaux.



Quant Tu-au-visage-étroit, parvint à vaincre Tawhiri, le soleil se développa sur la terre et les créatures se multiplièrent sur la terre et dans les cieux.



Depuis lors, Rangi et Papa vivent séparés, mais les soupirs de la terre montent chaque matin vers le ciel en nuages de brume et les larmes de Rangi inondent chaque aube la terre de rosée.

TALUGAAK ou la naissance du monde eskimo

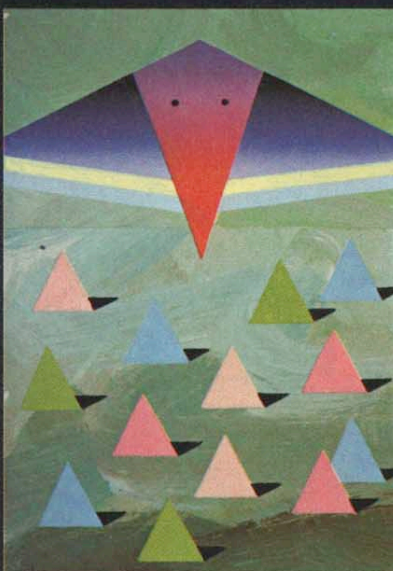
Dans le Nord de l'Alaska, les Eskimos racontent qu'il n'y avait qu'un ciel d'argile morte



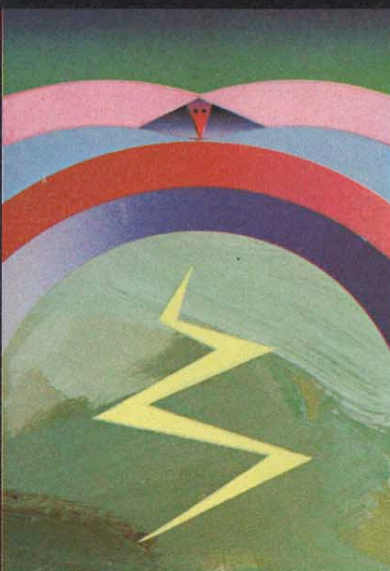
Quand Tulugaak s'éveilla au milieu de l'obscurité sans fin et prit conscience de lui-même...



Alors l'Hirondelle lui indiqua un autre sol qui durcissait au fond du Grand Abîme.



Tulugaak s'en fut y chercher de l'argile et en façonna la végétation, les animaux et les hommes et les appela à la vie.



D'un battement d'aile, il fit surgir le vent et avec sa langue il traça un éclair.



Puis, avec l'aide de l'hirondelle, il sépara la nuit du jour parce la nuit et le jour se confondaient et le temps n'existait pas. Alors le soleil se leva à l'horizon.

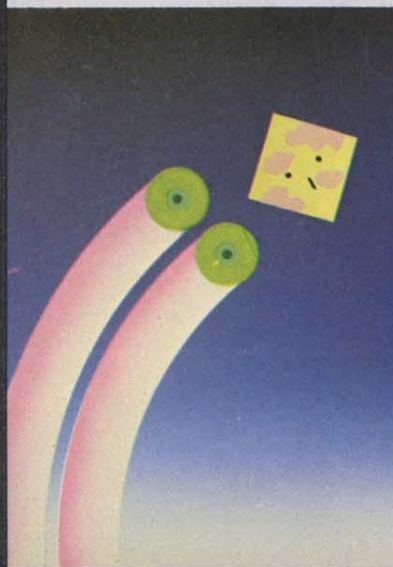
On raconte aussi que la sœur du dieu de la Lune recevait chaque nuit un amant inconnu.



Elle finit par l'identifier en enduisant son corps de rouille et découvrit ainsi qu'elle couchait avec son propre frère.



Alors, folle de rage, elle se coupa les seins et les jeta au visage de son frère



En lui criant : « Mange-les puisque tu les aimes tant ! » et elle s'enfuit une torche à la main.



les étincelles qui en jaillirent constellèrent le ciel d'étoiles.

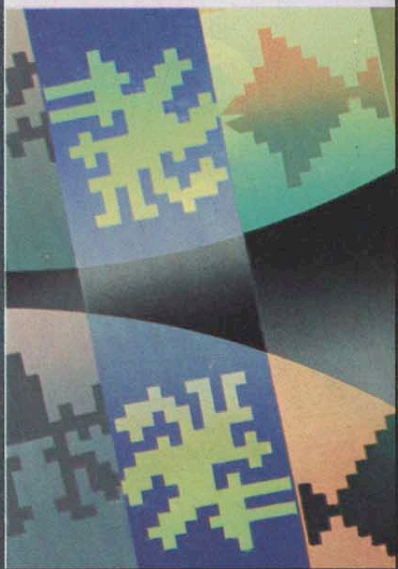


Depuis, son frère sans relâche la poursuit et elle continue à le fuir : elle devint le soleil et lui, la lune.

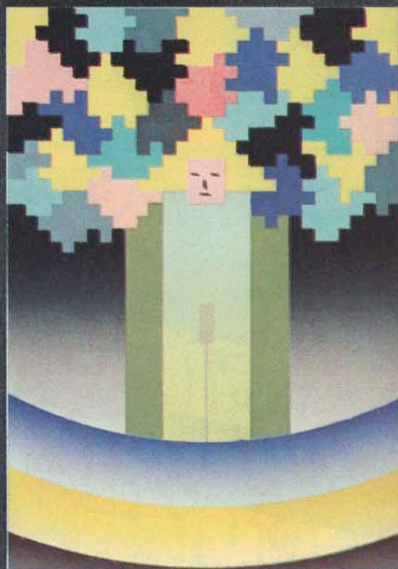
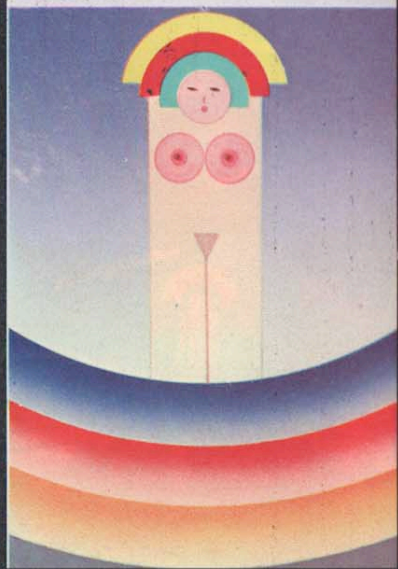
Tout ce qui existe sur Terre a un « frère aîné » qui habite l'autre face de la voûte céleste. Ainsi en est-il de l'araignée, de l'oie sauvage et du grand cerf,



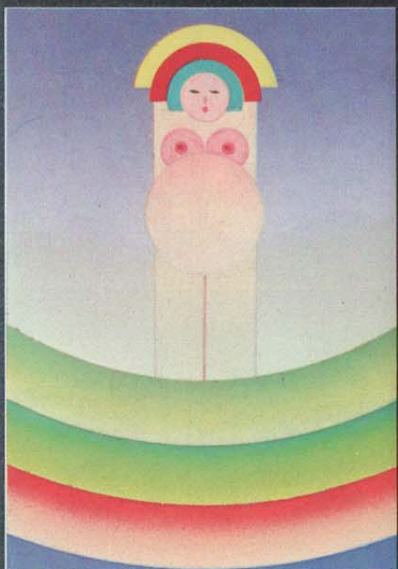
Du vent qui va-et-vient, du dragon de feu au ventre incandescent, du poisson, de la courge et du tournesol, des étoiles, de la météore rouge et de tout ce qui vit sur terre.



Au village céleste, habitait Awenhai, ce qui veut dire « terre fertile ». Elle était très belle. Elle demanda le chef du ciel en mariage.



Le chef du ciel habitait sous l'arbre onodcha. Les fleurs de cet arbre éclairaient le monde céleste, car il n'y avait pas de soleil. Le chef accepta et l'épousa.



Mais avant même qu'ils n'aient couché ensemble, le chef, par sa seule haleine rendit Awenhai enceinte. Se croyant trompé, le chef entra dans une rage folle. Il soupçonna les frères aînés.

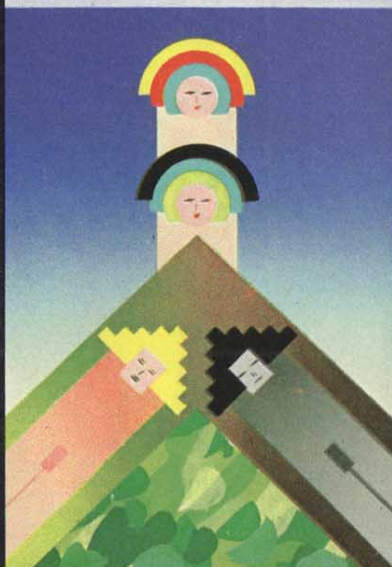


Il déracina l'arbre de lumière et précipita sa femme dans l'ouverture. Il y précipita aussi le dragon, le maïs, le loup et tous les frères aînés, puis il remit l'arbre à sa place, rebouchant le trou.

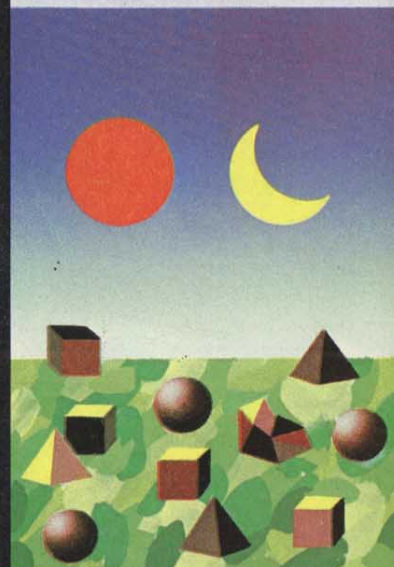
Awenhai tomba en un lieu bleu : la mer. Les oiseaux aquatiques la recueillirent et, accumulant de la vase sur la carapace d'une tortue, formèrent une île.



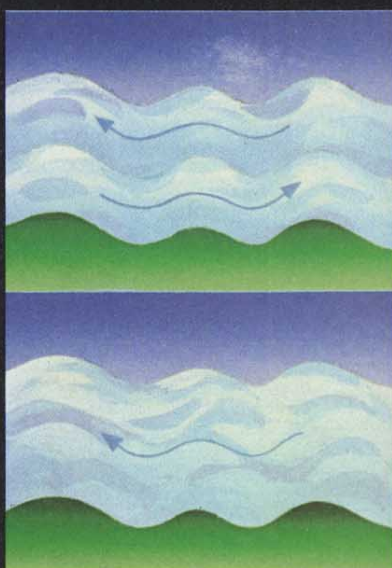
Awenhai y donna naissance à une petite fille qui, plus tard, donna naissance à son tour à des jumeaux : Oterongtognia et Tawiskaron. Elle mourut de cet accouchement.



Du corps de sa fille morte, Awenhai fit le soleil et de sa tête la lune, tandis qu'Oterongtognia créa toute chose utile aux hommes.



Mais, pour chaque chose, son frère essaya de l'imiter, contrefaisant et gachant les créations d'Oterongtognia, s'ingéniant à rendre la vie des hommes plus difficile.

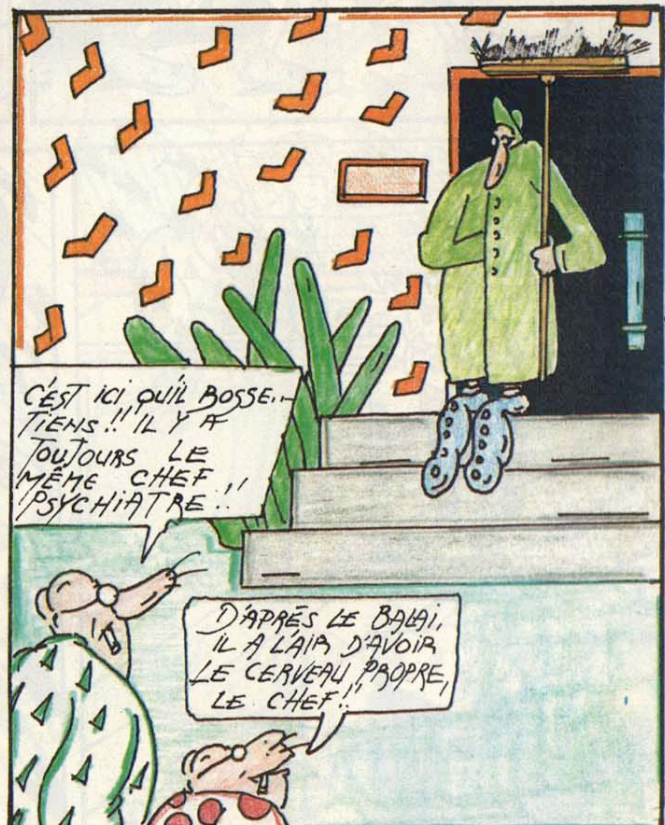
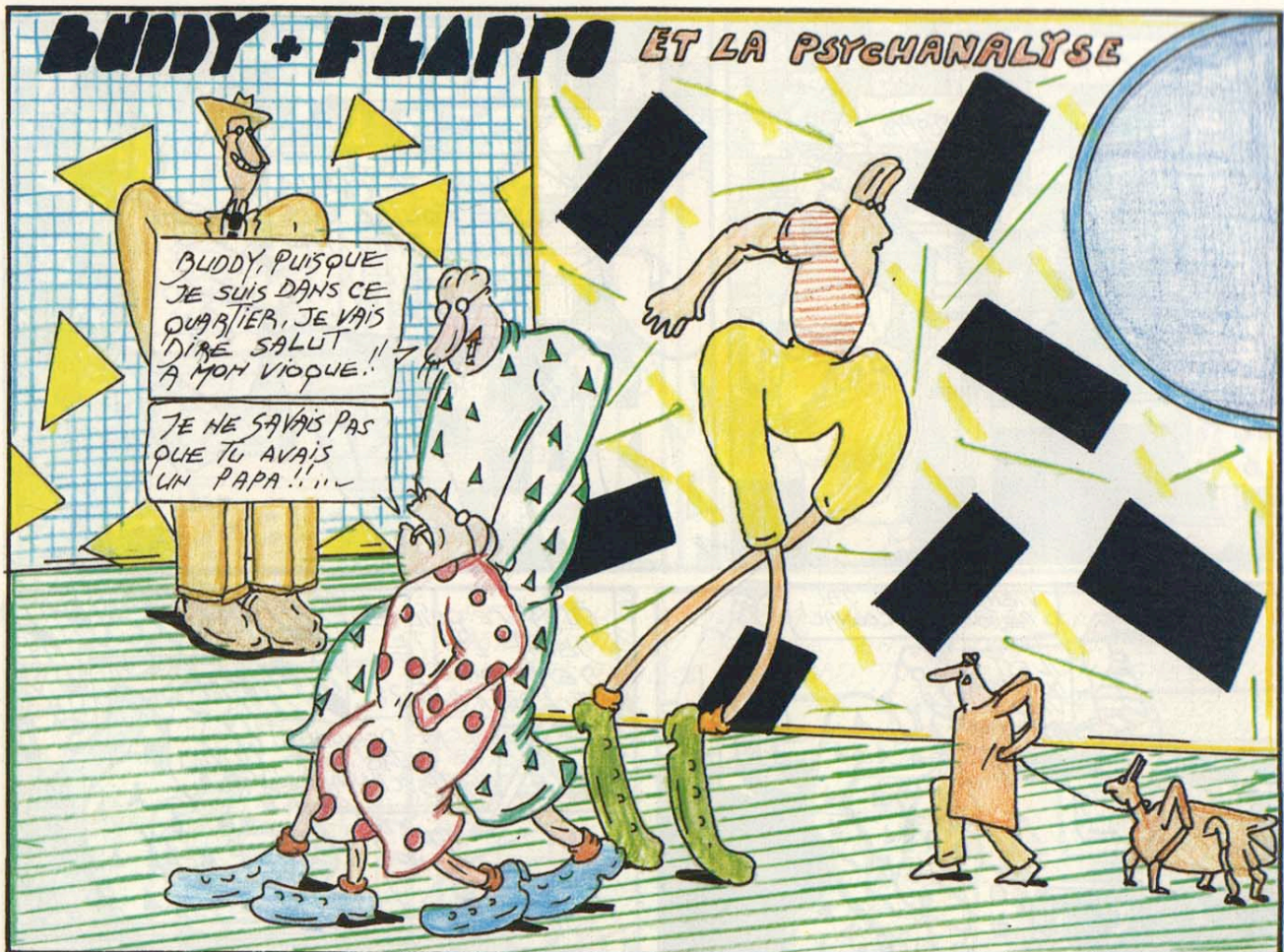


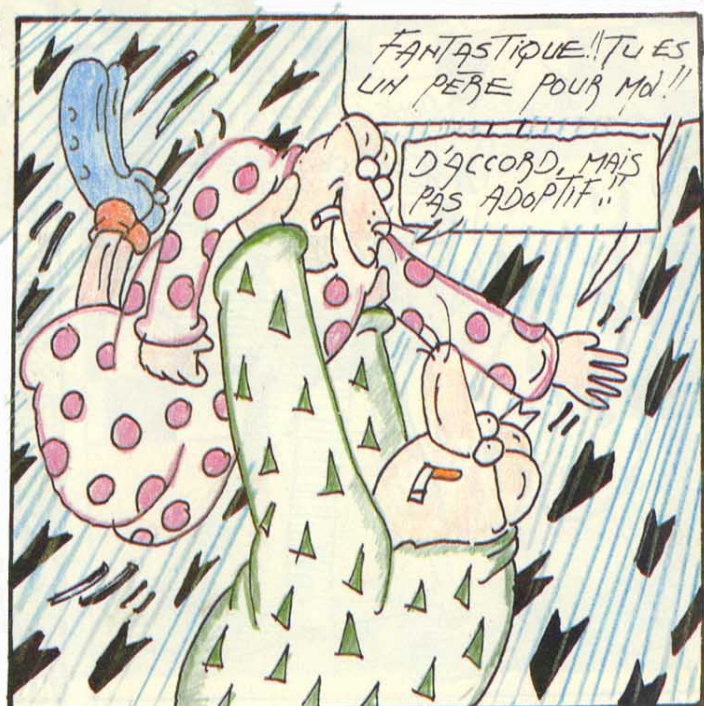
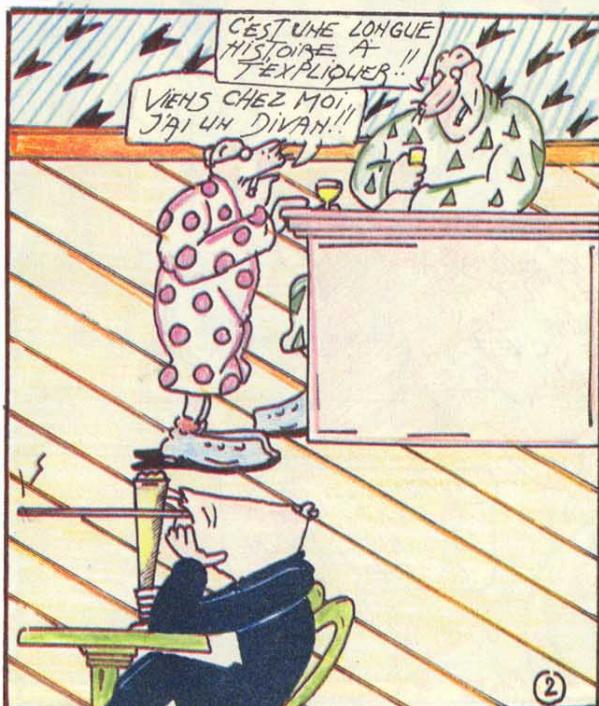
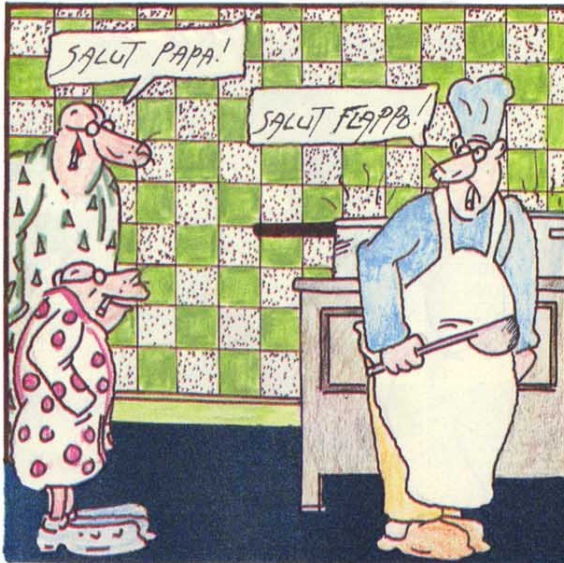
En effet, Oterongtognia avait donné deux cours aux fleuves, l'un en amont, l'autre en aval, afin que personne ne rama, mais Tawiskaron supprima cet institution.

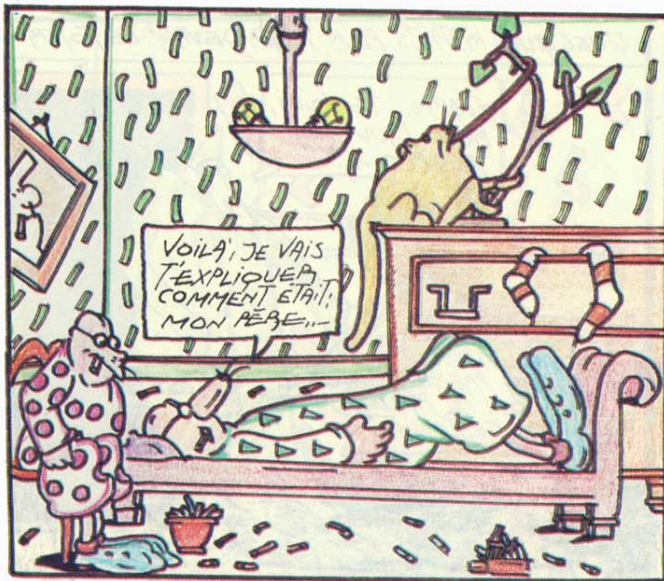


Et même après qu'Oterongtognia eût tué son frère, les créations de tout ce qui existe sur terre, restèrent contrariées par les malfaçons de Tawiskaron.

BUDDY + FLAPPO ET LA PSYCHANALYSE







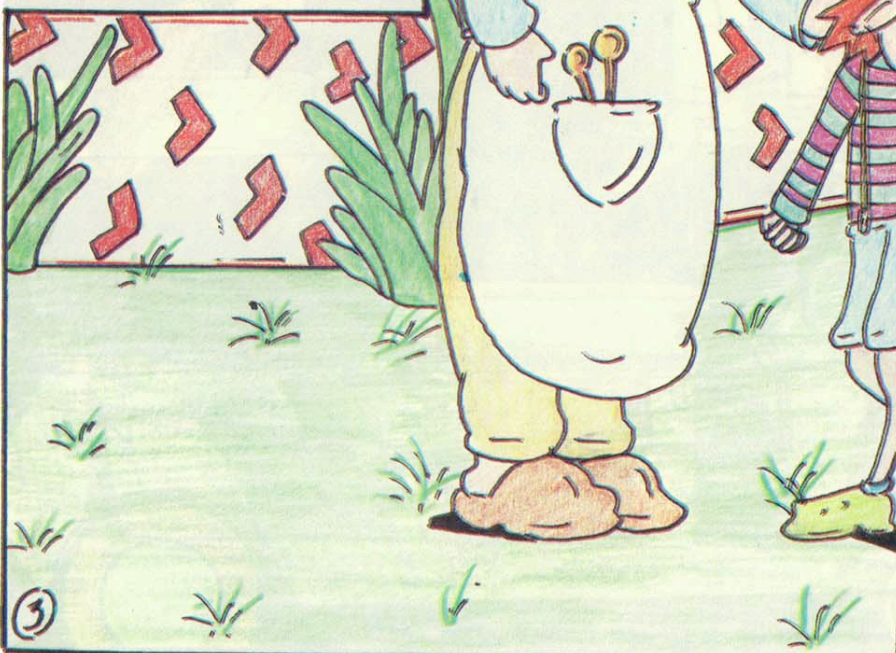
JE NE SAIS PAS QUI SONT MES PARENTS; J'AI ÉTÉ POSÉ SUR UNE POUBELLE DEVANT LE FOYER DES JEUNES PSYCHIATRES, ET C'EST LÀ QUE MON VIEUX M'ADOPTA...



JE COMMENÇAI TRÈS VITE À TRAVAILLER...

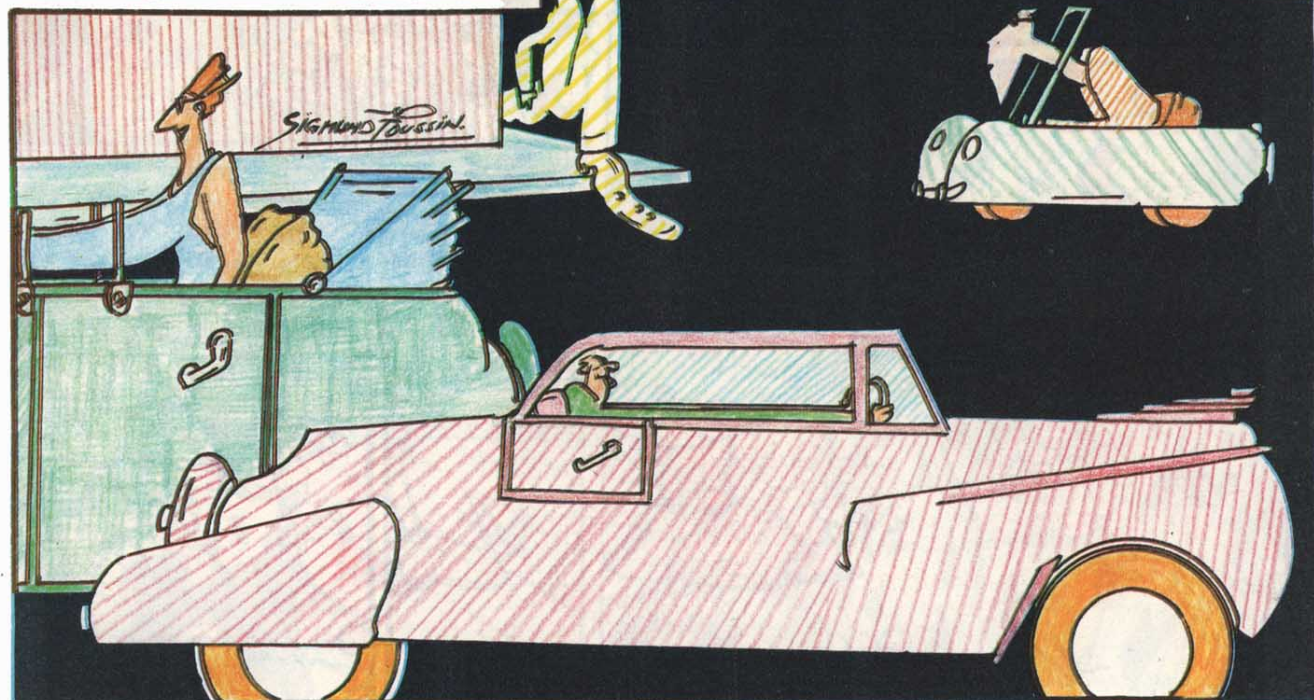
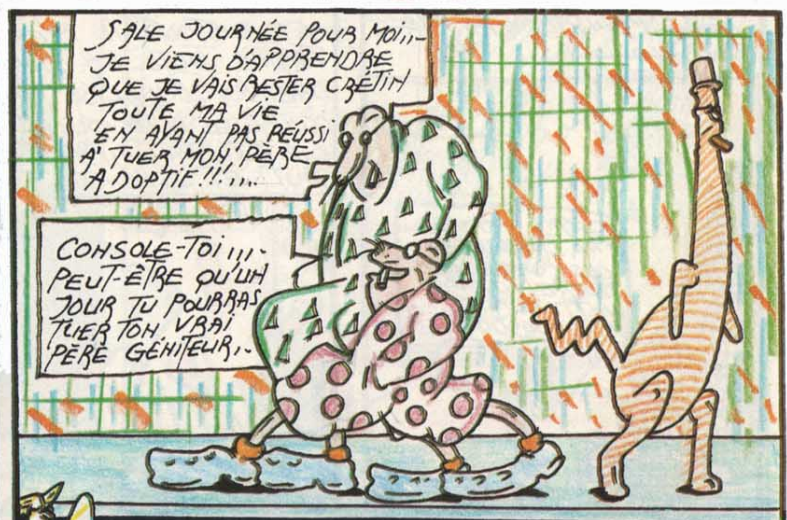
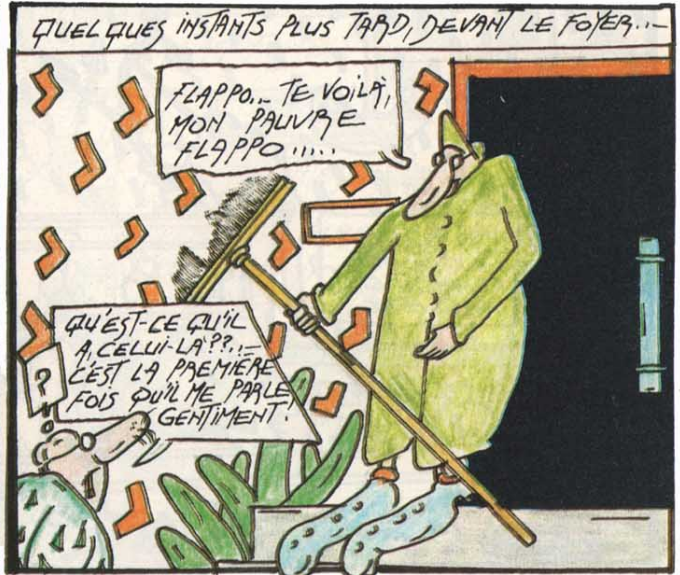


ET SURTOUT IL M'ENFILAIT DES PIEDS AU CUL ET DES PARTES TOUTE LA JOURNÉE, EN ME DISANT "COMME TU FERAS UNE PSYCHANALYSE PLUS TAAD, TU TUERAS TON AGRESSIVITÉ CONTRE LE PÈRE QUI EST EN TOI... C'ÉTAIT LE CHEF PSYCHIATRE QUI LUI AVAIT APPRIS QUE LA PSYCHANALYSE, CELA NETTOYAIT TOUT... ET SI L'ON EN FAISAIT PAS UNE, OH DEVENAIT DINGUE!!



FLAPPO!! JE CROIS QUE TU AS MAL COMPRIS. TU NE DOIS PAS TUE LE PÈRE QUI EST EN TOI, MAIS PLUTÔT TON PÈRE ADOPTIF!

UN BON COUP DE COUTEAU ET TU SERAS LIBRE!



dessins : MARTINE DUBOYS

pot d'colle

texte : JEAN TEULÉ



—ALORS, VOUS M'ÉPOUSEZ
OUI OU MERDE?...

—MERDE!



—MAIS POURQUOI BON DIEU?...



—PARCE QUE J'VEUX PAS PARDI!
J'SAIS MÊME PAS QUI VOUS ÊTES...
ET PUIS...C'EST TROP LONG UNE VIE DE COUPLE!



—MEU NON! C'EST PAS LONG!
VOUS VERREZ, J'SERAI PAS GÉNANT...
J'VAIS VOUS EXPLIQUER:



—NOUS AVONS 25 ANS ET, AVEC LA POLLUTION
ET LE TABAC...UNE ESPÉRANCE DE VIVRE
JUSQU'À 70 ANS!



RESTE DONC 45 ANS À ÊTRE ENSEMBLE.
D'ACCORD ?...



OR, ON DORT 9H. PAR JOUR ! C'QUI FAIT QUE,
PENDANT PLUS D'1/3 DES 45 ANS,
ON S'VERRA PAS ! DONC...



RESTE PLUS QUE 28 ANS DE VIE COMMUNE !



MAIS Y'A AUSSI LE BOULOT ! CHACUN
DE SON CÔTÉ !... 8H. PAR JOUR !



RESTE PLUS QUE 13 ANS !



ET PUIS, LE SOIR, ON REGARDERA LA TÉLÉ !
LES INFOS + LE FILM : ÇA NOUS FAIT
3H. DE TÉLÉ PAR JOUR !



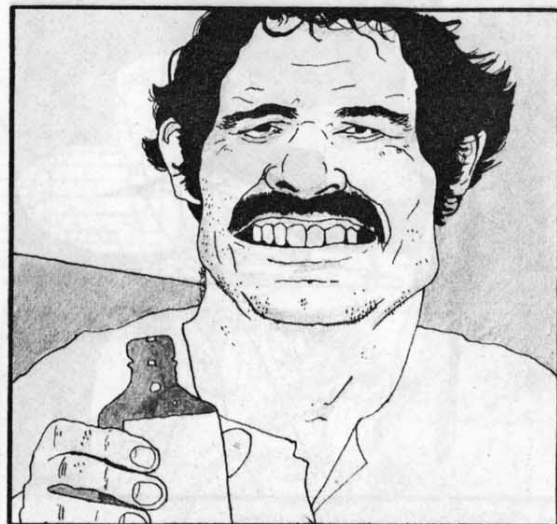
RESTE PLUS QUE 8 ANS !



ET PUIS, Y'A ENCORE LE TRANSPORT POUR ALLER
ET REVENIR DU BOULOT ! 2 H. PAR JOUR !



PLUS LE REPAS À PRÉPARER : 1 H. PAR JOUR !
LA VAISSELLE : 1/2 H. ! LE LINGE ET
LE MÉNAGE : 1 H. 1/2 !!!



... PENDANT QUE VOUS FEREZ TOUT ÇA,
VOUS M'VERREZ PAS !



RESTE PLUS QUE 2 ANS ET 6 MOIS !



2 ANS ET 6 MOIS ! VOUS VOUS
RENDEZ COMPTE ! C'EST RIEN !



SANS COMPTER QUE J'AI UNE SANTÉ
FRAGILE! ET QUE JE PEUX ME FAIRE
ÉCRASER PAR UNE VOITURE!



...ET QU'IL Y AURA PEUT-ÊTRE
UNE GUERRE! ET QUE JE MOURRAI
AU CHAMP D'HONNEUR!



ALORS? VOUS M'ÉPOUSEZ?



..LÂCHE-MOI! TU M'FAIS GUER, MEC!



..ALORS?
C'EST NON?

..oui!

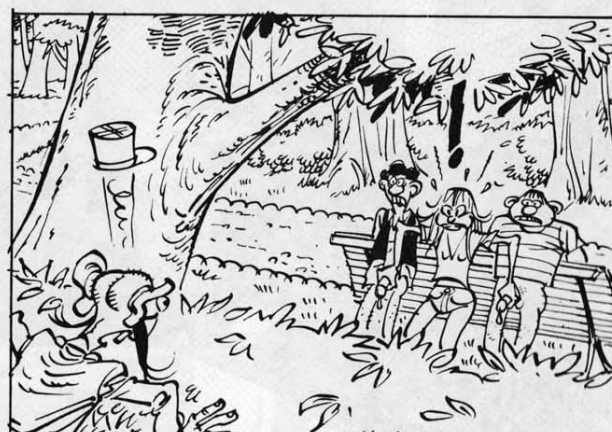
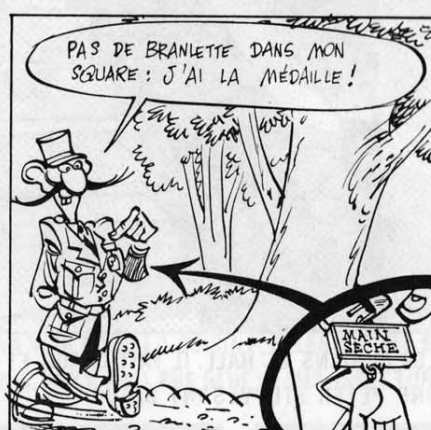


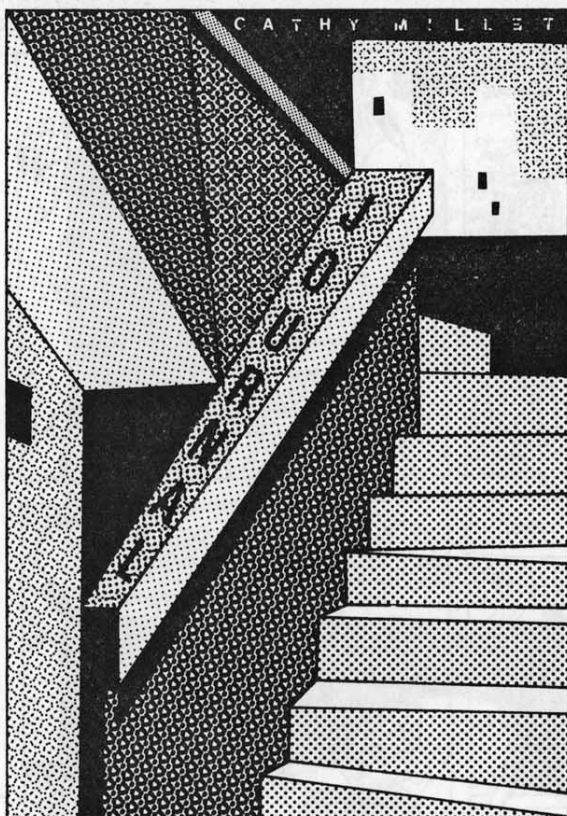
..TANT PIS...

FIN

NÉNETTE LA BRANLEUSE

Hugot

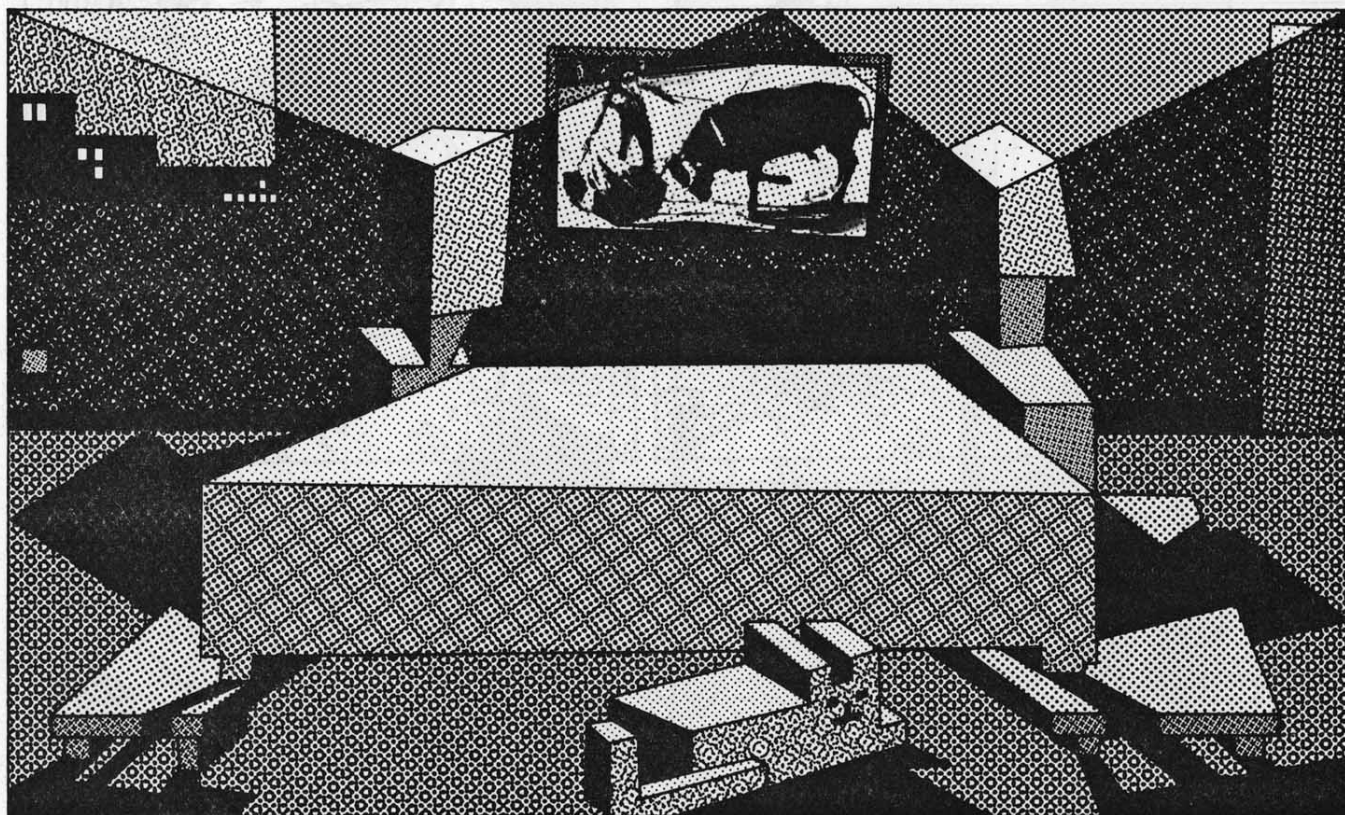




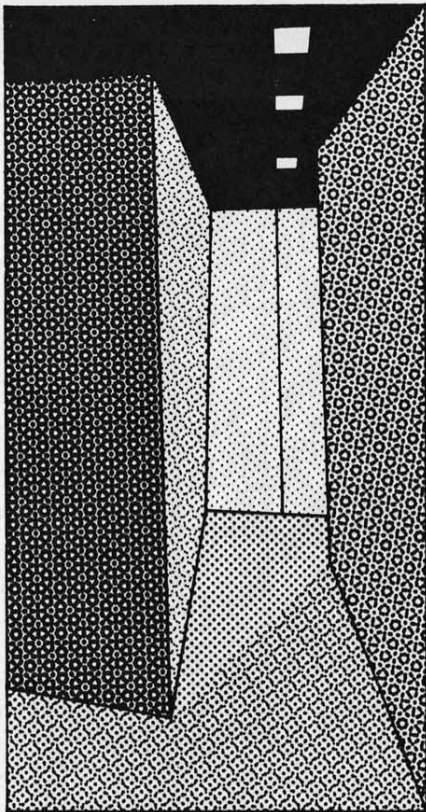
26.09.79. DANS LE HALL. IL FAIT CHAUD ET J'AI ENVIE D'UNE PETER STUYVESANT BLEUE.



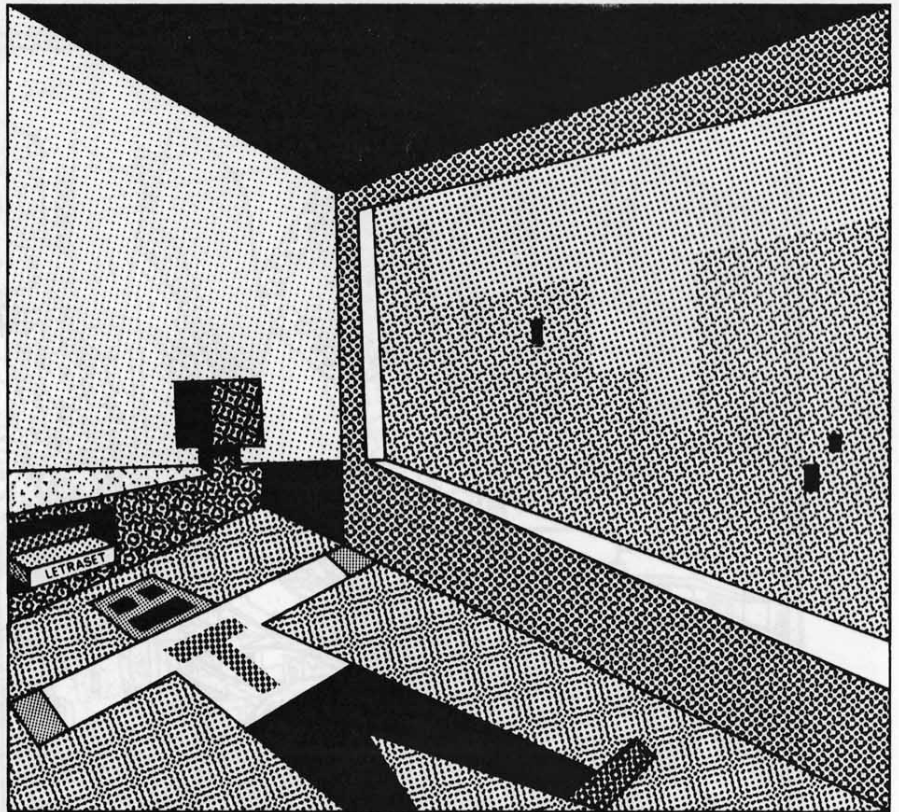
07.01.80. (16 HEURES). J'ARRIVE ENFIN DANS LE SEJOUR. PAS DE CIGARETTES. JE REPARS.



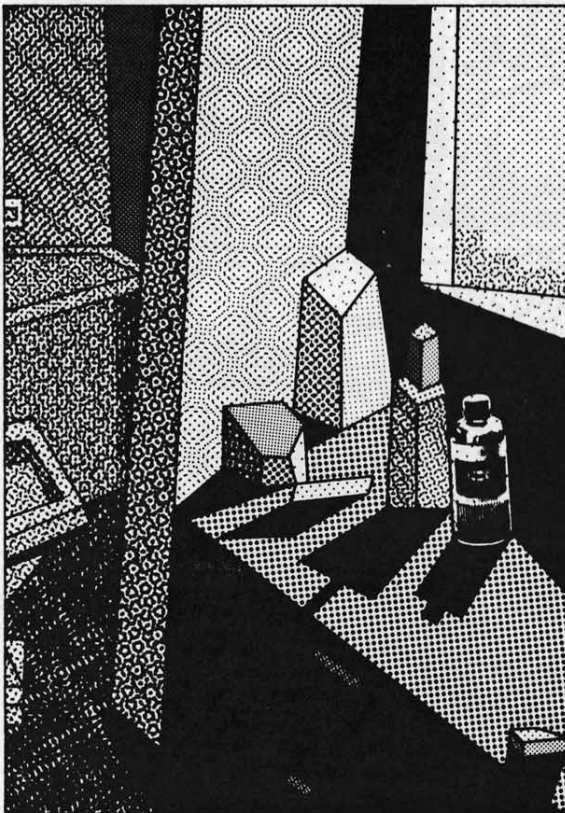
21.04.80. ELLES NE SONT PAS NON PLUS DANS NOTRE CHAMBRE DONT LE PLAFOND ENDUIT DE PLATRE CREPI EST PEINT EN SAU-MON. LE LIT EST RECOUVERT D'UN TISSU CLOQUE EN POLYESTER ET TERGAL WHISKY. IL N'Y A LA QUE LE CHAT.



12.06.80. (9 HEURES). EN VUE DE LA CHAMBRE DU GOSSE.



09.08.80. IL EST ALLONGE EN T-SHIRT. «VA VOIR DANS LA CUISINE, ELLES Y SONT SUR-EMENT!» ME DIT-IL EN ECOUTANT BOB B. SOXX AND THE BLUE JEANS. (SPECTOR)



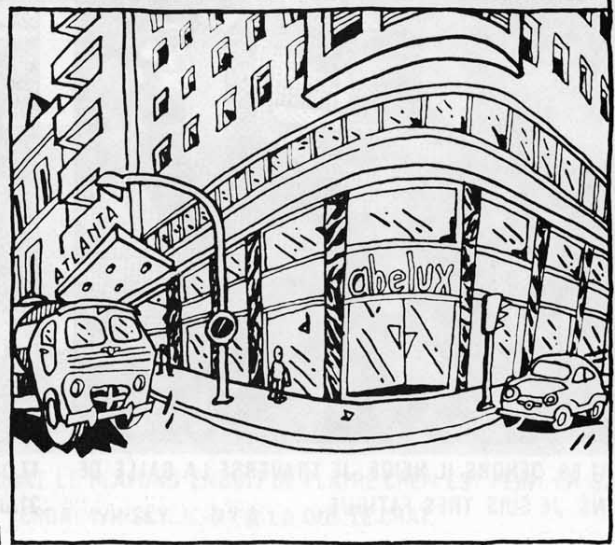
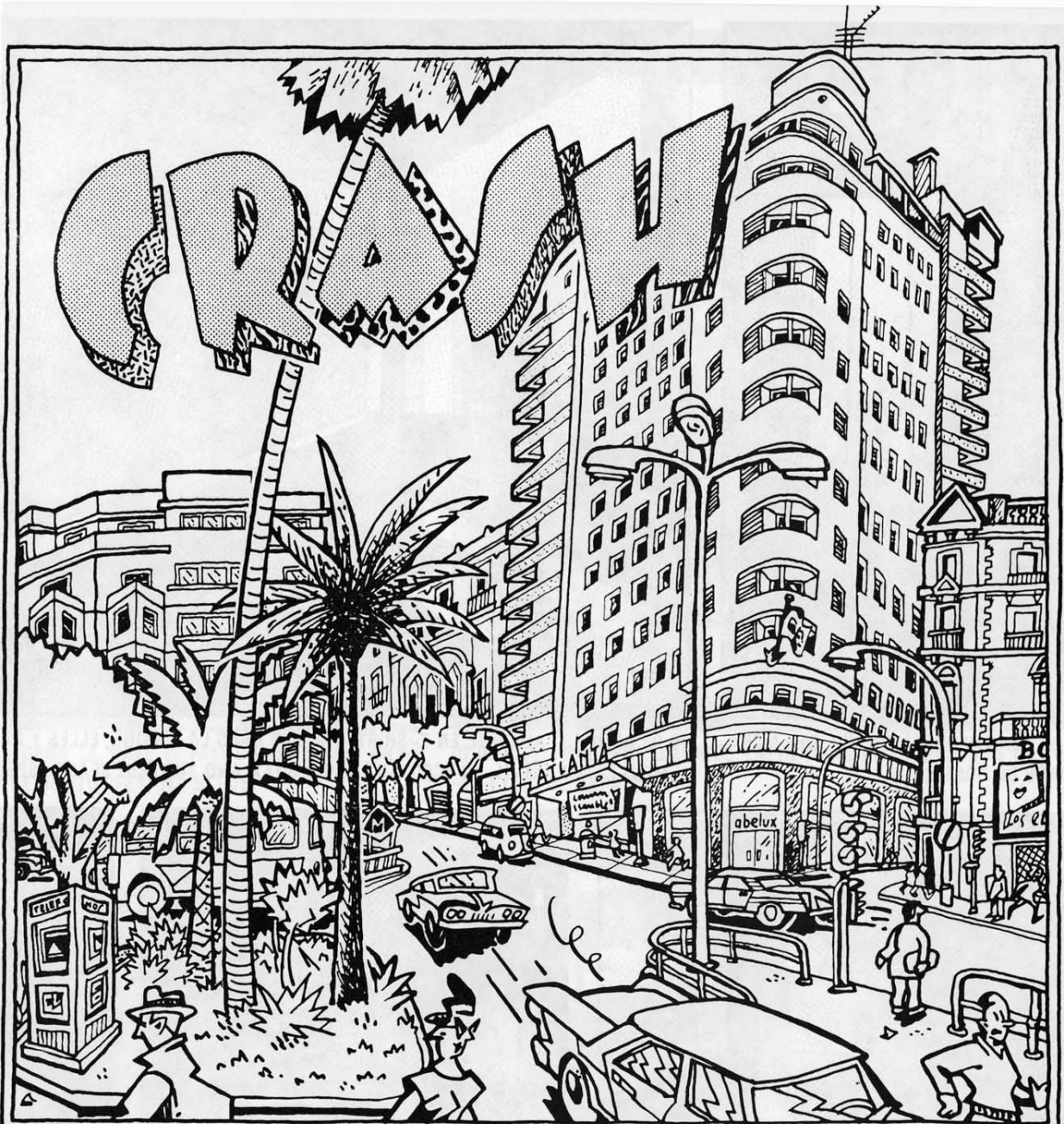
02.11.80. DEHORS IL NEIGE. JE TRAVERSE LA SALLE DE BAINS. JE SUIS TRES FATIGUE.

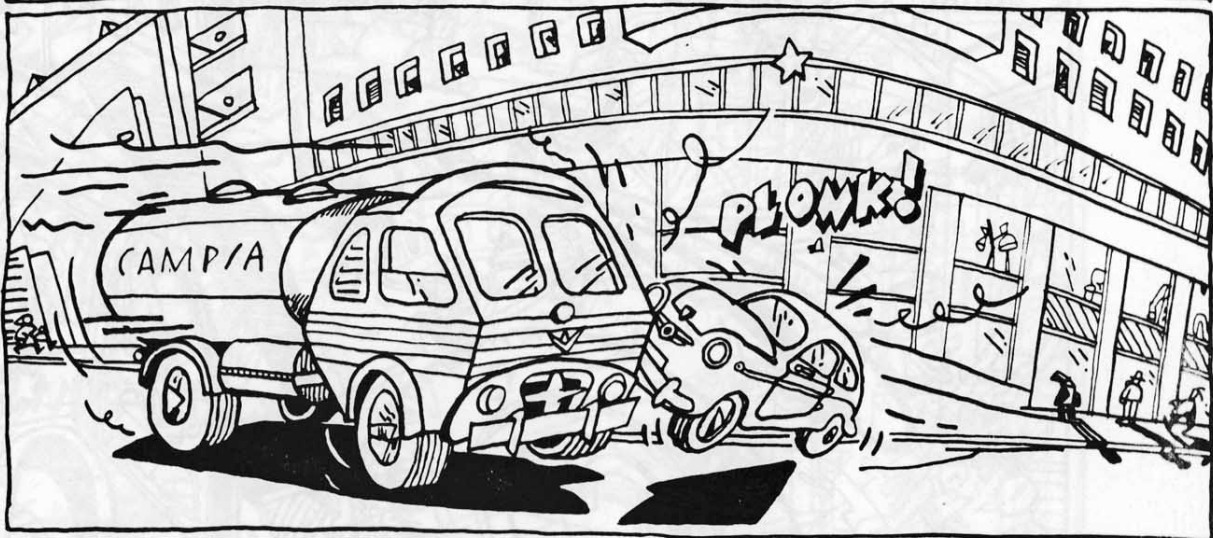


17.03.81. JE CHERCHE DANS LA CUISINE.
21.03.81. ELLES Y SONT EFFECTIVEMENT.

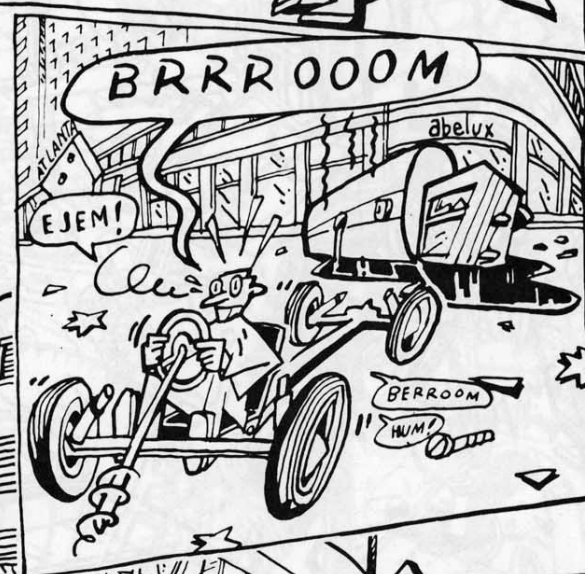
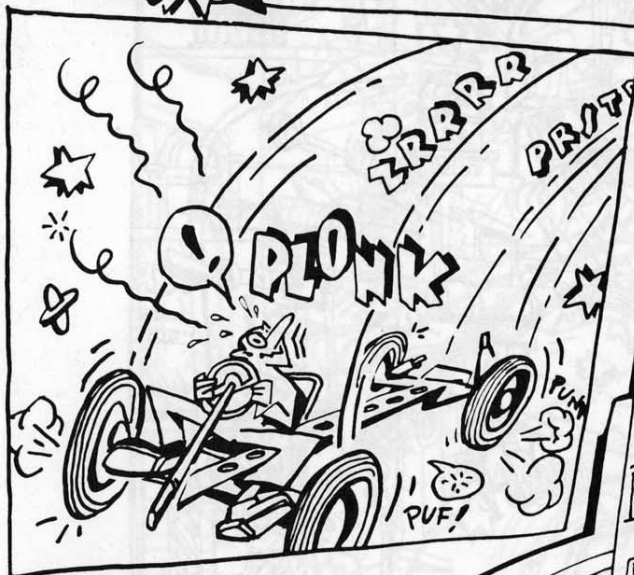
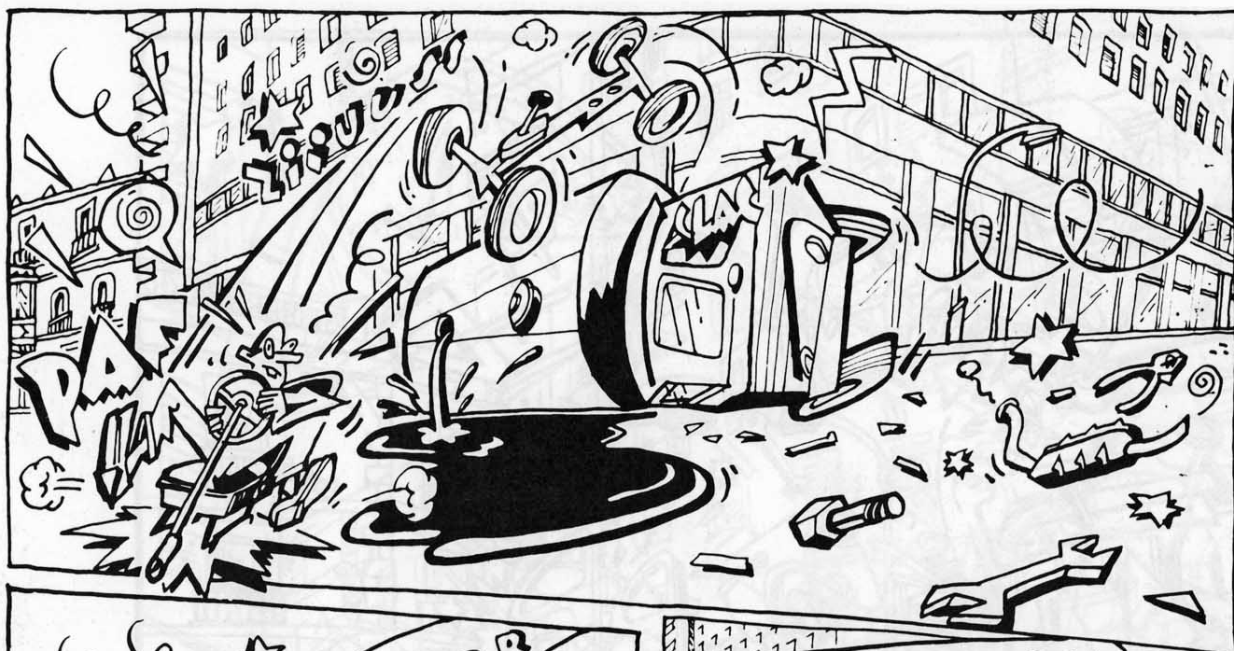


11.04.81. MAIS OU EST MON BRIQUET ?









FOSDYKE

SAGA

bill

tidy





BERROYER - KARL ZÉRÖ

PREMIÈRE

SCENARIO

DESSINS







SALON de l'alimentation. 53 666 m² pour exposants français et étrangers ; 30 000 produits comestibles. Colloque de la journée : le consommateur méditera sur le thème « Innovation, nécessité ou superflu ».

Pour les jeunes : un salami belge habillé en jeans (Amando), la glace au chewing-gum et des sucettes siffleuses. Chez les Japonais, radio-cassettes, briquets, montres en or et calculatrices de poche, 100 % chocolat (Akutagawa).

Devant l'entrée, ils piétinent, rubiconds. Complots gris, blazers bleus, cravates golf ou club. Les hôtesse reçoivent, préparent, cuisinent et font le ménage. Un berger sur échasses, loué par les Fermiers Landais, fait des rondes dans les produits laitiers. Les visiteurs, qui ont payé l'entrée 25 F, essaient de saisir un millimètre de gruyère. Derrière les stores, les exposants se tapent la cloche. Pendant cinq jours, séance permanente au champagne. A la fin, on stocke ou on troque. Au stand d'Indonésie, des fudges au gingembre qui empêchent de vomir.

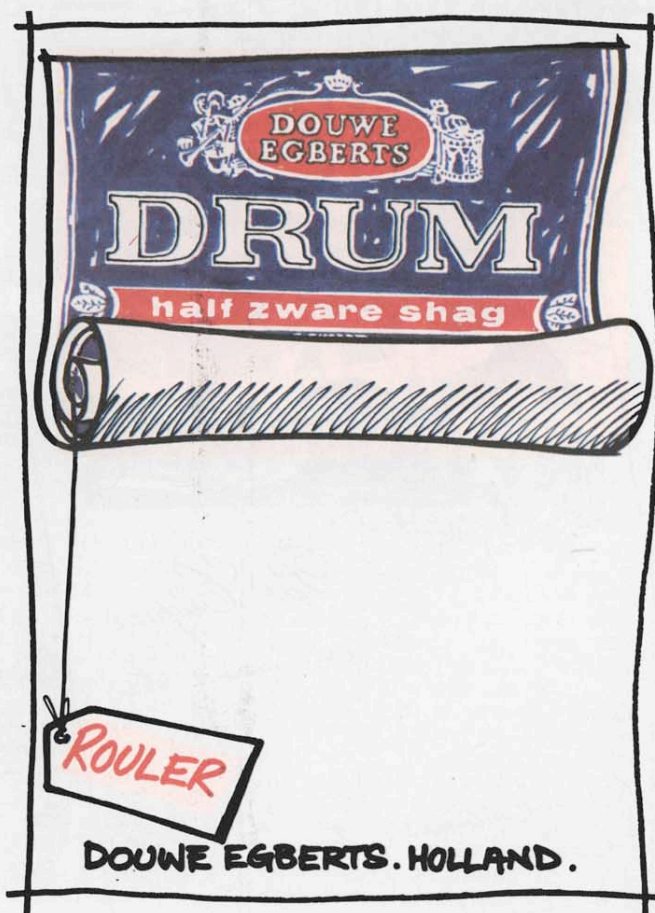
Dégustation par pays. Au deuxième niveau, Popcorn U.S.A., croiss'andor d'Andorre, black bun écossais, parmesan et marrons d'Italie et papaye du Brésil. Les Suisses sont propres et économes, ils n'ont apporté que les emballages vides (Société Camille Bloch). Chez les Indiens, une recette gratuite pour la tarte au yoghurt avec noix de cajou.

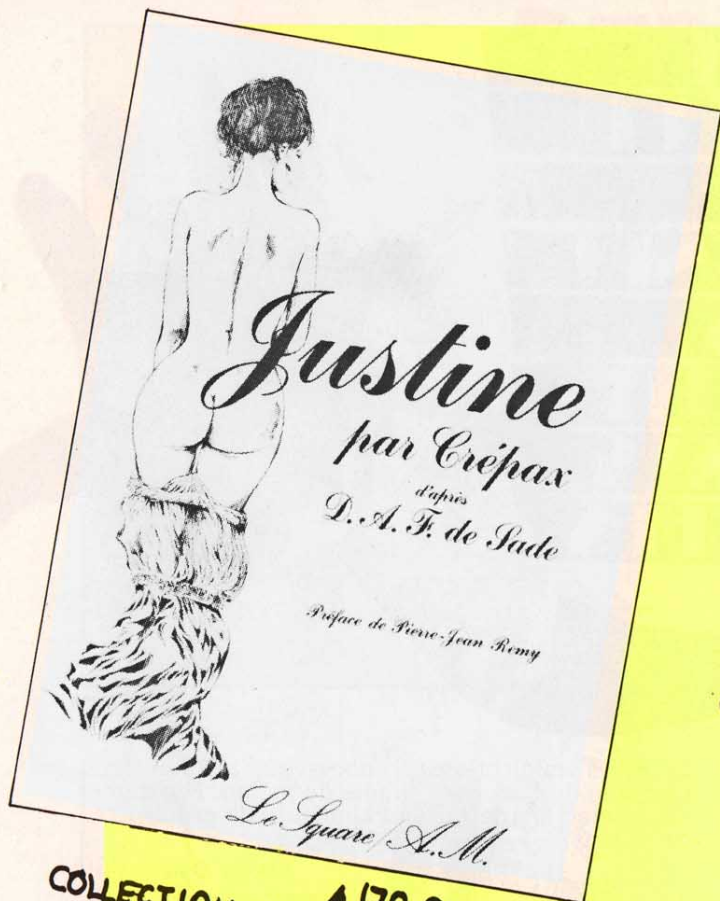
Dans les plats préparés : pour Georges Marchais, « Pompon rouge se fait cordon bleu ». Pour Peyrefitte, « la machine à fendre les têtes de porc : 5 têtes ou 20 pieds/minute » (Société M P I A). Pour le Premier ministre, un avertissement : barre en déclin sur le front du chocolat (7 barres par habitant contre 60 aux U.S.A.).

Dans les nouvelles diverses : Ration survie pour sportifs, 2 385 calories dans une boîte en alu servant de casserole : 1 soupe, 1 boisson chocolatée, biscuits, sucre, café, viande, ouvre-boîte, allumettes, serviette en papier. 90 F, au Vieux Campeur, Paris.

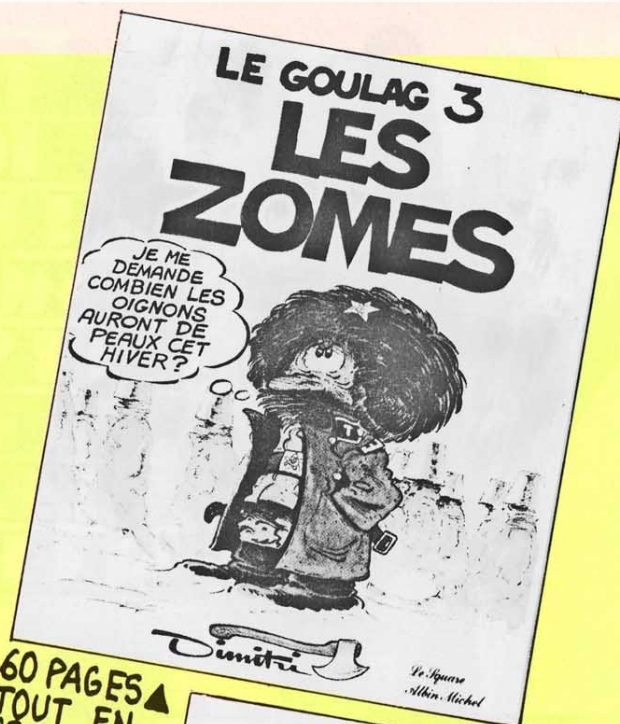
Et après les élections : rendez-vous à Hampton, Caroline du Sud, pour la fête du melon. Feu d'artifice, élection de Miss et concours de cracheurs de pépins.

Vivan Ostrovski





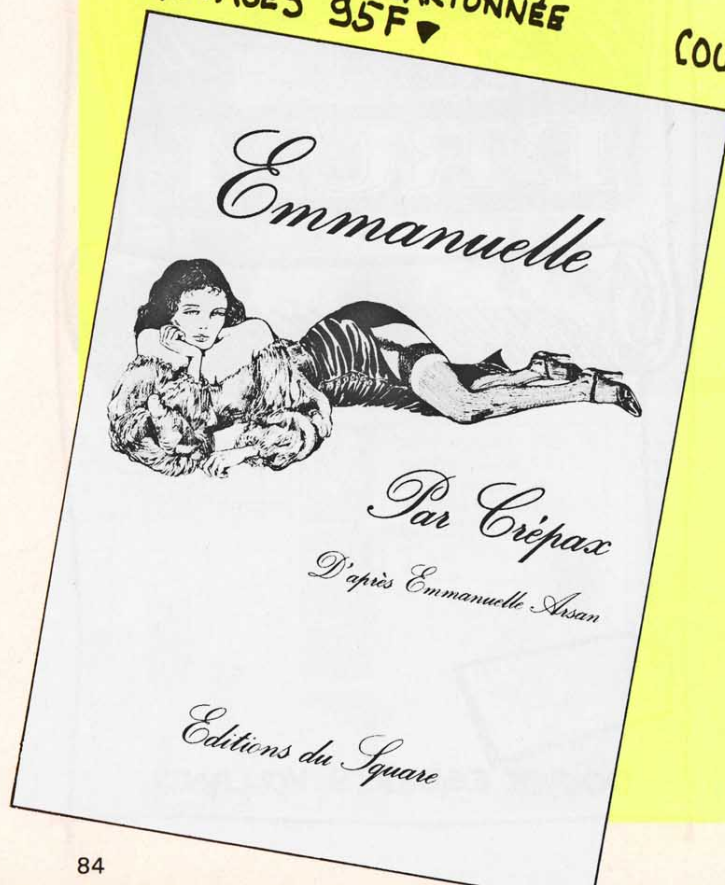
COLLECTION LUXUEUSE CARTONNÉE
170 PAGES 90F
145 PAGES 95F ▼



60 PAGES
TOUT EN
COULEUR
35F ▲



100 PAGES
TOUT EN
COULEUR
75F ▲



48 PAGES
TOUT EN
COULEUR
29F ▲



NIGHT

TALKING

LE soleil décline doucement tel un astre mort et bientôt, à la faveur de l'ombre, la ville, mégapole de béton et de verre, va entièrement changer de visage. La population laborieuse a fait place à une faune bigarrée et insouciante qui porte des costumes chamarrés et sait afficher un look moderne. Les « night people » savent lancer les nouvelles modes comme les nouvelles danses. La nuit tombe et je sais que je n'aurai pas sommeil car je pense trop à toi. Parfois je m'assois sur mon lit, et nuit après nuit, je suis hanté par ton regard : je suis dorénavant habité par l'insomnie ; j'ai essayé tous les cachets, j'ai pris toutes les pilules, j'ai même changé les draps mais je n'arrive toujours pas à dormir. Il ne faut plus que je pense à toi, sinon je ne retrouverai jamais le sommeil. Je suis obsédé par toi : tu es mon futur, tu as enterré mon passé. Mon lit n'est plus qu'une prison d'où j'essaie de m'évader pour parader dans les night-clubs une coupe de champagne à la main en esquissant un sourire factice, et si je porte des lunettes noires c'est pour qu'on ne me voie pas pleurer.

Basile était à Belgrade, alors j'ai décidé de sortir tous les jours, d'assister à toutes les fêtes et surtout de boire beaucoup de champagne. La soirée pour les dix ans d'« Actuel » au Palace n'était pas très réussie, les gens avaient l'air de s'ennuyer sauf Brion Gysin qui avait fait venir ses amis de Tanger : les joueurs de flûte de Pan de Jajouka. Le meilleur ami de William Burroughs proposait aux jeunes punks ébahis ces musiciens traditionnels marocains qui avaient tant fasciné Brian Jones durant la dernière période de sa vie. Jean-Paul Gaultier, le plus High-Tech des nouveaux couturiers, me parle de sa prochaine collection : « Je vais lancer les robes en ty-vek, une espèce de



papier que les filles peuvent retailer aux oiseaux avant de sortir pour les mettre à la longueur désirée. » Sapho arbore des bracelets de J.-P. Gaultier faits avec des boîtes de conserve : « J'adore Jean-Paul, je trouve qu'il est la personne qui fait les vêtements les plus modernes. » Nous discutons un peu, puis elle m'annonce qu'elle veut m'épouser cette année, mais arriverais-je à supporter la vie de couple ?

Au défilé de Thierry Mugler à la porte de Versailles, j'ai une

longue conversation avec Yves Adrien, l'auteur de « NovôVision », qui me parle de son prochain livre : « Adrianisme » : « C'est un livre qui rend hommage à Gary Gilmore, cet assassin américain qui voulait tellement mourir qu'il a fait plusieurs tentatives de suicide avant de passer à la chaise électrique. Dans les années 80, on se suicidera plus par ennui que par désespoir. Il existe une société à Londres : le club « Exit », où des médecins et des chercheurs étudient de nouvelles manières clean de se sui-

cider. Mon prochain livre ira dans ce sens, ce sera une chronique de l'arrogance et de l'après-média.» Pendant que nous parlons, Jerry Hall, la nouvelle fiancée de Mick Jagger, et Edwige Grüss, leadsinger du groupe « Mathématiques Modernes » présentent des fourreaux de cuir doré cloutés de fausses pierres précieuses et lacés dans le dos, des jupons de lin déchirés à la Esmeralda, ainsi que toute une collection de vêtements résolument avant-gardistes.

Kenzo a organisé une fête des Mille et une Nuits au Palace pour la sortie du film qu'il a réalisé au Maroc : « Rêve après

rêves » avec Anicée Alvina, l'actrice chérie de Alain Robbe-Grillet à l'époque du « Jeu avec le Feu » et de « Glissement progressif du Plaisir ». Le film est magnifique : des personnages parés de costumes féeriques évoluent dans un Orient imaginaire et baroque. J'ai parlé du film avec Kenzo : « J'espère que le public français comprendra qu'il s'agit d'un film japonais. Le tournage a été très amusant pour toute l'équipe et certains costumes ressemblent à ceux de ma nouvelle collection. »

Nathalie Hocq, P.D.G. de Cartier, a organisé un dîner suivi d'un bal pour 2 000 personnes

sous un chapiteau installé place Vendôme, pour le lancement de la nouvelle ligne « S » : « La ligne S est un signe posé sur les secrets du soir et de la séduction, c'est une invitation au sortilège des nuits de fête et des plaisirs discrets. » A ce dîner assistaient Serge Gainsbourg, Alain Delon et Mireille Darc, Dalida Di Lazzaro et Marie-Hélène et Guy de Rothschild. La fête s'est terminée tard dans la nuit.

Ainsi se termine « Night Talking » ; la lumière du jour me tue lentement, il faut que je retourne dans un night-club pour calmer mes insomnies.

Alain Pacadis

*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1981 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1971 ?*

*Qu'ils
crèvent !*



LA VIE MODE D'EMPLLETTE

CHANGE PAS DE MAIN !

ELLE eut un discret renvoi de mayonnaise. Toujours pareil. Réséda ne pouvait s'empêcher de manger de la macédoine (en boîte) à la mayonnaise (en tube) à chaque fois qu'elle prenait son repas dans le grill-express du train, ou tout autre endroit où on vous sert des ersatzs de bouffe. Chez elle, pour rien au monde elle aurait osé présenter des saletés de ce genre. C'était le genre qui fait elle-même ses confitures, son vinaigre, etc.

Et son bien-aimé qui tentait de se rapprocher. Merde, encore un burp. Toujours discret. Mais elle avait bien honte, elle ne pouvait, de ce fait, l'embrasser sur la bouche. Quoique elle s'en serait volontiers passée, de la séance de radada. Il y avait un bon bout de temps que la chose l'ennuyait profondément. Jamais de surprise. Depuis bientôt douze ans, Emile commençait par poser gentiment la main sur le ticheurte. Aujourd'hui c'était le sein droit. Droit ou gauche ? C'était bien là le seul suspense. Ensuite il ramperait jusqu'en bas. Du ticheurte. Qu'il soulèverait en le roulant ou en le froissant. Réséda mettait un grand grand ticheurte pour dormir. Afin de décourager les avances d'Emile. Qui était resté assez lubrique. Alors si d'aventure elle dormait à poil, son compte était bon... Alors il titillait méthodiquement le bouton. Pétrissait mécanique-

ment. Elle pensait : on dirait qu'il prépare de la pâte à pain.

Elle se le répétait depuis douze ans. Un jour elle s'enhardirait, et lui en ferait la remarque.

Son esprit se mit à divaguer. Elle n'avait pas envie de lui. Ni de personne. Elle plaisait, elle le savait, mais cela ne lui faisait plus rien...

Ce type, à midi, dans le train, en face, tandis qu'elle bâfrait sa macédoine, la regardait. Elle faisait semblant de ne pas le voir. Rudement pas mal. Il guettait une complicité. Comme elle, il entendait les voyageurs de la table voisine. Ils mâchouillaient leurs frites graisseuses, et comme la plupart des Français en pareille circonstance, ils parlaient de bouffe. Entre deux bouchées de faux-filet maître d'hôtel, ils salivaient.

- Oh dis donc, j'ai été dans un restaurant ; il y avait la soupe de par ici, la garbure ils appellent ça. Des charcuteries et de la lamproie...

- Oh, moi, j'ai hésité, j'avais peur que ce soit trop fort.

- Il y avait une sauce au vin, avec un fond de poireaux...

- C'était pas trop fort ?

- Ah, je ne peux pas dire. C'est la sauce, hein. La lamproie, c'est comme l'aloise. On n'en trouve pas des masses. Il nous restait encore l'anguille. Mais les Espagnols en sont très friands. Ils les mangent toutes petites, en friture. Ils ont fait

monter les cours, maintenant c'est devenu cher.

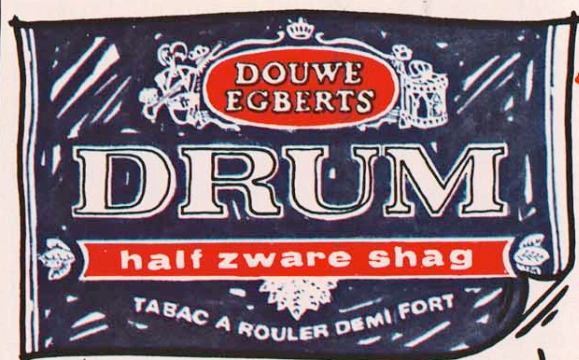
- Les anguilles, moi, je ne peux pas, il faut les dépiauter vivantes.

- Ça fait dix ans que je fréquente un restau à Toulouse, nanani, nanana...

Le type lui avait proposé une cigarette. Elle avait refusé et s'en était retournée dans son compartiment. Où un jeune boutonneux la regardait, la bouche ouverte... Il a fini avec les seins. Ça va être quoi, ce soir ? Parce qu'après, systématiquement, il descend. Il caresse soit avec le doigt, soit avec la bouche. Réséda préférait cette dernière variation. Parce qu'elle avait ainsi une chance de décoller. Sinon, il lui barattait le clitoris comme pour faire prendre une mayonnaise...

A chaque fois qu'il lui triturait ainsi sa rose, elle pensait : « C'est pas vrai, si ça continue, il va s'user le doigt ! » Cette vision de l'index d'Emile, raccourci, poli à force d'avoir tant masturbé, la faisait sourire depuis douze ans. Un jour elle lui dirait que c'est fragile, à cet endroit. Qu'il faut y aller délicatement. Mais maintenant, il était trop tard pour dévier le cours de l'opération. Ce serait pour un autre soir.

- « Monsieur Edmond Maire avait compris les aspirations des travailleurs dès 1970. Il a commencé à se battre pour leurs justes revendications... »



**DU BLOND DORE
AU BRUN
PLUS PROFOND**

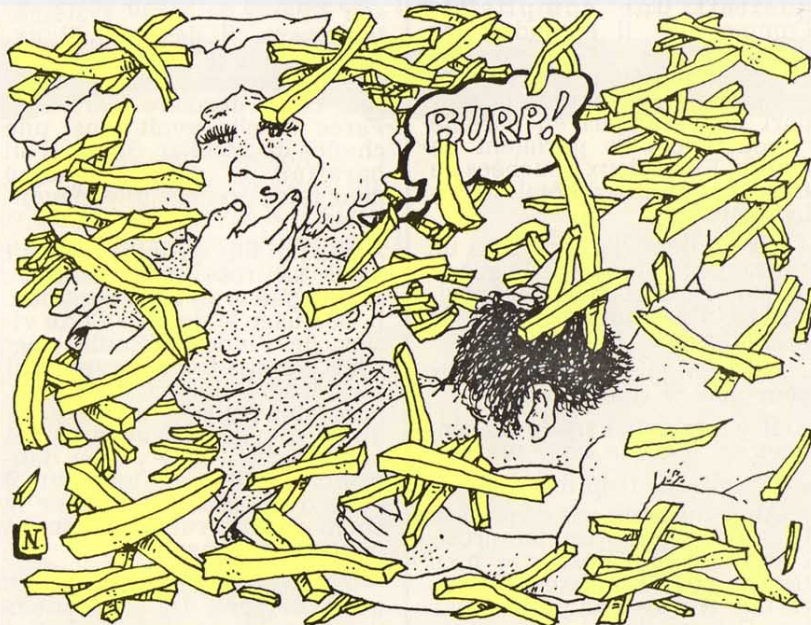
DOUWE EGBERTS. HOLLAND.

Tu parles ! Ils sont cons, ces travailleurs. Ne plus travailler, c'était bien la seule revendication pour laquelle Réséda ferait un jour de grève. Mais si tout le monde ne travaillait plus, où serait le plaisir ? Ce qui est bon, c'est de sentir qu'on est privilégié. Ne pas bosser tandis que les autres continueraient à ramer. Voilà le rêve...

Elle tourna le bouton de la radio. Parce que ça la distrairait. Et qu'elle n'avait vraiment pas besoin de ça. Emile, lâchant l'aspect manuel des choses, avait opté pour un gentil léchage. Aujourd'hui elle avait droit aux deux. Elle commença à lui caresser le sexe. Elle le su-

En fait, c'est parce qu'ils sont obligés de raquer pour les sommes inférieures à cent francs. De toute façon, ça les fait suer, donc je continuerai les petits chèques. »

Zut, j'ai encore perdu le fil. Bon, reprenons la respiration. Rose m'a dit qu'en se concentrant, elle réussissait à ne pas moufter, tandis que son jules, le roi de la minette (il prétend toujours qu'il fait ça aussi bien qu'une femme), ça le mettait dans des états qu'une nana résiste à sa langue ! Donc si je me concentre, moi, sur le bas de mon ventre, ça devrait marcher dans l'autre sens. Normalement le yoga ça sert à ça, ou-



cerait après, peut-être. Elle ne savait toujours pas si elle lui faisait ça correctement. Elle lui demanderait un jour. Mais depuis douze ans, il n'avait jamais protesté. Voyons, je pourrais me concentrer. Respirer calmement. Comme au yoga.

« Tiens, son souffle s'accélère, ça devient bon, se dit Emile, qu'est-ce qu'elle est longue à démarrer, parfois ! » Elle continuait sa respiration. Inspirer. Souffler. En suivant le cheminement de l'air dans les poumons.

« Si tout va bien, il va me mettre un doigt dans l'anus. Oh, il me fait mal, l'andouille ! »

« Ne faites pas de petits chèques. » En ce moment ils étaient ce petit imprimé à la banque. Format chèque, justement.

« Des petits chèques ! J'aimerais bien en faire des gros, moi ! Qu'est-ce qu'ils croient !

blier les soucis, se vider la tête.

Elle se répétait cela depuis une dizaine d'années. Elle avait pris des cours. « Mais nous, les Occidentaux, on n'est pas comme les Orientaux, ça ne marche pas avec nous, ces trucs-là. »

Bon. Elle aurait bien voulu que ça se termine, cette affaire. Elle voulait finir son polar. Un vieux Série noire. Zut ! Si elle se mettait à penser à ça, elle n'y arriverait jamais.

Il prenait son temps. Il avait dû apprendre dans un manuel d'éducation sexuelle, ou dans une revue progressiste (il y a dix ans), qu'il fallait caresser les femmes. Qu'il fallait leur donner du plaisir, ne pas être égoïste. Les accabler d'orgasmes ! Et depuis il s'obstinait à vouloir lui en donner. Ce qui lui aurait fait plaisir, à elle, c'était qu'il se magne un peu, qu'elle puisse lire.

« Tiens, mais qu'est-ce qu'il fait ? On dirait qu'il explore des terres inconnues. Que sa langue s'aventure ? » Rien que cette perspective réveillait en elle un peu de sensualité. Mais non, il revenait à de plus honnêtes sentiments. Depuis au moins deux ans il ébauchait des tentatives qui n'aboutissent jamais.

Mais au fond, qu'est-ce qu'elle voudrait ? Elle ne savait pas. Du nouveau. De l'excitant. Il lui semblait que ce serait ainsi jusqu'à la fin des temps. Lui, essayant de la faire jouir. Elle essayant de jouir.

C'était reparti pour la dérive. Allez, Réséda, ce ne sera plus long, maintenant. Elle referma les yeux. Reprit une fois de plus sa respiration. Pourvu que je m'endorme pas.

Elle se décida à passer aux grandes manœuvres. Une petite fellation. Elle n'aimait pas le goût salé du liquide qui s'échappait du sexe d'Emile. Depuis douze ans elle tentait d'aimer ça. Mais comment elles font, les autres ? Dans les livres elles en sont toutes folles. Oui, mais c'est des bouquins écrits par des mecs. Ils ne peuvent pas imaginer, ces fats, qu'on n'apprécie pas leur divine liqueur ! Elle demanderait à une copine un de ces jours.

Elle sentit comme une légère chaleur dans son sexe. Ses intérieurs. Elle s'éveillait enfin. Allons, tout n'était pas perdu pour aujourd'hui. Elle comprit même que cela n'allait pas être désagréable. Comme presque tous les soirs depuis douze ans, elle lui dit :

« Tu veux venir ? »

A quoi il répondait en haletant légèrement :

« Oui. »

La verge d'Emile la pénétra. Il s'agitait gentiment. On avait dû lui enseigner quelque part qu'on débute toujours doucement. C'était mieux du temps où il n'y avait pas tous ces bouquins, au moins on faisait des essais. Réséda se laissa aller. Elle bougea le bassin afin qu'il aille un peu plus vite.

« Pourvu qu'il ne se retienne pas pendant une heure ! » Et puis il accéléra. Soubresauta. Râla un grand coup. Elle soupira. D'aise.

« C'est juré, plus jamais je ne boufferai de cette saleté ! »

Elle eut un discret renvoi de mayonnaise.

Jeanne Folly

LA NOUVELLE EXPÉDITION A LA MAIN DU PROFESSEUR ARMSTRONG

Lugot

LE PROFESSEUR ARMSTRONG S'ASSIT SUR UN CROCODILE QU'IL AVAIT APPRIVOISÉ LA VEILLE ET QUI L'AVAIT AIDÉ À TRAVERSER LE TERRIBLE FLEUVE M'DM AUX EAUX SI TURBULEUSES QU'UN CROCODILE SAUVAGE NE S'Y SERAIT JAMAIS RISQUÉ.

LES AUTRES CROCODILES QU'IL AVAIT PRÉPARÉS POUR FACILITER LE PASSAGE DE SA FILLE DOROTHÉE ET DU GUIDE SOUMMANE CALLAGHAN S'APPROCHÈRENT DANGEREUSEMENT EN FAISANT CLAPPER LEURS MACHOIRES.

CALLAGHAN, OCCUPÉ À ÉTENDRE SES VÊTEMENTS MOULÉS PAR LA TRAVERSÉE SE RETOURNA VIVEMENT. LES SPECTACLES QUI S'OFFRIRENT À SA VUE L'EMPLIRENT DE SENTIMENTS CONTRADICTOIRES: LE PROFESSEUR, SUR SON CROCODILE, FAISAIT DES MOULINETS AVEC SON CASQUE POUR TENTER DE TENIR À DISTANCE LES AUTRES REPTILES QUI, NE CONNAISSANT QUE LEURS MAÎTRES DOROTHÉE ET CALLAGHAN, REPRÉSENTAIENT UN DANGER CERTAIN POUR LE VIEUX SCIENTIFIQUE, CEPENDANT QUE QUELQUES MÈTRES EN RETRAIT, DOROTHÉE ENTIÈREMENT NUE, ÉTENDAIT AVEC GRÂCE SES VÊTEMENTS MOULÉS PAR LA TRAVERSÉE.

LA JEUNE FEMME, COMME DOUÉE D'UN SIXIÈME SENS TYPIQUEMENT FÉMININ, SENTIT LE REGARD LOURD DU RUDE AVENTURIER SE PROMENER LANGOUREUSEMENT SUR SON CORPS MOULÉ PAR LA TRAVERSÉE.

SANS HÂTE, ELLE SE PENCHA POUR RAMASSER UNE FEUILLE DE POURRIDCHANEL D'ARBRE COUTURIER EN RAISON DE LA CAPACITÉ QU'OFFRENT SES FEUILLES DE SE TRANSFORMER EN ROBE OU MINI JUPE SUIVANT LA SAISON.

ELLE L'ENFILA EN SOUTENANT LE REGARD DU BAROUDEUR EN UNE SORTIE DE DÉFI...

PENDANT CE TEMPS, LE PROFESSEUR EDWIN ARMSTRONG, D'UN COUP DE CASQUE BIEN AJUSTÉ AVAIT RÉUSSI À FENDRE LE CRÂNE D'UN DES SAURIENS EN FURIE CE QUI LUI AVAIT LAISSÉ UN COURT RÉPIT, LE TEMPS POUR L'AUTRE FAUVE DE DÉVORER TOUT CRU SON ANCIEN AMI.

MAIS DÉJÀ L'ANIMAL, LA GUEULE ENCORE RUISSELANTE DE SANG SE RETOURNAIT VERS LE PROFESSEUR, LORSQU'UNE SAGAIE VINT SE FICHER DANS SON CŒIL DROIT, LUI ENFONÇANT LA PAILLE QU'IL AVAIT DÉJÀ JUSQU' AUX TRÉFONDS DE L'ORBITE.

SURPRISE, L'ANIMAL ESQUISA UN MOUVEMENT DE RECUL QUI LE DÉSÉQUILIBRA ET LE FIT DISPARAÎTRE DANS LA CREVASSE SANS FOND QUE LE SEIGNEUR AVAIT DISPOSÉ LA IL Y A



ASSEZ LONGTEMPS ET QUI N'AVAIT JUSQU'ALORS DONNÉ QUE PEU DE SATISFACTION À SON CRÉATEUR.

ARMSTRONG SE LEVA ALLER À LA RENCONTRE DE M'HEM, LE PREMIER DE PORTE(1) QUI AVAIT TERMINÉ JUSTE À TEMPS LA TRAVERSÉE DU N'DM À LA NAGE POUR VENIR AU SECOURS DU VIEIL HOMME.

— MOI, PAS MOI TUEZ CROCO. SAGAIE VENIR DU CIEL, BWANA. — AH ? CURIEUX... TUE TOUJOURS MON CROCO. ME MEFIE MAIN TENANT.

M'HEM DESCENDIT DANS LA CREVASSE, REMONTA AVEC LA SAGAIE ET LA PLANTA DANS L'ŒIL DU CROCODILE D'ARMSTRONG QUI FIT UN ÉCART ET TOMBA DANS LA CREVASSE AVANT QUE M'HEM N'AIT PU REPRENDRE L'ARME.

SANS ARME, DANS LA FORÊT SI LUXURIANTE QUE C'ÉTAIT LE PREMIER ADJECTIF QUI VENAIT À L'IDÉE, M'HEM REGRETTA AMÈREMENT QUE LE SAFARI NE L'AIT PAS ATTENDU PENDANT LES DEUX PETITS JOURS QUI LUI AVAIENT SUFFI POUR RÉCUPÉRER SA SAGAIE ET NE PUT ORGANISER NULLE DÉFENSE EFFICACE CONTRE L'ATTAQUE D'UN BOA PÊTEUR, LE PLUS VULGAIRE DE TOUTES LES BOAS.

LE SAFARI AVAIT ATTEINT L'ORÉE DE LA FORÊT LORSQUE LE SOLEIL DÉCLINANT À EN DEVENIR OVALE POUSSA LA PETITE TROUPE AU BIVOUAC.

ARMSTRONG, CALLAGHAN ET DOROTHÉE ACCOMPAGNÉS DES TROIS PORTEURS QUI AVAIENT RÉUSSI À TRAVERSER HUIT FOIS LE N'DM, FLEUVES AUX BOUCLES MULTIPLES, POSÈRENT LEURS CHARGES RESPECTIVES ET S'ÉCOULÈRENT VAINCUS PAR LA FATIGUE, MAIS L'ESPRIT TOUJOURS ALERTÉ PAR LE MYSTÈRE NON RÉSOLU DU LANCEUR DE SAGAIE.

PENDANT QUE CALLAGHAN DONNAIT DU FOUET AUX PORTEURS POUR QU'ILS SE RELEVÈRENT, DOROTHÉE REPRIIT L'INTERVIEW DE SON PÈRE.

— MA CHÉRIE, JE ME DEMANDE VRAIMENT SI L'HISTOIRE DE MA VIE, MÊME RACONTÉE PAR TOI,

MON ENFANT ADORÉE, INTÉRESSERA UN VASTE PUBLIC CE QUI NOUS PERMETTRAIT DE RAMASSER UN MAXIMUM DE POGNON... — NE T'INQUIÈTES PAS, PÈRE; EN BASANT LA PUBLICITÉ DU BOUQUIN SUR MES FRÉQUENTS DÉSHABILLAGES AU MILIEU DES LIONS, MES PLAISIRS SOLITAIRES ET LA DESCRIPTION DE MES PHANTASMES LES SOIRS AUTOUR DU FEU, ON EN VENDRA BIEN DE QUOI VIVRE PEINARDS PENDANT DES ANNÉES, SURTOUT MOI.

C'ÉTAIT POUR RETROUVER LE CLIMAT SI PARTICULIER DES SAFARIS ET TENTER DE LE RESTITUER AVEC LE PLUS D'AUTHENTICITÉ, QUE DOROTHÉE AVAIT EU L'IDÉE DE CETTE EXPÉDITION INTERVIEW, UNE DERNIÈRE PROMENADE EN AFRIQUE ENTRE-COUPÉE DES CONFIDENCES DE L'EXPLORATEUR LORS DES ÉTAPES.

À L'INSTANT PRÉCIS OU DOROTHÉE FRAPPAIT LA PREMIÈRE LETTRE SUR SA MACHINE PORTATIVE AFRICA 2002 DE FABRICATION VÉNÉZUELIENNE — C'EST VRAIMENT EUX LES MEILLEURS POUR CE QUI EST DE LA MACHINE À ÉCRIRE — UN CRI EFFROYABLE VINT PERCER DE PART EN PART LES TYMPANS DE NOS AMIS, SANS QU'UNE SEULE GOUTTE DE SANG NE SOIT VERSÉE.

CALLAGHAN, LÂCHÉ PAR SON CŒUR, FONÇA DANS LA DIRECTION OPPOSÉE, N'Y VIT RIEN, REVINT SUR SES PAS, S'ENGAGEA DANS LA FORÊT ET RÉAPPARUT PRÈS QU'AUSSTÔT, UN CORPS INERTÉ DANS LES BRAS.

ON ALLONGEA LE JEUNE HOMME (CAR C'ÉTAIT BIEN LUI), PRÈS DES FLAMMES ET CE FUT POUR CONSTATER QUE LE MALHEUREUX PORTAIT UNE ATROCE BLESSURE AU BOUT DES DOIGTS DES DEUX MAINS DONT LES ONGLES, LES PLUS TOUCHÉS APPARAÎMENT, ÉTAIENT DEVENUS TOUT NOIRS.

DOROTHÉE, TOUT DE SUITE, AVAIT ÉTÉ INTRIGUÉE PAR LE VISAGE DE L'INDIVIDU. ELLE POUSSA UN CRI: **JENKINS!**

ARMSTRONG ET CALLAGHAN FRAPPÉS DE STUPPEUR SE RENDIRENT À L'ÉVIDENCE: IL S'AGISSAIT BIEN DE JENKINS (2), CEUX QU'ARMSTRONG AVAIT CONSIDÉRÉ JADIS COMME SON SUCCESSEUR ET QUI, DÉÇU DANS SON AMOUR POUR DOROTHÉE, ÉTAIT DIRIGÉ VERS L'ÉPICURIE.

IL EST VIVANT! CONSTATA DOROTHÉE.

IL ÉTAIT BIEN VIVANT EN EFFET. IL PUT EXPLIQUER LES RAISONS DE SA PRÉSENCE EN CES LIEUX, ET ELLE N'ÉTAIT PAS À SON AVANTAGE.

JOHN JENKINS AVANT EU VENT DU PROJET DES ARMSTRONG, LES SUIVAIT DEPUIS LE DÉBUT ET TAPAIT SUR SA PROPRE MACHINE EN MÊME TEMPS QUE DOROTHÉE, LES CONFIDENCES DU VIEIL EXPLORATEUR.

— JE COMPTAIS PUBLIER LE LIVRE AVANT VOUS ET ME FAIRE UN MAXIMUM DE POGNON. IL A FALLU QUE LE COUVERCLE DE MA MACHINE ME RETOMBE SUR LES DOIGTS POUR VOUE MON ENTREPRISE À L'ÉCHEC.

— AVEC UNE AFRICA 2002, ÇA NE SERAIT PAS ARRIVÉ, NOTA DOROTHÉE.

— MAIS ALORS, S'ÉCART ARMSTRONG, LE MEURTRE DU CROCODILE, C'ÉTAIT DONC VOUS! VOUS M'AVEZ SAUVÉ LA VIE, JENKINS. JE PARDONNE VOTRE CUPIDITÉ ET VOUS LAISSE LIBRE DE POURSUIVRE VOTRE ROUTE AVEC NOUS.

— NON, VOUS ÊTES TROP BON PROFESSEUR, MA BASSESSE N'EN SERAIT QUE PLUS AVEUGLANTE À VOS CÔTÉS. LAISSEZ-MOI M'ENGOUFRER TOUT SEUL DANS LA FORÊT POUR Y ENFOURIR MA HONTE.

— SOIT, RÉPONDIT L'ANCIEN PENSIONNAIRE DE LA MATERNELLE DE LONDON STREET À CHELSEA.

ET JENKINS SE FONDIT DANS LA MASSE VÉGÉTALE EN SE SOUFFLANT SUR LE BOUT DES DOIGTS.

(1) PORTEUR NOIR QUI SE TROUVE EN TÊTE DE COLONNE ET QUI COMMANDE AUX AUTRES NÉGRES.
(2) VOIR LA DERNIÈRE EXPÉDITION DU PROFESSEUR ARMSTRONG, SA DATE PAG D'HIER.

**JEAN-MANUEL COSTA
ET « LA TENDRESSE DU
MAUDIT »**

NOUS vous avions déjà parlé, il y a quelque temps de cela, dans le n° 100 de « Charlie », de Jean-Manuel et Alain Costa, sous le titre « deux amateurs qui ne le resteront pas longtemps ». Les deux jeunes ex-amateurs ont fait du chemin depuis. Alain Costa, animateur de grand talent, a, entre autres, travaillé pendant un an et demi sur le long-métrage de Paul Grimault *le Roi et l'Oiseau*. C'est lui qui a animé le petit chien du roi et le bizarre petit clown. Jean-Manuel Costa, grand amoureux de l'animation de marionnettes, des trucages et du cinéma fantastique, a fait quelques incursions dans la publicité : les petits personnages qui ouvrent une porte gigantesque pour le parfum Guerlain, c'est lui. Il a travaillé pour Albert Champeaux sur la série TV *Mission spatiale santé*, et a réalisé un film pilote pour une prochaine série du même producteur. Mais c'est au Festival du Cinéma fantastique de Paris qu'il a présenté pour la première fois son court-métrage *la Tendresse du Maudit*. Nous découvrons, dans un Paris en ruines, parmi les cadavres et les carcasses de chars d'assaut, la cathédrale Notre-Dame épargnée. Une Chimère aux rugissements terribles vient la visiter. Elle est émue par la beauté d'une statue de la Vierge. Mais un squelette-fantôme veille sur elle et un terrible combat s'engage entre la Chimère et le squelette, dans la grande tradition des films de Willis O'Brien ou Ray Harryhausen. Finalement vainqueur, la Chimère s'approche de la statue, la touche et demeure figée, sans doute pour l'éternité. Les mouvements de caméra parmi les ruines et parmi les colonnes de la cathédrale, la maîtrise du rythme qui établit une ambiance dès le début du film, la qualité des effets sonores et de la musique, le brio de l'animation font de ce film un petit chef-d'œuvre du film fantastique. Nous avons demandé à Jean-Manuel Costa de nous révéler quelques-uns de ses secrets.

- Comment t'est venue cette passion pour les trucages animés, pour cette forme de cinéma si particulière ?

La grande révélation pour moi

WHAT'S UP DOC?

a été *King-Kong*, que j'ai découvert très tard, à 16-17 ans, en le regardant à la télévision. J'ai réalisé qu'on pouvait donner le premier rôle à une marionnette, à un truc de trente centimètres de haut... Mais faire des films réalistes ne m'intéresse pas, je préfère mettre en scène des monstres, faire vivre des choses qui n'existent pas. On peut ainsi dépasser le côté « marionnette » qui ne plaît pas toujours au grand public, qui a du mal à s'identifier aux personnages. Le dessin animé est finalement mieux accueilli car l'écart est si important que les gens l'acceptent.

- Parlons un peu de technique. Tu possèdes et fabriques toi-même ton matériel ?

Oui, j'ai commencé à travailler en 16 mm, mais c'est un peu idiot de ne pas faire d'animation en 35 mm, car on ne gâche pas trop de pellicule et la qualité est nettement meilleure. J'ai commencé avec une vieille Bell et Howell sans visée réflex. Mais je ne voulais pas que le manque de matériel soit une excuse à des défauts techniques. Alors, avec mon propre fric, j'ai acheté un Caméflex 6, une tête à manivelle, un pied boule, et j'ai fabriqué un travelling qui permet de faire avancer, monter, panorami-quer la caméra. J'y ai mis des moteurs synchrones, commandés par des minuteries. Si je règle sur une seconde, la caméra avance d'un centimètre, sur une demi-seconde, d'un demi-centimètre... Je peux ainsi programmer les mouvements et rester auprès de la marionnette, le déclenchement et les mouvements de la caméra se faisant électriquement à distance. Cet appareil a d'ailleurs servi à réaliser les effets spéciaux du *Gendarme et les extra-terrestres*. Ils ont construit un travelling de 30 m pour filmer les soucoupes volantes... J'ai aussi adapté mes objectifs photos sur ma caméra, en perçant la tourelle, ce

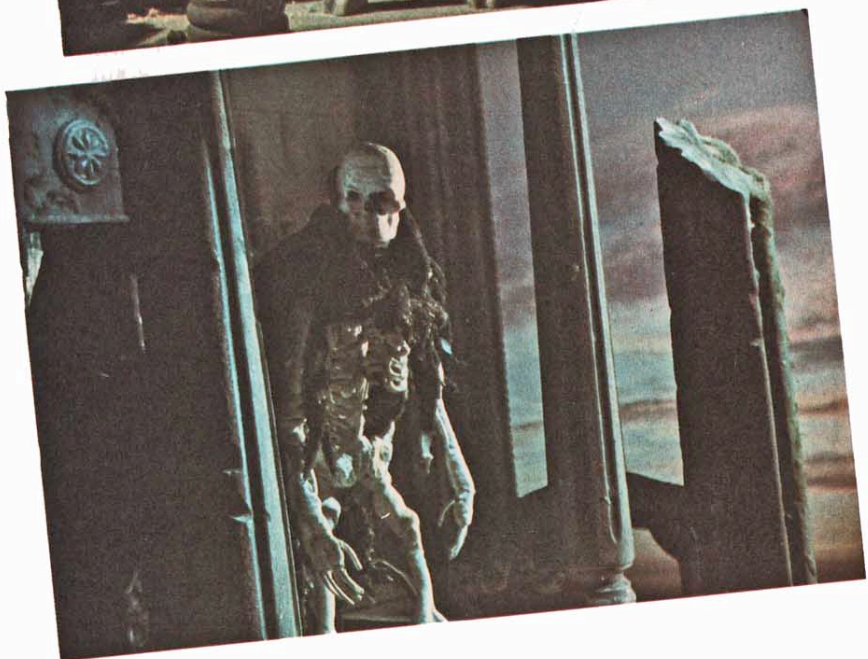
qui est une modification très délicate à réaliser.

- Comment construis-tu les marionnettes ?

Au départ, je construisais les squelettes à partir de maillons de chaîne à vélo. Mais l'acier est beaucoup trop difficile à percer. A présent, les carcasses des personnages sont faites de rotules en laiton et en aluminium. J'ai acheté un petit tour, car les marionnettes doivent être construites avec un grand sérieux pour ne pas avoir de problème pendant l'animation. Elles tiennent fixées au sol grâce à un écrou incrusté dans le talon. Les corps sont sculptés dans de la mousse de coussin, qui recouvre le squelette et qui est elle-même recouverte d'une très fine couche de mousse peinte. La tête est fabriquée par un système de moulage en caoutchouc silicone, dans lequel j'adapte une articulation pour la mâchoire. Je vais à présent essayer de fabriquer les corps entièrement en mousse de latex que je fais venir de Californie.

- Et les décors ?

Tout est utilisé. Les colonnes de la cathédrale sont des pieds de chaises. J'ai acheté des mou- lures pour les détails, de l'isorel mou pour les murs, ce qui ne coûte pas très cher et se travaille facilement. On peut même faire des briques en le pyrogravant avec un fer à sou- der. La fontaine est faite à partir d'un bol de crème à raser renversé, de l'isorel, des mou- lures. Le tout est recouvert d'enduit passé au rouleau pour créer une texture semblable à la pierre. Enfin, tout est peint au pistolet et signalé à l'aéro- graphe. Je parachève en salis- sant les tours de portes, les bouches des gargouilles... J'ai collé sur les murs de la sciure, en la saupoudrant comme de la neige. En la peignant en vert à l'aéro, cela devient de la mousse. Pour le début du film, j'ai aussi utilisé les maquettes de tanks trouvées dans le com-



merce que j'ai construites telles quelles, puis passées au chalumeau pour les noircir, les tordre, les fondre.

- Et Notre-Dame ?

J'avais d'abord prévu de construire une maquette. Mais c'était un gros travail, avec beaucoup de petits détails. J'avais pour cela acheté de la documentation, entre autres une grande carte postale en couleur. En préparant le plan, j'ai essayé de découper la photo, je l'ai posée devant un ciel en transparence et j'ai été surpris du résultat. J'ai eu un coup de chance, c'est une photo qui a été prise la nuit, Notre-Dame y a un côté doré. Avec un travelling avant, ça a fonctionné... Ceci m'a appris que la photo couleur peut être utilisée pour beaucoup de choses. C'est un vieux truc qui a beaucoup servi aux débuts du cinéma, à remettre à la mode.

- Quels effets spéciaux utilises-tu ?

L'écran par transparence, bien sûr. C'est un écran dépoli en polyester souple monté sur un cadre, sur lequel je projette un ciel ou un autre décor à l'aide d'un projecteur à diapositives. La définition n'a pas besoin d'être parfaite, le ciel peut se permettre d'être un peu flou... Le vitrail est également une diapositive projetée. Par contre, la lumière est difficile à mesurer. J'étais obligé de faire des essais avec un polaroid jusqu'à l'obtention du contraste désiré. Dans mes films précédents, j'avais fait quelques surimpressions de flammes. Dans *la Tendresse du Maudit*, il y a un oiseau qui passe dans le ciel, il est en papier découpé que je collais sur l'écran par transparence. Il apparaissait ainsi en silhouette. Je repérais son animation en rabattant un calque sur l'écran, mais il ne fallait pas oublier de l'ôter pour prendre l'image... Comme je travaillais seul, j'allais du calque à la caméra, j'ai fait des kilomètres en une journée... J'ai aussi utilisé un diffuseur pour les gros plans, ce qui a l'avantage de masquer les défauts de construction de la marionnette, ainsi que de la vaseline sur une vitre pour diffuser la lumière et obtenir une ambiance plus douce, plus mystérieuse.

- A la fin du combat, le squelette tombe dans la boue. Cela ne s'achète pas dans le commerce ?

C'est un mélange d'eau et de sciure de bois. Je garde tout.

MADIE FÉE DU LOGIS

TOUT A UNE FIN

BATTU en brèche par les féministes, le soutien-gorge a connu dans la dernière décennie un recul important. Mais jamais aucun mouvement de femmes n'a attaqué la petite culotte. Bien installée sur ses positions, la culotte française a augmenté de presque 50 % son effectif, passant de 75 millions de pièces à 112 millions en 1976. Cela n'a d'ailleurs pas suffi : les importations ont pris le flambeau, et satisfont un tiers de la consommation nationale. Restons dans les chiffres : une femme achète en moyenne 4,2 slips par an, soit un slip tous les trois mois (contre seulement deux par an et par homme !).

Loin de se combattre, le collant et le slip font bon ménage. Le seul véritable ennemi de la petite culotte a été, une brève période, le jean super serré. Les intrépides qui supportèrent le martyre de ce carcan nouvelle manière durent abandonner jusqu'à leur culotte pour faire de la place et réussir finalement, au prix de mille contorsions, à fermer la fermeture Éclair de leur jean. Que dire des héros saisis de la même frénésie du moult ! Heureusement pour leur santé et pour l'industrie de la culotte, la mode évolua vers les pantalons à pinces, larges et confortables, sinon aussi sexy, qui laissent la place à la lingerie.

Le dernier avatar de la culotte fut, dans les dernières années, la vogue des strings. Venue du Brésil, cette forme tout à fait nouvelle de slip découvre un maximum de peau tout en couvrant d'un minuscule morceau de tissu le triangle pubien. De plus en plus fort, la partie arrière du string disparaît, ne laissant derrière elle qu'une symbolique ficelle. Même évolution pour les maillots de bain, qui rejoignent les formes affectionnées par les naturistes depuis longtemps. Pareil chez les messieurs, qui acceptent de se serrer dans des coquilles-string.

Les habitudes vestimentaires et d'hygiène des Françaises coïncident enfin avec le confort et la pratique. La panoplie lingerie se stabilise avec un collant, un slip plus ou moins mini, un soutien-gorge léger.

On note aussi un retour vers les matières naturelles. Les synthétiques ont vraiment transformé la vie de la mère de famille mais, après une période d'engouement, on en est revenu. Curieux, tout de même, que le choix de la matière pour la lingerie intime soit tellement différent selon l'utilisateur potentiel. La maman reste attachee

pour ses chers petits au coton, l'épouse également, mais dans une proportion moindre. Il faut pouvoir faire bouillir tout ça ! Et puis le coton a une très bonne image auprès des femmes, qui se sentent rassurées car il n'éveille aucune sexualité trouble, et penche au contraire vers la pureté. Mais il a fallu attendre

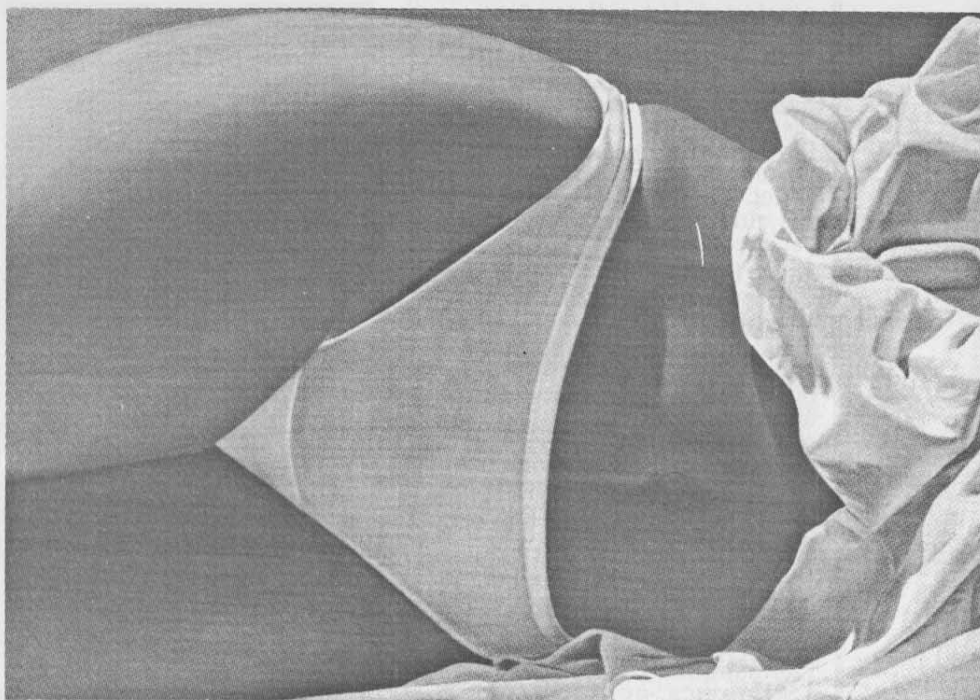


ces toutes dernières années pour revoir dans les rayons des articles en coton soignés et raffinés. Jusque-là, presque toute la production utilisait des matières synthétiques, et les clientes s'en contentaient. La multiplication des problèmes allergiques, alliée à la vogue écologique, détermina un come-back des matières naturelles. Le coton, bien sûr, mais aussi la soie remise à l'honneur par la politique de production de masse de certaines marques ; elle reste marginale à cause de son prix et des difficultés d'entretien.

En conclusion de l'enquête menée sur ces choix par Marc-Alain Descamps, les matières naturelles sont réservées aux sorties et aux loisirs, et le synthétique au travail. « Il apparaîtrait que, selon le cœur, il n'y a pas un tiers de la population qui déclare préférer les synthétiques. Mais la réalité des achats et des usages est bien différente. »

Une autre enquête a été menée sur ce sujet, dans un but non universitaire, et même tout à fait intéressé. Il était grand temps finalement de demander leur avis aux femmes sur leur culotte. Un homme y a pensé, avant de lancer une nouvelle ligne de vêtements intimes. C'est Monsieur Spatz, l'empereur français de la petite culotte. Il avait besoin de préciser ses données avant de conquérir son royaume. Alors il a pris son bâton de pèlerin et il est parti interroger les Françaises. Bon, bien sûr, je sais bien que les enquêtes ne se font pas comme ça, mais cela me plaît assez de l'imaginer ainsi, arrêtant les dames dans la rue, montant les étages de cités HLM pour demander : « Bonjour Madame, parlez-moi de votre petite culotte. Non ! Ne partez pas, c'est sérieux, c'est pour une enquête... » On peut rêver, parfois...

En tout cas les questions furent posées, les réponses notées et voici ce qu'il en advint : La notion qui revient le plus constamment dans les réponses en matière de culotte, c'est le confort. En fait la culotte est ressentie un peu comme un fauteuil, dans lequel on veut se sentir à l'aise. L'image de soi aux yeux des autres, le côté sexy ou rigolo disparaît



presque totalement. Mais l'aspect économique, lui, envahit tout, et débouche sur la crise du textile. Suivez le raisonnement. Les Françaises achètent de plus en plus de culottes, mais acceptent difficilement de les payer cher : 85 % coûtent moins de 10 F (et 35 % moins de 5 F) ; les produits français correspondent rarement à ce désir, et l'importation fournit les clientes. L'importation des petites culottes s'est multipliée par 15 en 6 ans en provenance d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, et surtout d'Asie. On débouche donc sur la crise du textile français, si bien stigmatisée par ce député brandissant une petite culotte à bout de bras au Palais-Bourbon pour attirer l'attention de ses collègues sur cet épineux problème. Un hémicycle qui en avait rarement vu autant, même au temps des ballets roses ou bleus ! Les articles luxueux ne représentent finalement que 14 % qui valent plus de 20 F, et la marge est grande, jusqu'aux records atteints en matière de prix par certaines boutiques. Ces petites culottes de luxe ne représentent finalement qu'une clientèle marginale, et la publicité pourtant omniprésente ne réussit pas à percer le porte-monnaie des femmes. La culotte n'est pas un coffre-fort,

le trésor est pourtant à l'intérieur.

Il est cependant un domaine bien français, et que l'étranger nous envie à juste titre, c'est la lingerie sexy. Difficile de rivaliser avec l'imagination en délire des petites mains de Pigalle ou de la rue Saint-Denis. Curieusement, les boutiques de lingerie spécialisées se cantonnent dans les rues chaudes de Paris, même si les vendeuses déclarent que les professionnelles ne constituent pas, à loin près, le gros de leur clientèle. Les catalogues de vente par correspondance s'arrachent aussi, et on expédie à tour de bras sous pli discret un nombre incroyable de petites culottes affriolantes. Dans ce domaine, aucune limite, surtout pas de bon goût ! Les Américains connaissent pourtant quelques bonnes adresses pour ce genre d'articles, un peu rajeunis, mais qui ressemblent plus à ce qu'on trouve partout en France, à Paris comme à Brive-la-Gaillarde.

La crise sévit, et on soupire dans les chaumières en regrettant le bon temps où les clientes achetaient sans sourciller des petites culottes coquines par dizaines. Là aussi, la chasse au Gaspi est ouverte.



(suite de la page 91)

De la colle mélangée avec de la poussière peut servir d'enduit... Les toiles d'araignée sont faites avec de la colle au néoprène. Quand l'eau tombe dans la fontaine, les gouttes sont en papier d'aluminium, ainsi que les reflets. Le truc consiste à ne pas trop faire durer le plan, sinon cela finit par se voir. Quand les gouttes tombaient, je projetais sur le visage de la chimère une lumière par l'intermédiaire d'un miroir que j'animais pour faire vibrer le reflet. Ce sont ces petites choses qui font que la marionnette est incorporée à l'effet.

– **Parle-nous de la bande-son, qui est particulièrement réussie.**

Les rugissements de la chimère ont été faits par Michel Hélias, qui prête sa voix entre autres au chat « Sylvestre » et à divers personnages en poupées animées. Il s'est cassé la voix à rugir, ce qu'il fait très bien. J'ai utilisé ses rugissements tels quels, il y en a même certains que j'ai éliminés, des choses épouvantables qui arrachaient les tripes... La musique a été composée par un ami, Pierre Mourey, qui s'intéresse au Fantastique. Il s'est servi du « Mélotron », qui est un appareil où l'on commande, grâce à un clavier, comme un orgue, des bandes magnétiques où sont enregistrées des voix humaines.

– **Recommences-tu plusieurs fois les prises de vues ?**

En général, je ne fais qu'une seule prise, sauf s'il y a accident. Je ne peux pas me permettre de douter car le 35 mm coûte cher. C'est le bon côté d'être limité par l'argent, les plans sont tellement longs à tourner... je pense qu'une 10^e prise serait pire que la première. Comme l'a dit Pojar, la meilleure façon d'être fort en animation, c'est d'en faire et d'en faire. Mais je crois qu'il vaut mieux faire un film avec toutes ses étapes, de l'animation au mixage et dans le film suivant tout améliorer, la construction des marionnettes, la musique, l'éclairage, et progresser ainsi.

– **Comment as-tu appris toutes ces techniques ?**

Pour la lumière, j'ai un BTS d'opérateur que j'ai obtenu à Bruxelles. J'ai ainsi appris à être exigeant avec la pellicule. Pour les problèmes de caméra, j'ai été assistant-opérateur à l'armée, j'ai donc appris à manipuler du 35 mm. Pour le côté mécanique, mon père est carrossier, j'ai donc toujours eu





dans les mains une chignole, une perceuse. Si mon père n'avait pas été carrossier, je pense que je n'aurais pas fait d'animation. Pour les sculptures, mon frère me fait les modelages des têtes des personnages. J'ai suivi récemment des cours de moulage chez quelqu'un qui fait des modelages pour le cinéma, le théâtre, les musées. Et puis on échange des informations avec d'autres personnes qui font aussi des marionnettes...

- Qu'envisages-tu de faire dans le futur ?

J'aimerais réaliser un long-métrage où il n'y aurait que de l'animation. Mais ça coûte très cher et il faut être très fort pour intéresser le spectateur avec de l'animation pendant une heure et demie. La meilleure solution serait de travailler sur les effets spéciaux de longs-métrages, comme le fait Harryhausen avec la série des « Simbad ». Il y a aussi le domaine de la publicité. Il y a un marché en France, mais il n'y a rien d'organisé. Il n'existe pas de catalogue pour savoir qui fait quoi. Si dans quatre ou cinq ans je vois qu'il n'y a rien à faire ici, je partirai ailleurs. S'il se passe quelque chose en France, je crois que ce ne sera pas avec les gens en place en ce moment. Ce seront des gens qui sortent du système, qui ont envie de faire autre chose. Je pense qu'il ne faut compter sur personne. Il faut faire soi-même un gros effort pour éventuellement intéresser quelqu'un. Cela vient de l'état d'esprit français. Les laboratoires ne suivent pas, les locaux n'existent pas, c'est tout juste si on peut trouver un objectif cinémascope. Il n'y a aucune infrastructure, et aucune culture cinématographique et technique, comme il peut y en avoir aux U.S.A. ou en Italie.

Mais pour moi, ce qui est important, c'est de faire des films, et que le public oublie qu'il s'agit de marionnettes, que le char d'assaut est un AMX 30 qui sort d'une boîte Heller, que la toile d'araignée est en colle, les murs en isorel mou. L'important est que les gens marchent pendant dix minutes, que ça fonctionne comme un film normal. Je n'aime pas faire la différence entre un film d'animation et un film en prise de vue réelle. Si les gens se laissent piéger, on a gagné.

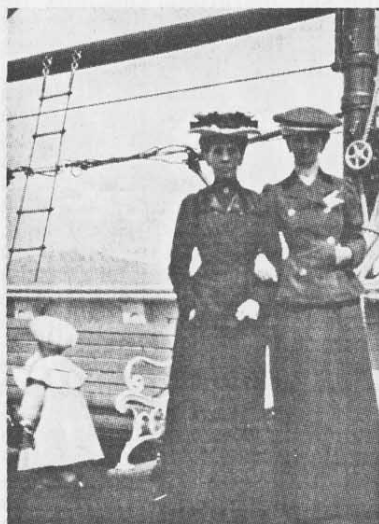
Rivoire et Carret

LES CARNETS FRANÇAIS DE L

Je ne suis guère sorti de tout le mois, je n'ai fait que lire. Livres offerts, livres prêtés, livres reçus en service de presse. Lorsqu'ils sont richement illustrés, les livres sont des expositions permanentes à domicile. En ces mois d'un hiver particulièrement rigoureux, ce constat n'est pas négligeable... Et si, à l'instar de Roger, nous bavardions un peu d'elles ?

QUEEN ALEXANDRA'S CHRISTMAS GIFT BOOK.

SOUS-TITRE : *Photographs from my camera.* La caméra est de marque Kodak. « My », c'est la reine Alexandra, la femme d'E-



douard VII, la fille du roi de Danemark. Le recueil des œuvres (*to be sold for charity*), quant à lui, se présente comme l'album d'une famille (toutes les photos sont encartées) à laquelle on appartiendrait... Le tout est édité par « The Daily Telegraph » en 1908 à Londres. Quelle sublime propagande intimiste ! On imagine volontiers l'ouvrier des Midlands feuilletant, frileusement blotti auprès d'un mauvais poêle à charbon, l'émouvant album. Il est rassuré. Il sait pourquoi il travaille. Sandringham, Balmoral, Wilton House, il y est chez lui. Lady Lansdowne, Lady Grey, Lady Pembroke, il les baise. Le *Victoria & Albert*, le *Standart*, le *Britannia* (on board our yacht), il les barre. Arthur Connaught (si affable), Colonel Brocklehurst (si bon

cavalier), Sir C. Hardinge (si intelligent), Commodore Keppel (si souriant), Piper Cameron (si viril), sont ses potes. Et la ravissante Miss Knollys, maîtresse du roi (complaisamment photographiée), c'est sa sœur. Il est cousin du Gotha... à une exception près, toutefois : le cousin Willy, Guillaume II, Empereur d'Allemagne. Le petit-fils de la grande reine est en effet gommé de l'album. Il est vrai que Bismarck, son Chancelier, avait, sous le règne du grand-père (Guillaume I^{er}), méchamment raflé au père de la photographe les duchés de Schleswig et de Holstein. Dans bien des familles on se froisse pour moins que cela. Et c'est finalement bien réconfortant de constater que ces petites disputes existent dans toutes les familles. Aaah, le merveilleux cadeau !...

SOVIET CALENDAR 1917 *U.S.S.R.* 1947

CET almanach luxueux, édité par *Foreign Languages Publishing House*, en 1947, à Moscou... est d'une

colat, d'une grenade Mills. Superbe Staline. Humain Staline. Intelligent, émouvant, fin, subtil, amusant, vif mais prévoyant Staline. Colossal Staline ! Cultuel, vitupérant, purpurin, titanesque Staline ! Joseph... Et pourquoi n'appellerions-nous pas ce charmeur Joseph ? Attachant Joseph... Anti-communiste convaincu, mais stalinien passionné (ce qui paraîtra paradoxal à plus d'un), l'ami - Philippe Ganier-Raymond - qui me prêta ces propagandistes éphémérides m'a - vous l'avouerez-je ? - presque conquis à sa vénération. Dénouant avec fulgurance le paradoxe de sa fascination, il m'expliqua que le géorgien savait... Il savait que le communisme était voué à l'échec ! Aussi préféra-t-il le noyer dans une sobre dictature afin que la Russie puisse, dans le concert des Nations, simplement surnager. Perspicace Staline... Et, sous cet intrépide éclairage, n'est-on pas en droit d'exiger des nouveaux maîtres du Kremlin la plus rapide des Restaurations ?

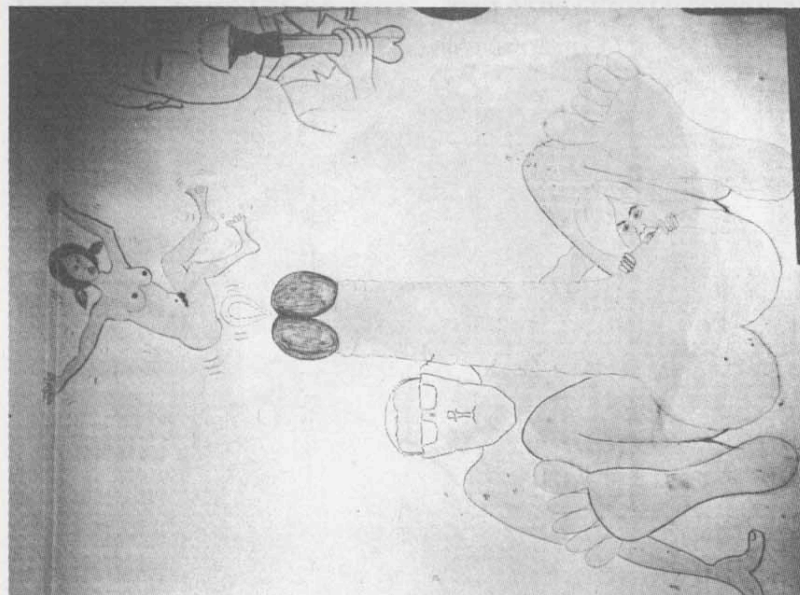


surprenante déhiscence. Ce fort volume, en effet, s'ouvre à la propagande comme certaines anthères s'ouvrent à leurs graines ; sauf qu'ici les graines ont la force dispersive des éclats, façon carrés de cho-

P.S. : Chers lecteurs, adhérez ! Adhérez au C.N.R.J.S.P.A.P. (Comité National pour la Réhabilitation de Joseph Staline et Pour l'Amitié entre les Peuples), 12, avenue Maurice-Thorez, à Ivry, Val-de-Marne.

AVRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

FRESQUES DES SALLES DE GARDE



LA reliure est sang. Le boîtier glacé qui la protège, rouge. Rouge sang avec une nuance framboise, telle est bien la dominante chromatique de ces « Fresques de Salles de garde des hôpitaux parisiens » réunies par Jacques Le Pesteur et éditées chez Ramsey. Quoique je n'aie jamais éprouvé beaucoup de goût pour les carabins, leurs « carabinades » et autres « carabineries » – je me souviens, alors que je me lavais les mains avant de passer à table en compagnie d'un ami étudiant en médecine, d'une paire de testicules morts balancés par-dessus la cloison des lavabos qui m'atterrit (en guise de savonnette) entre les mains... – force m'est de reconnaître l'indiscutable intérêt de ces œuvres expressionnistes, certes renflées d'amateurisme, mais souvent habitées par le talent. Pour ceux qui n'ont jamais eu de camarade de collège ayant choisi cette carrière-paraît-il-de-moins-en-moins-lucrative... le texte fourmillant de J.L.P. éclairera, en outre, leur genèse.

MEISSONIER

CROIX de la Légion d'honneur à trente ans sous la Monarchie de Juillet. Déifié à soixante-quinze par la République (III^e). Recevant, en quatre-vingt-onze mais dans



une mortelle raideur, les condoléances du Kaiser... Meissonier est un des exemples le plus parfait de la réussite officielle, un forçat de la notoriété. Tout aussi exemplaire est la chute

libre de sa cote, dès la dernière pelletée de terre sur son cercueil pieusement déposée... Aaaaah ! Ces salauds d'impressionnistes et cette crapule de Courbet ! Quoi qu'il en soit, il est toujours intéressant de revoir les œuvres du lyonnais qui *peignait comme un hollandais, mais avec du style...* (Un style à la française !) (1) Et de le relever du mépris dans lequel il était si fâcheusement tombé (2).

(1) A la vue des peintures de Teniers, Louis XIV ne s'était-il pas exclamé : « Otez-moi ces magots de là ! ». Il est vrai que Louis XIV avait un goût de cochon, et de cochon plutôt nouveau riche. Quant à Baudelaire qui, lui, n'en manquait pas, il voyait dans Meissonier, alias le « Hollandais-avec-style », « un Flamand moins la fantaisie, le charme, la couleur et la naïveté et la pipe »... Allez savoir ?

(2) « Meissonier », Editions Copernic.

A VOIR ET A REVOIR

A VOIR et à revoir, « Les Réalistes, 1919-1939 » au Centre Pompidou, ne serait-ce que pour les plans d'Albert Speer et quelques merveilleux monuments aux morts



italiens... Par ailleurs, que mes lecteurs-ethnomusicologues, surtout, ne manquent pas l'exposition temporaire sur l'instrument de musique populaire français. On en sort tout ragailardi... (C'est au musée des Arts et Traditions – bien évidemment – populaires, jusqu'au 19 avril.)

Jean-Marie de Busscher

Une complainte de Gaudin illustrée par Michon

Voici l'histoire désolante
d'une pauvre enfant du trottoir
qui descendit l'affreuse pente
jusqu'au gouffre du désespoir.



elle était pure et innocente
quand un soir d'un geste fatal
un beau mâle à la voix troublante
Saisit sa p'tite main dans un bal.



vous m'accorderiez
bien ce pas de 2^e?

(refrain)
il est ignoble, il est infâââme
c'est un vil séducteur de fâââmes
Enfant fuis son regard de fâââme
Car tu y brûlerais ton âââme



ta ga dâââ
tsôin tsôin

mais cet homme était une ordure
un monstre de lubricité
avec les dents de la luxure
il mordit ce cœur
sans pèche



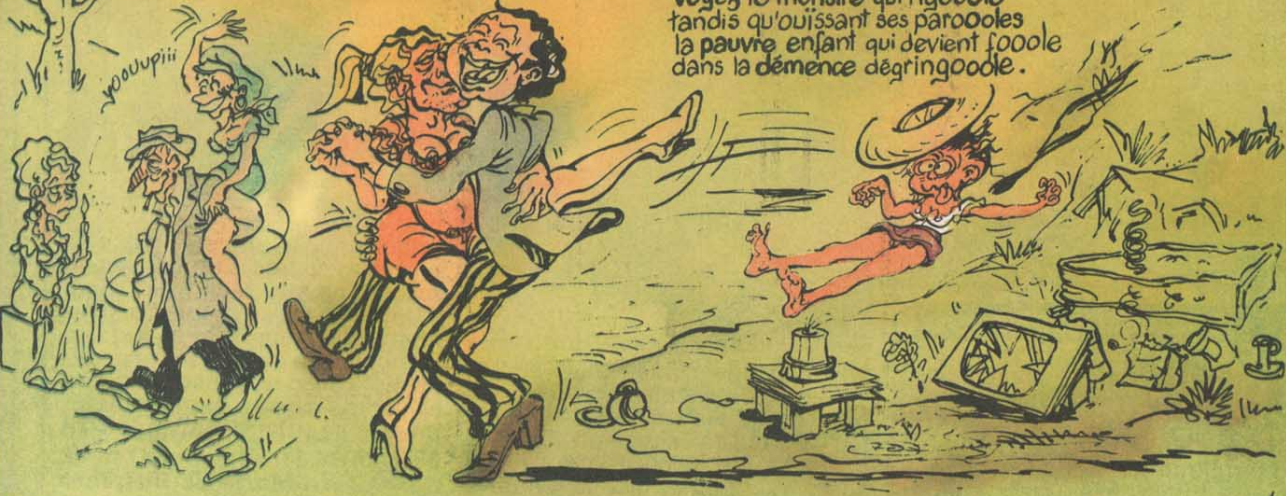
areuh
areuh.



puis après l'avoir initiée
aux troubles plaisirs de la chair
il rejeta l'enfant souillée
avec un ricanement pervers.



(refrain)
Voyez le monstre qui rigooole
tandis qu'ouissant ses paroooles
la pauvre enfant qui devient foole
dans la démence dégringooole.



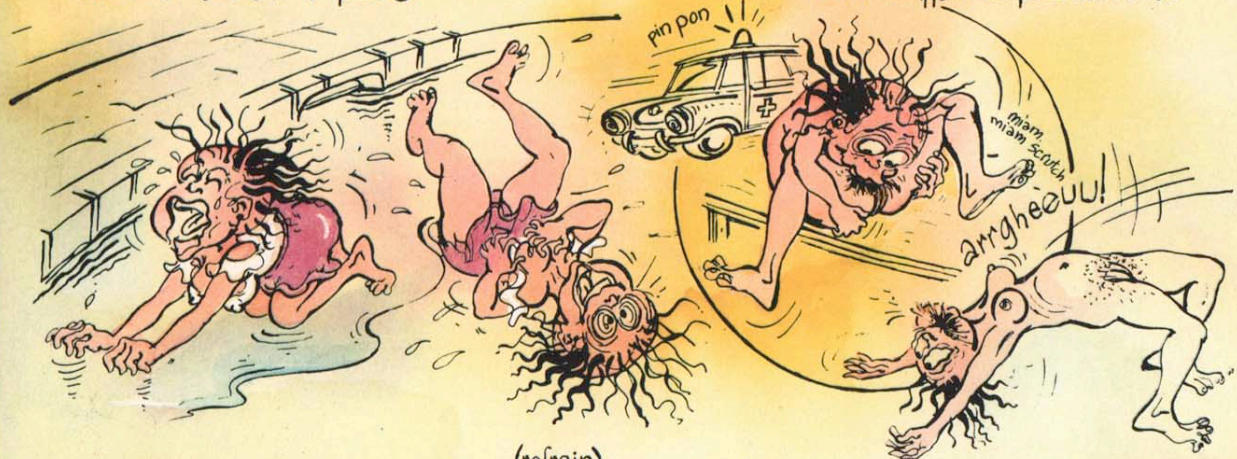
dans une rue mal fréquentée
elle se traîne en gémissant
sa robe blanche retroussée
et murmure à tous les passants:

Si vous voulez voir ma culotte
c'est cent sous, messieurs, c'est cent sous!
mettez l'argent dans ma cagnotte
et j'vous montrerai mes p'tits d'ssous!



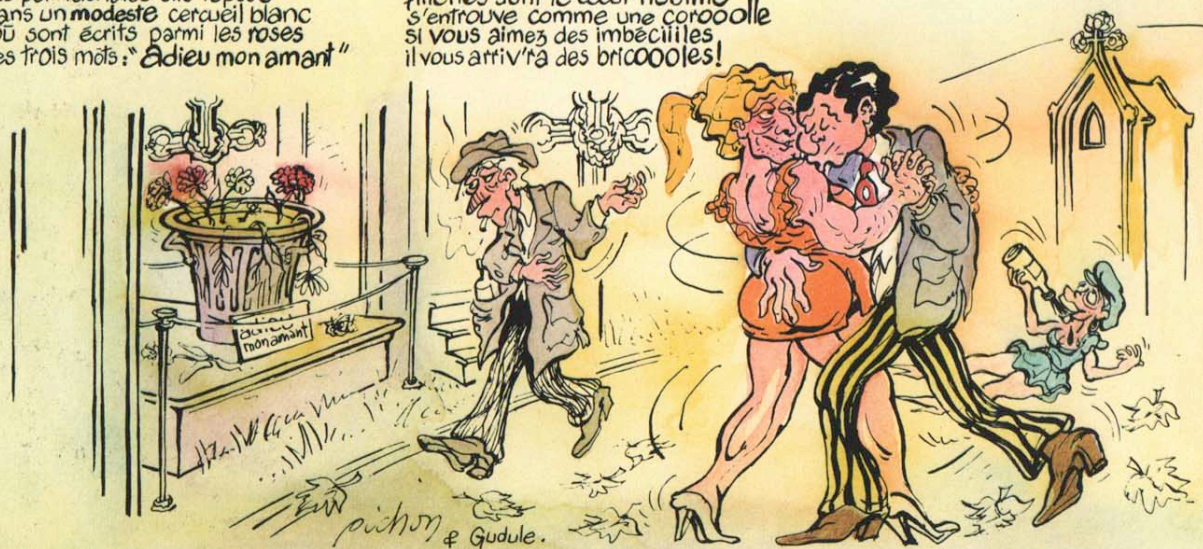
(refrain)
puis se roulant dans l'canivooo
elle éclate clate en sanglotoots
elle rit, elle pleure, ell'fait des rooots
tout en se lacerant la pooo

au p'tit matin dans l'ambulance
qui l'emmène à l'asil' de fous
elle se suicide en silence
en s'bouffant les poils du minou

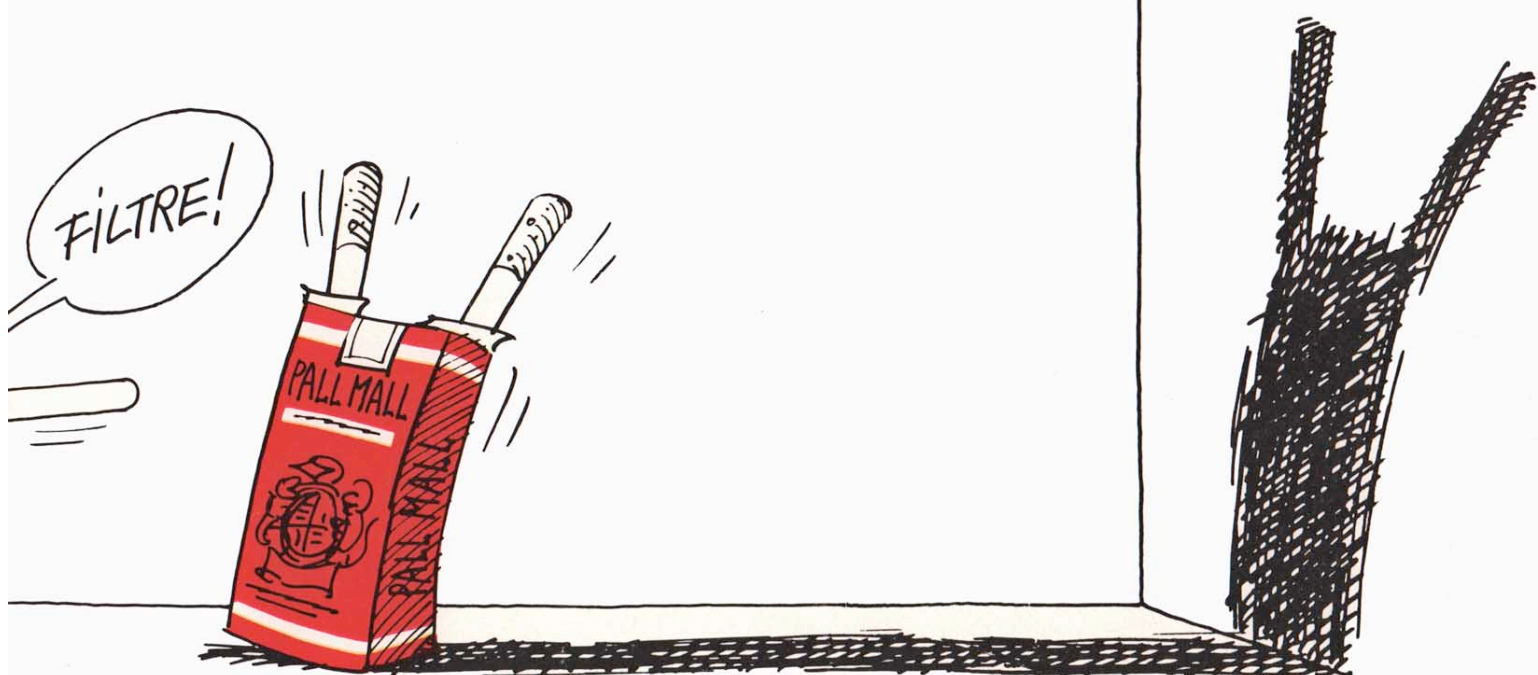


au pèr'l'achaise elle repose
dans un modeste cercueil blanc
où sont écrits parmi les roses
ces trois mots: "Adieu mon amant"

(refrain)
fillettes dont le cœur nubiile
s'entrouve comme une coroolle
si vous aimez des imbeciilles
il vous arriv'ra des bricooolles!



pinon & Gudule.



PALL MALL: 20 cigarettes filtre et sans filtre.